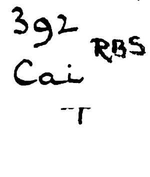



392
RBS
Cai
T



VOYAGE

A MÉROÉ

ET

AU FLEUVE BLANC.

SE TROUVE A PARIS,

Chez
- DEBURE frères, Libraires du Roi et de la Bibliothèque du Roi, rue Serpente, n.° 7.
- TILLARD frères, Libraires du Roi de Prusse, rue Hautefeuille, n.° 7.
- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n.° 17.

VOYAGE

A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC,

AU-DELÀ DE FÂZOQL

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNÂR,

A SYOUAH ET DANS CINQ AUTRES OASIS;

FAIT DANS LES ANNÉES 1819, 1820, 1821 ET 1822,

PAR M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MARSEILLE, MEMBRE DE CELLE DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Accompagné de Cartes géographiques, de Planches représentant les monumens de ces contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

DÉDIÉ AU ROI.

TOME PREMIER.



IMPRIMÉ
PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1826.



AU ROI.

SIRE,

L'un des plus illustres aïeux de VOTRE MAJESTÉ, Louis XIV, conçut le dessein de faire explorer le cours du

Nil. Ce grand Prince envoya des observateurs sur ces bords fameux, et, par ses ordres, des Français parvinrent jusqu'aux rives supérieures du fleuve. Long-temps après, aidé des secours de Louis XVI, protecteur non moins généreux des sciences et des arts, un Anglais célèbre marcha sur leurs traces, et fit d'heureuses découvertes.

Animé du desir de consacrer mes faibles moyens à l'honneur de mon pays, et secondé de la bienveillance du vice-roi d'Égypte et de l'appui du consul de France, j'ai essayé, à mon tour, de reculer les limites des connaissances au-delà du terme où l'islamisme a pénétré, et de ces lieux où florissait jadis la religion chrétienne.

Vous avez daigné, SIRE, à l'exemple de vos glorieux ancêtres, favoriser les travaux des voyageurs récens, et jeter

un regard de protection sur les fruits de mes recherches. VOTRE MAJESTÉ met le comble à ses bontés en permettant que je lui dédie l'ouvrage qui en renferme le résultat. Cette haute faveur est le plus puissant encouragement que je pusse ambitionner, et le gage le plus sûr du succès de mes efforts.

Daignez agréer, SIRE, avec l'hommage de ma reconnaissance, celui du profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur
et fidèle sujet,

F. CAILLIAUD.

PRÉFACE.

La contrée qui, avec l'Inde, partage le titre de berceau des arts et de la civilisation; cette Égypte, si féconde en souvenirs, qui dans tous les siècles attira l'attention du monde savant, a enfin été parcourue dans tous les sens par des observateurs amis des arts. Il est glorieux pour la France d'avoir, la première, dirigé leurs pas vers cette terre classique, et d'avoir ouvert la mine où l'on a puisé depuis à pleines mains. Il y a plus de cent vingt ans que Louis XIV conçut le projet d'y envoyer des savans pour y faire des découvertes; ils s'avancèrent jusqu'à Sennâr*. Ce monarque, protecteur éclairé des sciences, voulut aussi donner au voyageur Bruce un témoignage de sa généreuse bienveillance, en lui faisant parvenir un quart de cercle dans ces régions lointaines.

De notre temps, les Volney, les Sonnini, les Denon, avaient déjà soulevé le voile qui dérobait encore aux regards des Européens la plus grande partie des richesses scientifiques de l'Égypte, lorsque les savans attachés à la mémorable expédition des Français dans ces contrées, vinrent l'écarter tout-à-fait. Rien de plus propre que leur magnifique ouvrage à donner une connaissance exacte de l'antique domaine

* Page 303, vol. II.

des pharaons : ses majestueuses pyramides, ses obélisques, ses sphinx, ses statues, ses temples, les productions du sol, les mœurs et les usages du peuple, ses arts industriels et agricoles, tout y est décrit avec un talent et une perfection dignes de la nation sous les auspices de laquelle il a été exécuté. Mais quelque abondante que fût la récolte faite par ces savans, il restait encore beaucoup à glaner. Bientôt une foule de voyageurs européens briguèrent à l'envi la gloire de faire des découvertes nouvelles, et l'on en vit naguère se disputer l'exploration des territoires de Thèbes et de Memphis : lutte pacifique néanmoins, et d'où chaque combattant, également vainqueur, se retira chargé des innocens trophées dont il voulait faire hommage à sa patrie.

Dans un premier voyage, de 1815 à 1818, j'essayai à mon tour de payer un semblable tribut à la mienne; et c'est dans les déserts à l'orient et à l'occident du fleuve que je dirigeai mes pas *. Mais que de richesses scientifiques sont vraisemblablement demeurées inaperçues dans cette belle Égypte et les vastes régions qui l'avoisinent! Combien de choses sont à éclaircir encore! Déjà, un savant français ** a saisi le fil de ces inextricables hiéroglyphes, dédale

* *Voyage à l'oasis de Thèbes.*

** M. Champollion le jeune, qui, après avoir consacré dix-huit ans à l'étude des hiéroglyphes, est parvenu à saisir le sens d'un grand nombre de ces caractères.

dans lequel tant d'autres se sont égarés. Espérons donc qu'un jour nous connaîtrons à fond ces peuples dont les monumens attestent la magnificence et la civilisation précoce; dont le nom se rattache à tant de grandes époques de l'histoire sacrée et profane, et dont le costume et les habitudes sociales, empreints sur la pierre, offrent encore aujourd'hui aux méditations des érudits, une foule de vestiges que les siècles ont respectés.

Déjà les auteurs de la *Description de l'Égypte* ont jeté une vive lumière sur cette portion du globe. Malheureusement l'île de Philæ, aux confins de la Nubie, fut le terme de leurs explorations. Depuis quelques années seulement, une meilleure police, établie pour la sûreté des routes, avait permis à divers voyageurs de remonter le fleuve à quatre-vingts lieues, c'est-à-dire, jusqu'à la seconde cataracte, près d'Ouâdy-Halfah : au commencement de 1816, je me félicitais d'être au nombre des premiers qui visitèrent les nombreux édifices contenus dans cet espace. Depuis, les voyageurs se succédèrent dans ces régions; et M. Gau a publié un atlas qui en retrace avec fidélité les monumens.

Mais la carrière semblait s'agrandir à mesure que l'on avançait : les zélateurs de l'antiquité portaient leurs regards plus loin encore. Était-ce donc à Solib*,

* Parvenu à ce point, Burckhardt vit, sur la rive opposée du fleuve, un monument qu'il crut être le dernier.

au 20me degré de latitude, que cessaient d'apparaître ces monumens gigantesques qui attestent que la culture des arts, dans cette partie de l'Afrique, remonte à des époques qui se perdent dans la nuit des temps? Bruce et Burckhardt, en longeant le fleuve au-delà du Barbar, n'avaient rien aperçu de bien remarquable en ce genre qui dût fixer l'attention : qui pouvait se flatter d'être plus heureux que ces deux habiles voyageurs? Cependant, le témoignage d'anciens auteurs dignes de foi constatait l'existence en Éthiopie, de Méroé et de son île sacrée : cette ville célèbre avait recélé dans son sein de somptueux édifices, une population considérable; elle avait été le siége de l'empire sous quarante-cinq rois éthiopiens!

En mars 1820, je revenais de visiter les Oasis, et les restes du célèbre temple d'Ammon; j'avais parcouru, durant quatre mois, ces vastes déserts que l'on peut regarder comme des mers de sables, au milieu desquelles s'élèvent des îles tapissées de verdure, lorsque les bruits d'une expédition que le pacha préparait pour la haute Nubie, parvinrent jusqu'à moi. Dès ce moment, tous les vœux que je formai tendirent à faire ce voyage; le souvenir de la fameuse Méroé vint électriser mes sens; je quittai tout pour me rendre au Caire : là j'obtins de Mohammed-Aly pacha la faveur d'accompagner son fils Ismàyl dans cette expédition. D'abord j'eus des jaloux, des persécuteurs; mais j'eus aussi le bonheur

de vaincre les obstacles qu'on me suscitait : avec le temps, j'arrivai, sinon à voir tous mes desseins couronnés de la réussite, au moins à conduire heureusement à sa fin une des découvertes que j'ambitionnais le plus. Près de deux ans s'écoulèrent dans ce voyage, où je dus beaucoup aux facilités qu'Ismâyl me procura dans mes recherches, et qui me permirent de devancer mes rivaux dans la carrière: j'atteignis en effet presque au 10.e degré de latitude, terme où s'arrêtèrent les rapides conquêtes de ce pacha. Quoique j'eusse dépassé de plus de cent lieues l'emplacement où gisent les débris de l'antique splendeur de Méroé, ce ne fut pas sans de vifs regrets que je me vis obligé de revenir sur mes pas, sans avoir pu porter le nom français jusqu'aux sources du vrai Nil. Plus tard j'eus lieu néanmoins de bénir mon étoile, lorsque, étant à la veille de mon retour, j'appris que le malheureux Ismâyl, dont j'avais devancé la marche, venait de périr, sur l'île de Méroé, d'une mort cruelle, qui entraîna le désastre d'une partie des siens, et fut le signal de révolutions qui firent couler des flots de sang, dans des pays conquis presque sans coup férir. L'affliction que me causait le sort funeste d'un jeune prince à qui je devais beaucoup de reconnaissance, m'empêcha de me féliciter de l'accroissement d'importance qu'allait acquérir par-là le fruit de mes travaux : de long-temps, en effet, nul voyageur ne pouvait se promettre de

parcourir ces régions avec les mêmes facilités qu'un heureux hasard m'avait offertes. Sans doute ce voyage n'avait été pour moi ni sans de grandes fatigues, ni sans quelques périls : mais enfin, mettant à profit tous mes momens, et secondé par mon compagnon de voyage*, je parvins à recueillir de nombreux matériaux qui, j'ose l'espérer, ne seront pas jugés indignes de fixer l'attention. Ce sont ces matériaux qui composent l'ouvrage que je publie. Il est une suite naturelle aux documens qui déjà ont fait connaître les monumens d'antiquité dont les restes subsistent sur une étendue de trois cents lieues en remontant la vallée du Nil, jusqu'à Ouâdy-Halfah. C'est de là que j'ai fixé mon point de départ ; c'est de là que continuant à explorer, avec tout le zèle dont j'étais capable, les rives du Nil et celles du fleuve Bleu, j'ai parcouru un nouvel espace de quatre cent cinquante lieues.

Cent cinquante planches accompagnent la narration de mon voyage : elles comprennent tout ce qui peut donner une idée exacte et détaillée des monumens que j'ai visités, des territoires où ils existent ; différentes vues pittoresques, des représentations d'armes, de meubles et d'objets de parure en usage chez les peuples divers de ces contrées ; quelques sujets appartenant à la zoologie et à la botanique ; enfin, plusieurs dessins d'antiquités, de peintures, de bas-reliefs, recueillis sur des monumens d'Égypte. Une carte,

* M. Letorzec, qui calcula toutes nos observations astronomiques.

divisée en dix feuilles, embrasse les pays que j'ai parcourus, depuis Syène* jusqu'à la proximité du 10.ᵉ degré nord; les bases de cette carte reposent sur une grande quantité d'observations astronomiques. Une carte générale renferme l'ensemble de l'Égypte, de la Nubie, et de l'Abyssinie jusqu'au 8.ᵉ degré.

Le texte offre une simple relation de mon voyage: j'y ai joint la description et la position géographique de chaque monument, mesuré avec le plus grand soin; le résultat des observations astronomiques et météorologiques; des détails de géographie, de botanique et de minéralogie; la description des objets d'art et d'histoire naturelle; des vocabulaires de différens idiomes; une nomenclature des lieux en arabe; des renseignemens relatifs au pays de Dinka, situé sur le fleuve Blanc, et aux nègres qui l'habitent; des documens sur les mœurs et les usages des habitans; des listes chronologiques de leurs princes; le récit de l'expédition d'Ismâyl pacha en Nubie. Je me suis appliqué à établir les nombreux rapprochemens sur l'identité qui se fait remarquer entre les usages et le costume des indigènes actuels, et ceux des habitans primitifs. Enfin, j'ai cru devoir entrer dans des détails qu'on appellera peut-être minutieux, pour ne rien omettre de ce qui pouvait contribuer à faire ressortir la physionomie de ces contrées célèbres.

* La géographie, à partir de là jusqu'à Ouâdy-Halfah, n'était point encore assez connue.

A mon retour en France, S. Exc. le Ministre de l'intérieur voulut bien nommer une commission de savans, pris parmi les membres de l'académie, pour examiner les matériaux que j'avais recueillis dans le cours de mon voyage. Sur le rapport honorable pour moi de cette commission *, Son Excellence m'accorda la faveur d'une souscription pour son ministère, et M.gr le garde des sceaux y ajouta celle de faire imprimer ma relation aux frais du Roi. SA MAJESTÉ daigna en outre me donner des marques directes de son auguste protection.

Tant de généreux encouragemens, obtenus d'un gouvernement ami des sciences et des arts, me permirent de m'occuper sur-le-champ des moyens de mettre au jour le fruit de mes travaux. Plus habitué à voyager qu'à diriger la publication d'un ouvrage, j'eus recours à l'extrême obligeance de M. Jomard : ce savant, à qui l'Égypte est si familière, eut la bonté de m'aider de ses conseils, de ses lumières, de son appui ; chaque page de ce livre atteste ses bons offices, et les droits qu'il s'est acquis à toute ma reconnaissance. Puisse-t-il agréer le faible tribut que je lui en offre ici ! Familier avec l'orthographe adoptée pour les noms arabes dans la *Description de l'Égypte*, il a pris la peine de traduire ceux dont j'ai recueilli des listes. C'est lui qui, dans le principe, surveilla avec moi l'exécution des planches, confiée à des artistes

* *Journal des Savans*, octobre 1823, page 632.

dont il avait expérimenté les talens. Encouragé par sa coopération, j'avais même d'abord conçu l'idée de donner à cet ouvrage une couleur scientifique; et l'érudition de mon guide était un sûr garant du succès: mais ce travail eût entraîné trop de temps. Je me bornai donc à livrer à l'impression le récit des faits et l'énoncé de mes observations, en suivant l'ordre de mon itinéraire, plein de l'espoir que l'utilité de ma narration en ferait excuser la simplicité et le défaut d'élégance.

En livrant la totalité des planches à la gravure sur cuivre, j'aurais eu à redouter beaucoup de lenteur, et des frais par trop considérables. Je me décidai donc à employer concurremment la lithographie. C'est à cet art nouveau, mais déjà perfectionné, que j'ai confié l'exécution des vues et des cartes topographiques. Les costumes, les bas-reliefs, les fragmens d'hiéroglyphes et les plans des édifices, qui exigeaient une plus grande netteté, ont été gravés sur cuivre. Les noms de Blanchard, de Bigant, de Smith, pour ce dernier genre de travail; ceux des lithographes Mongin, Bichebois, Desmadril, Blanchard, garantissent les soins et l'intelligence que ces artistes ont apportés, selon la nature des procédés mis en œuvre, pour atteindre à la perfection desirable.

La classification des monumens et des vues dans l'atlas, est celle qui a été adoptée dans la *Description de l'Egypte*, c'est-à-dire, en suivant la direction du

sud au nord. Je m'y suis conformé d'autant plus volontiers, que ce fut seulement en effectuant mon retour que je pus compléter mes investigations et achever mes dessins. L'échelle de la carte détaillée en dix feuilles est d'un mètre pour 500,000, proportion double de celle sur laquelle a été dressée la carte générale en trois feuilles de la *Description de l'Égypte*. L'échelle de ma carte générale est d'un mètre pour 5,000,000 de mètres. Celle des plans d'architecture est de 5 millimètres pour mètre, double par conséquent de l'échelle adoptée pour le même objet dans le grand ouvrage cité. J'ai dû assujettir les plans topographiques à des dimensions variées d'après leur étendue. Les planches sont distribuées, pour chaque lieu, dans l'ordre suivant :

1.° Plans généraux ou topographiques;

2.° Vues des monumens dans leur état actuel;

3.° Plans particuliers des édifices, coupes, élévations, et détails d'architecture;

4.° Détails au trait des bas-reliefs, sculptures et hiéroglyphes.

La difficulté de figurer en français les noms arabes, m'a obligé à suivre en partie l'orthographe adoptée par la Commission d'Égypte, et dont elle a donné les règles dans l'avertissement placé en tête de son ouvrage : je ne me dissimule pas, au reste, tout ce que cette orthographe a quelquefois d'insolite aux yeux d'un lecteur français, et de mal approprié à

notre système de prononciation. Tant il est difficile de rendre dans une langue, autrement que d'une manière approximative, des sons qui lui sont entièrement étrangers !

Puisse la publication de cet ouvrage atteindre le but d'utilité qui me fit braver les fatigues et les périls ! puisse l'estime de mes concitoyens s'unir aux illustres suffrages dont j'ai déjà vu mes efforts couronnés !

VOYAGE

A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC

ET

A FAZOQL

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNAR.

CHAPITRE PREMIER.

1.er Avril 1819. Mission reçue du Ministre de l'intérieur pour un second voyage en Égypte; instrumens emportés. — Départ pour Alexandrie avec M. Letorzec. — Port Saint-Pierre. — Malte. — Alexandrie. — Lettres et présens destinés pour le vice-roi. — Boghâz de Rosette. — Nouveau canal. — Informations prises à Terrâneh sur le voyage à Syouah. — Arrivée au Caire. — Hypogées de Saqqârah; bœufs embaumés.

Après un voyage de plusieurs années, dont quatre passées en Égypte, j'arrivai à Paris, à la fin de février 1819. J'avais été assez heureux pour faire quelques découvertes dans cette terre classique : l'accueil que je reçus du Gouvernement, ainsi que des membres de l'institut de

France et de l'institut d'Égypte, m'inspira le vif desir de tenter des découvertes plus importantes, et d'ajouter à mes faibles travaux, en déployant tous les efforts et tout le dévouement dont j'étais capable. Je me décidai donc à revoir ce beau ciel de l'Égypte, que je n'avais quitté que pour embrasser mes parens, dont j'étais séparé depuis neuf années entières.

Au mois d'avril 1819, je reçus du ministre de l'intérieur des instructions pour retourner en Égypte. La bienveillance extrême avec laquelle ce protecteur éclairé des sciences et des arts accueillit mes propositions, mérite que je lui adresse un hommage public de ma gratitude. Il s'empressa de me donner toutes les facilités que je pouvais souhaiter pour effectuer un second voyage; des instrumens d'astronomie et de physique me furent accordés; j'obtins enfin tout ce qui m'était nécessaire pour m'acquitter avec fruit de l'honorable mission dont j'étais chargé *.

* Voici la liste de ces instrumens : un chronomètre de Breguet, n.º 3230; un sextant de dix pouces avec un horizon artificiel; une lunette astronomique, un baromètre de Fortin, une boussole azimuthale, plusieurs thermomètres, une forte sonde, une chambre noire, &c., indépendamment des mètres, chaînes, mires, niveaux et planchettes.

Après avoir passé un mois à Nantes, dans le sein de ma famille, où je retrouvai un père et une mère tendrement aimés, je m'en séparai de nouveau pour me rendre à Paris. M. Letorzec, aspirant de première classe de la marine française, voulut bien se décider à m'accompagner.

Je passerai rapidement sur mon voyage de Paris à Marseille. Nous nous rendîmes de Châlons à Lyon par la Saone : en admirant les bords charmans de cette rivière, je réfléchissais sur l'insatiable curiosité des hommes, qui les entraîne vers les parties les plus reculées du globe, souvent pour n'y voir que des choses moins dignes que ce qui est autour d'eux de fixer leur attention.

Retardés quelques jours à Marseille par les préparatifs de l'embarquement, nous partîmes le 10 septembre 1819, sur un brig marchand qui faisait voile pour Alexandrie. Ce ne fut que le 15 que nous vîmes la Sardaigne. Le 17, au jour, nous aperçûmes un vaisseau de guerre; nous hissâmes notre pavillon : il répondit au signal en arborant le pavillon français; il avait toutes ses voiles dehors et fendait majestueusement les ondes. La mer devint grosse et le vent violent ; le 19, d'épais nuages, de fréquens

éclairs, tout menaçait d'une tempête prochaine: nous crûmes prudent de laisser arriver dans le port de Saint-Pierre, en Sardaigne, où nous mouillâmes dans la matinée. On descendit à terre, et je fis une promenade hors de la ville. La masse du sol est volcanique; je ramassai des laves porphyriques, d'autres scorifiées, des prismes de basaltes curieux. Plusieurs parties de l'île sont encore habitées par un peuple qui a conservé l'usage de se vêtir de peaux d'animaux : ainsi, pour trouver des hommes presque sauvages, nous n'avions pas besoin de sortir de l'Europe.

Le 22, nous marchions, favorisés par des vents frais de la partie du sud-ouest; des oiseaux vinrent sur nos mâts, nous annonçant l'approche de Malte : nous passâmes à peu de distance de cette île fameuse. Le 28, nous courions grand largue avec toutes voiles dehors, lorsque nous rencontrâmes une goëlette faisant route contraire : ce bâtiment était rempli de monde; il nous parut appartenir à des pirates; nous serrâmes le vent pour l'éviter. Le soir, nous reprîmes notre route, et nous aperçûmes le cap Saint-Jean de l'île de Candie, terre très-élevée. Le 30, un fort vent de nord nous por-

tait sur la côte d'Alexandrie, dont nous étions déjà voisins : dans la crainte de nous y perdre, nous mîmes en travers; à minuit, le temps nous permit de suivre notre route. Le lendemain, à dix heures, je revis encore une fois la terre d'Égypte. Puissé-je, dis-je à mon compagnon de voyage, l'explorer cette fois avec de plus grands succès, avec ce bonheur qui semble être réservé aux voyageurs de ma nation! Bientôt je reconnus cette plage basse couverte de sables brûlans, au milieu desquels s'élève la tour des Arabes: C'est ici, m'écriai-je, que débarqua l'expédition française! J'étais plein d'émotion en approchant de ces bords célèbres, où la stérilité du sol et le silence de la nature forment un si grand contraste avec les souvenirs historiques; où le cœur d'un Français sur-tout voit par-tout l'empreinte d'exploits mémorables et de faits glorieux pour la patrie.

Nous nous approchâmes du Port-Vieux : un pilote vint à bord; il annonça que Mohammed-Aly pacha était absent d'Alexandrie; incident fâcheux pour mes projets. A quatre heures et demie, le 1.er octobre, nous mouillâmes dans le port; le canot nous mit aussitôt à terre. Nous traversâmes, en perçant une cohue d'Arabes,

les rues d'Alexandrie et ses populeux bazars. A la vue du tableau sombre et monotone de ces maisons où la clarté ne pénètre qu'à travers des barreaux et des grillages, de ce triste séjour où un mystère profond couvre les misères de la servitude et les abus de la tyrannie, tableau si bien peint dans une page admirable de Volney, je ne pus, quoiqu'il ne fût pas nouveau pour moi, me défendre d'une certaine émotion qui fut vivement partagée par mon compagnon de voyage. Nous nous rendîmes chez le consul général de France, M. le chevalier Drovetti, avec les lettres du ministre des affaires étrangères. Je revis avec la plus grande joie le protecteur des Européens en Égypte. Qu'il me soit permis d'exprimer ici le sentiment de reconnaissance profonde qui lui est dû pour les services qu'il n'a cessé de rendre aux voyageurs français et à ceux de toutes les nations, et pour cette générosité infatigable que rien n'a pu rebuter, même la noire ingratitude, l'injustice et les traits de l'envie *. Je vis aussi M. Yousouf Boghos, ministre et premier inter-

* On déplorera toujours en France la perte de la grande collection qu'il avait rassemblée pour orner nos musées, et qui a été, pendant trois ans, à notre disposition pour la moitié de sa valeur réelle.

prète de Mohammed-Aly pacha. Ce prince voyageait alors dans l'Égypte supérieure; craignant de ne pas le voir de long-temps, je remis à M. Boghos les lettres et les présens dont la bienveillance particulière du ministre de l'intérieur m'avait chargé pour le vice-roi. M. Boghos me donna des lettres pour le kiahya-bey, qui commandait le Caire en l'absence du pacha, et il m'assura de toute sa protection, qui m'avait déjà été si favorable dans mon premier voyage.

Je remis aussi au consul de France les lettres de recommandation du ministre des affaires étrangères et de celui de la marine : le consul m'en donna d'autres pour le Caire et la Haute-Égypte. Comme je me proposais d'entreprendre sur-le-champ un long voyage dans le désert de Libye, je profitai sans retard de la première barque qui se présenta, quoique chargée d'Arabes, hommes, femmes et enfans, embarqués pêle-mêle sans distinction de rang ni de qualités. Cette confusion des passagers dans les barques du Nil, est un spectacle fort curieux : là, le voyageur vit avec les naturels; il peut les étudier à-peu-près comme en Europe on étudie, dans les voitures publiques, ses compagnons de route.

A deux heures, nous mouillâmes dans la rade d'Aboukir, fameuse par la perte d'une grande bataille navale, et plus tard par un triomphe éclatant. Il me semblait voir ce promontoire encore empreint de toutes les horreurs de la guerre. Là nous dûmes attendre le moment favorable pour franchir le boghâz, barre mobile et dangereuse, à l'embouchure du Nil dans la mer; les bancs de sable s'y accumulent et obstruent le passage qui, à tout moment, change de place. Des pilotes sont constamment employés sur le boghâz pour reconnaître la passe et l'indiquer aux barques; malgré ces précautions, il en périt fréquemment. Les pertes qui ont lieu chaque année sur cette barre sont évaluées à une somme considérable.

Le 7, à deux heures du matin, nous appareillâmes à l'approche du boghâz. Tout l'équipage était à son poste, et le râys attentif suivait les signaux que nous faisait le pilote : nous avançâmes bientôt. Aux chants, aux cris tumultueux des passagers, succéda un morne silence; nous passions le boghâz au milieu de vagues furieuses. Une fois cette barrière franchie, le contentement et la joie se peignirent sur tous les visages. La vue du fleuve, et de ses bords

couverts de villages et de palmiers, ravissait tous les passagers; chacun se fit un plaisir de boire de l'eau du Nil. Seulement alors nous entrions dans l'Égypte : Alexandrie lui est en quelque sorte étrangère; c'est l'art qui a transporté sur le territoire où cette ville est bâtie les eaux du Nil, que la nature lui a refusées; mais celle-ci semble s'efforcer de rendre ce sol aride au désert à qui il appartient. Sur les quatre heures, nous arrivâmes à Rosette. Le pacha a fait exécuter un canal qui entraînera la destruction du commerce de cette ville : il commence près d'Atfeh au-dessous de Foueh, et débouche dans le Port-Vieux à Alexandrie; par cette voie, toutes les barques chargées des produits de l'Égypte, et celles qui remontent au Caire, éviteront le boghâz.

Le lendemain 8, je pris une autre barque pour le Caire : nous partîmes le soir. Le 11, au jour, nous étions à Terrâneh. Je voulus y faire la recherche des Bédouins avec lesquels je comptais tenter le voyage de l'oasis de Syouah. M. Kircourt, Lévantin, employé du pacha pour une fabrique de nitre, m'assura que, dans ce moment, il régnait à Syouah une maladie épidémique, fièvre pernicieuse qui se

renouvelle tous les ans dans cette saison, qui est celle de la récolte des dattes. Il me fut impossible de trouver une seule autre personne qui pût me donner le moindre renseignement sur cette oasis. M. Kircourt regardait mon entreprise comme impossible, après la tentative faite, il y a quelques années, par M. Boutin de Nantes, colonel du génie; il m'en raconta les détails tels qu'il les tenait du colonel lui-même.

« M. Boutin, me dit-il, partit d'ici avec des » Arabes qu'il gagna à force d'argent. Il emporta » avec lui une petite barque pour pénétrer jus- » qu'à l'île qui existe, assure-t-on, dans un lac » aux environs de cette oasis. Le quinzième jour » de son voyage, il arriva à la vue de Syouah. » Les chefs de cette ville accoururent au nombre » de douze, et signifièrent à M. Boutin de ne » pas avancer davantage : ils se réunirent ensuite » pour prononcer sur le sort de cet audacieux. » Plusieurs voix opinaient pour sa mort; mais, » en considération de ses drogmans et de ses » conducteurs, qui implorèrent sa grâce, on » résolut, après une longue discussion, de le » renvoyer et de brûler sa barque. M. Boutin » employa tous les moyens possibles pour réussir » dans son entreprise; il leur offrit de riches

» présens, qu'ils refusèrent, prétendant que ces » dons leur porteraient malheur : enfin, ils dé» clarèrent à ses guides qu'ils ne leur feraient » aucune grâce, s'ils tentaient une autre fois d'in» troduire chez eux des étrangers. Ces hommes » simples et superstitieux croient aux talismans; » ils craignent que nous ne leur enlevions de » prétendus trésors qui leur conservent, disent» ils, les biens du ciel et le bienfait de l'indé» pendance.

» M. Boutin, homme de mérite et d'un ca» ractère résolu et intrépide, ne se serait point » laissé abuser par de fausses apparences. S'il » n'a pas tenté une seconde fois de parvenir à » son but, c'est qu'il en a reconnu l'impossi» bilité. Vous savez que cet officier, qui réunis» sait à beaucoup de savoir une grande modestie, » a depuis succombé en Syrie, sous le fer des » assassins, dans des recherches de même na» ture. Il faut donc regarder comme imprudentes » toutes les tentatives qu'on pourrait faire aujour» d'hui pour pénétrer dans l'oasis de Syouah. »

Je remerciai M. Kircourt de ces intéressans détails; mais je partis de Terrâneh, plus décidé que jamais à tenter l'entreprise dans laquelle avait échoué mon malheureux compatriote.

Le 12, nous arrivâmes au Caire, et nous nous logeâmes dans le quartier de Mouskÿ. Peu de jours après, je trouvai des Arabes de Saqqârah, qui me vantèrent un puits de momies récemment découvert; ils me dirent qu'on y voyait des statues et beaucoup d'hiéroglyphes en couleur, des inscriptions et une grande quantité de bœufs embaumés. Leur rapport me décida à y faire une course, accompagné de M. Letorzec. Je pris quatre de ces Arabes, et je m'embarquai au vieux Caire à quatre heures du soir. Nous passâmes le Nil au sud-ouest, et nous vînmes à Manyal-Chih, où se trouve un beau bois de dattiers traversé par un canal; mais la grande inondation qui couvrait les terres au-delà et à l'ouest de Mànyal, nous empêcha de reconnaître ce canal : à tout moment on était engravé, et mes Arabes se jetaient à l'eau pour remettre la barque à flot. Après quatre heures de cette pénible navigation, nous arrivâmes à Abousyr, où nous passâmes la nuit chez des Arabes : nous nous couchâmes à terre, sur une misérable natte, enveloppés d'une couverture, dans une chambre où était toute la famille, pêle-mêle avec des chèvres, des moutons, des poules et des pigeons.

Éveillés avant le jour par le bruit de cette ménagerie, nous nous levâmes et nous nous rendîmes aux hypogées qui se trouvent à un petit quart de lieue d'Abousyr. Ce sont des puits creusés perpendiculairement dans la roche, de 9 à 10 mètres [28 à 30 pieds] de profondeur, sur 1 mètre [ou 3 pieds] en carré. De ces puits on communique par des ouvertures à une multitude de chambres où se trouvent beaucoup d'animaux embaumés et d'autres momies. Celui que nous visitâmes avait 30 pieds de profondeur: nous y descendîmes en posant les pieds dans des trous pratiqués sur les deux faces opposées. Au fond, je fus obligé de me coucher à plat ventre sur le sable, pour m'introduire dans le premier passage où se trouve une salle carrée de dix pieds; elle communique avec divers chemins, à droite et à gauche desquels sont des chambres remplies de momies de bœufs. Je fis ouvrir plusieurs de celles-ci où je ne trouvai que des os placés sans ordre. Le médiocre volume de ces momies me fit connaître que les anciens avaient d'abord enlevé la plus grande partie des chairs, et qu'ils avaient seulement embaumé les ossemens des animaux sacrés. Ces os ont été enveloppés avec précaution; ceux des cuisses et

des jambes sont reployés, et ne forment qu'une masse avec le corps. La tête, enveloppée avec plus de soin, conserve sa forme naturelle : les yeux sont indiqués en couleur sur la toile; sur le haut de la tête est la tache qui caractérise le dieu Apis : les cornes sont entourées de bandelettes; des branches de dattiers sont quelquefois placées au-dedans des momies pour maintenir les os. On y trouve une poussière jaunâtre qui devient fétide quand elle est humectée; elle semble être le résidu des chairs consumées, joint au natron ou à d'autres substances salines. Après les avoir enveloppées d'une grande quantité de toiles, on les entourait avec des cordes faites d'écorce de branches de palmier et de chanvre. Ces momies étaient entassées les unes sur les autres : pour mieux les assujettir, on avait placé entre elles divers morceaux de planches et de madriers. Je vis huit chambres remplies de ces animaux embaumés; il serait possible que des fouilles en fissent découvrir un plus grand nombre. Au fond de cet hypogée est un autre puits perpendiculaire qui communique à des hypogées plus profonds. J'entrepris d'y descendre; mais je fus bientôt arrêté par les décombres qui en obstruent tous les

passages. Dans un enfoncement sont deux statues prises dans le rocher, représentant un homme et une femme sculptés en ronde bosse; elles sont debout, portant une chevelure longue. En face sont deux autres enfoncemens indiquant l'entrée d'un sanctuaire orné d'hiéroglyphes en relief dans le creux. Je pris trois têtes de momies de bœufs, quelques cordes, et je remontai fatigué d'avoir erré deux heures dans tous ces chemins souterrains où la chaleur est suffocante; d'autant plus que j'étais, la moitié du temps, obligé de me coucher à plat ventre, et de me traîner ainsi de chambre en chambre sur les corps embaumés. J'achetai des Arabes quelques petites figures d'Isis et de Typhon, dont le travail est d'une beauté particulière, et qui ont été remarquées dans ma collection d'antiquités égyptiennes.

Le 17 au soir, nous revînmes au Caire. En traversant la ville, nous rencontrâmes une noce aussi brillante que nombreuse : nous perçâmes d'abord la foule, croyant pouvoir passer devant; mais, arrivés près de la mariée, il nous fut impossible d'avancer davantage, et nous fûmes obligés de suivre au pas le cortége. Mes trois Arabes se trouvaient donc rangés de front, portant sur

leurs têtes les restes de bœufs embaumés, armés de leurs longues cornes. On peut juger de l'effet produit par ce spectacle étrange au milieu de la pompe nuptiale; mais au lieu de s'en scandaliser, les gens de la noce et tout le peuple s'en amusèrent beaucoup.

CHAPITRE II.

Visite au kiahya-bey. — Détails sur Syouah. — Départ pour le Fayoum. — Benysoueyf. — Arabes rebelles. — El-Lâhoun. — Coquilles du canal de Joseph. — Médine. — Visite à Ibrahym aghâ. — Défaite des Arabes révoltés. — Puissance actuelle de Mohammed-Aly pacha. — Préparatifs de départ pour Syouah. — Difficultés opposées par les guides. — Camp arabe; affabilité des femmes; leurs usages. — Les Arabes veulent détourner et séduire les guides.

Le 30, je devais être présenté au kiahya-bey par M. Gasparis, vice-consul de France au Caire, accompagné de M. Mssara, drogman de France, et des janissaires. Sur les deux heures, nous montâmes à la citadelle, où nous trouvâmes le kiahya-bey, qui me reçut avec beaucoup de bienveillance. Après avoir fait servir le café, il prit lecture de mes lettres : je lui demandai un mamlouk français pour m'accompagner comme interprète; il me répondit avec

bienveillance que je n'avais qu'à le choisir moi-même, et demander tous les firmans qui pourraient m'être utiles dans mes recherches. Je pris un ordre pour tous les kâchefs de la Haute-Égypte, afin d'en recevoir les secours qui pourraient faciliter mes excursions. Nous sortîmes très-satisfaits de chez ce ministre, qui témoigne généralement des égards à tous les Européens.

Ayant reconnu l'impossibilité de pouvoir pénétrer à Syouah par Terrâneh, je me décidai à me rendre dans le Fayoum, pour me joindre à l'une des caravanes qui vont à cette oasis pour le commerce des dattes qu'elles vendent au Caire et à Alexandrie.

Je distinguai parmi les mamlouks français un nommé Saladin, interprète intelligent, le même qui avait accompagné le colonel Boutin à Syouah; il me donna des renseignemens positifs sur le peuple qui habite l'oasis, et qui vit dans une indépendance absolue. « Relégués » au milieu d'un océan de sable, ces hommes » superstitieux, me dit Saladin, voient arriver » tout d'un coup chez eux un chrétien, après » une traversée de quinze jours de désert, suivi » de caisses et de bagages, et couvert d'armes » éclatantes qui leur paraissent garnies d'or et

» d'argent massifs; cet étranger traîne une barque » à sa suite : il n'en fallait pas tant pour inquiéter » les habitans et tenter leur cupidité. » M. Boutin fut confiné hors du village; on le tint enfermé dans une chambre étroite. Saladin parlant bien l'arabe, et reconnu pour bon musulman, obtint leur confiance; ils crurent le gagner en lui proposant de rester avec eux et de prendre leur costume, ajoutant qu'ils tueraient le chrétien, que ses armes leur resteraient en partage; mais que tout ce qu'on lui trouverait d'or et d'argent serait pour lui Saladin. M. Boutin, informé de leur dessein, connut le danger où il était, et hâta son retour en Égypte : il donna quatre jours de repos à ses chameaux, et le cinquième il sortit de sa retraite pour partir.

Plus on me présentait d'obstacles à ce voyage, et plus je desirais ardemment de l'entreprendre. Je passai quelques jours à faire mes préparatifs, et je m'embarquai à Boûlaq, accompagné de M. Letorzec, d'Ismayl-Abouchenab, mamlouk français, en qualité d'interprète, et de deux domestiques arabes.

Le 31, nous mîmes à la voile : la grande inondation du Nil nous permit de découvrir les pyramides de Gyzeh et de Saqqârah en entier,

jusqu'à leur base. Un vent du nord souffla toute la journée, et le soir nous arrêtâmes la barque à la hauteur de la pyramide de Meydoun. Le débordement de cette année avait été, comme celui de la précédente, très-considérable; on avait compté trente-huit pieds au plus fort de la crue. Depuis vingt ans, on n'avait vu d'inondation aussi forte : elles ont fait l'une et l'autre quelques ravages dans la Haute-Égypte. Ces inondations extraordinaires ne sont pas d'un heureux présage pour les habitans; elles font appréhender la peste. On en avait eu l'expérience par celle qui eut lieu à l'époque du séjour des Français en Égypte, et par celle de 1818, qui fut suivie d'une violente peste, sur-tout au Caire, où, en trois mois, elle fit périr quinze à seize mille ames. Le 1.er novembre, un calme nous retint les trois quarts de la journée sans que nous pussions faire voile. Le 2, un vent frais du nord nous porta à Benysoueyf, où nous arrivâmes vers le milieu du jour; le 3, j'allai voir Khalyl-bey, gouverneur de la province : j'appris par son khaznadar, qui le remplaçait dans son absence, qu'il s'était joint au kâchef de Medynet-el-Fayoum, pour faire une expédition dans le désert contre la tribu arabe nommée Oualad-

Aly, qui s'était révoltée contre le pacha, et qui pillait les caravanes. Khalyl-bey était parti depuis vingt jours avec deux cents hommes de cavalerie et mille Arabes du désert pour aller à la poursuite des rebelles. On n'avait encore aucune nouvelle de l'expédition. Le khaznadar me donna des firmans pour le kâchef et pour les chefs arabes du Fayoum; il leur enjoignait de me donner leurs fils pour m'accompagner dans le désert et répondre de moi. Je commençai à concevoir des inquiétudes sur l'issue de mon projet de voyage, et déjà mon interprète Ismayl désespérait entièrement du succès de l'entreprise.

Le 8, nous n'avions pu encore trouver une barque; le khaznadar obligea le capitaine du port d'aller lui-même en faire la recherche: enfin celui-ci découvrit une petite cayasse dans laquelle nous nous embarquâmes; nous descendîmes le Nil jusqu'au-dessous de Bouch, gros village à quelque distance du fleuve.

Le 9, au jour, nous entrâmes dans le canal d'el-Meymoun à l'occident du fleuve. Ce canal serpente d'abord dans des bois touffus de dattiers; puis il arrose des plaines immenses et fertiles. On jouit, durant cette navigation, de

points de vue pittoresques. Sur les quatre heures, nous arrivâmes près du village de Ma'ssârah, à une petite chute d'eau formant un rapide; là nous prîmes des guides pour ce passage difficile, et nous fîmes tirer notre barque par dix Arabes, afin de remonter le courant. Au moment où nous croyions avoir vaincu cet obstacle, tout d'un coup la corde se brisa, et nous nous trouvâmes entraînés précipitamment à une grande distance. Nous désespérions presque de pouvoir franchir ce passage; cependant nous nous fîmes donner de fortes cordes par des Arabes d'une barque voisine, et nous recommençâmes le trajet : cette fois nous parvînmes à passer. Bientôt nous arrivâmes sur un lac que formait dans ce moment l'inondation du fleuve, et au milieu duquel trois villages offraient l'aspect d'autant d'îles. Ces maisons, les bois de dattiers, les champs de cannes à sucre, qui paraissaient çà et là sur l'eau, présentaient de jolis paysages. Nous arrivâmes à la nuit au village d'el-Lâhoun; nous avions en vue et à proximité les pyramides du Fayoum. Nous passâmes la nuit dans la barque, enveloppés dans nos barnouss.

Le 10, je fis charger trois chameaux de nos effets, et nous partîmes montés sur des ânes

pour Medynet-el-Fayoum, capitale de cette province : la distance est de quatre heures. Pendant deux heures, nous traversâmes un terrain aride, et nous atteignîmes les bords du Bahr-Yousef ou canal Joseph, qui apporte dans le Fayoum l'abondance et la fertilité. En marchant avec attention sur ses bords, je trouvai la coquille du genre iridine, belle espèce très-recherchée et fort chère, connue vulgairement sous le nom de *palme de la Chine* *; elle est très-commune dans les canaux du Fayoum, et même dans ceux de la Basse-Égypte, où les habitans en tirent parti pour gratter et préparer le lin. Dans la Haute-Égypte, les femmes, dans leurs maisons et sur les places des marchés, s'en servent comme d'une cuiller pour transvaser l'huile et le beurre, et mesurer diverses denrées.

Nous suivîmes les bords de ce canal, plantés de palmiers et de figuiers qui nous servaient d'ombrage pendant notre marche. A une heure, nous arrivâmes à Medynet. Le kâchef n'était pas de retour de l'expédition contre les Arabes Oualad-Aly : je ne trouvai qu'Ibrahym aghâ,

* M. Savigny, membre de l'Académie des sciences, l'avait aussi trouvée lors de l'expédition française; mais ce fait n'était pas encore publié.

qui commandait en son absence; je lui présentai les firmans que j'avais reçus du kiahyabey : il me donna une maison, et me témoigna beaucoup d'égards.

Le 13, à la nuit, nous entendîmes plusieurs coups de canon, qui annonçaient le retour de Korfosch-bey, gouverneur du Fayoum, arrivant du désert avec une troupe de cavalerie et une longue suite d'Arabes et de chameaux. Dans cette expédition, ils avaient totalement défait les rebelles, et pris une grande quantité de chameaux et de moutons. Après quelque résistance, les Arabes s'étaient rendus; une autre partie de la tribu était allée en toute hâte auprès du cheykh de Damanhour pour implorer son pardon.

Quand on réfléchit que la tribu des Oualad-Aly, la plus redoutable peut-être et la plus nombreuse de celles qui campent sur la lisière de l'Égypte, cède si promptement aux troupes de Mohammed-Aly pacha, on voit combien la puissance de ce prince augmente chaque jour. Son nom commence à inspirer la terreur chez tous ses voisins. En combinant la force et l'adresse, il a su jusqu'à présent se défaire de tous ses ennemis, et purger entièrement son terri-

toire d'une multitude de brigands qui dévastaient les bords du Nil. Il y a peu d'années encore, les Bédouins dépouillaient impunément les voyageurs, et les Égyptiens eux-mêmes au milieu de leurs champs. Aujourd'hui, un Européen parcourt l'Égypte et la Nubie jusqu'à la seconde cataracte, en pleine sécurité; il en est de même s'il visite les déserts à l'orient du fleuve jusqu'à la mer Rouge, et à l'occident jusque dans les trois oasis que le pacha met à contribution. Celle de Syouah n'était pas encore soumise à Mohammed-Aly quand je me disposais à la visiter; le peuple qui l'habite, livré à une farouche superstition, ne me laissait que peu d'espoir de pouvoir pénétrer chez lui; je craignais du moins de n'y pas jouir d'assez de liberté pour faire la découverte tant desirée du temple de Jupiter Ammon.

Cependant, malgré ces réflexions décourageantes, je hâtais chaque jour mes préparatifs. Le 14, le bey fit venir pour moi du désert voisin un cheykh, nommé Kouroum, qui jouit de quelque considération parmi les Arabes. Le hasard, qui souvent nous sert mieux que nous-mêmes, me fit trouver aussi un habitant de Syouah nommé Yousef: j'en instruisis aussitôt

le bey, qui l'appela devant lui; il décida que le cheykh Kouroum et Yousef m'accompagneraient à Syouah. Après l'audience, un kaoûas du bey les conduisit chez moi. Leur première question fut de me demander ce que je comptais faire à Syouah : je ne pus leur cacher que c'était pour examiner le pays. Ils trouvèrent de grandes difficultés à mon entreprise : ce ne fut qu'après un long entretien que je pus en obtenir quelque satisfaction. Ils me dirent que s'ils me conduisaient jusque-là, c'était pour remplir les ordres du bey, mais qu'ils ne pouvaient lui assurer que j'entrerais sur les terres de l'oasis; que pourtant, si je voulais leur promettre de ne rien écrire ni dessiner, de passer pour être un habitant du Caire, ainsi que mon compagnon de voyage, M. Letorzec, de nous habiller comme eux et de jouer le rôle de vrais musulmans, nous pourrions réussir. Ensuite ils me demandèrent à se parler en secret : ils se levèrent; et après s'être longuement entretenus, ils se décidèrent à me conduire de bonne volonté à Syouah. Le cheykh Kouroum me demanda cent pataques par chameau; le desir que j'avais de faire ce voyage m'obligea de céder à toutes leurs demandes. Yousef me promettant d'employer tous ses efforts

pour me faire entrer dans sa ville natale, méritait bien une récompense : je lui donnai d'avance quelque argent, lui en promettant bien davantage s'il réussissait. Il me conseilla de me pourvoir de quelques milâyeh, de souliers de Maroc et de beaux tarbouch, pour faire quelques présens aux cheykhs. Je fis encore d'amples provisions de tabac, café, petites glaces et verroteries de Venise, pour les répandre dans le pays, et me rendre un peu plus favorables ces hommes ombrageux et défians.

Le 18 au soir, le cheykh Kouroum et Yousef arrivèrent avec leurs chameaux pour nous prendre et nous conduire au camp arabe : là devait se faire la réunion de toute la caravane, composée, me dit-il, au moins de deux cents chameaux. Le 19, nous allâmes ensemble voir Korfosch-bey, gouverneur du Fayoum, pour prendre des firmans en arabe, dans la crainte que les cheykhs de Syouah ne pussent pas lire ceux que j'avais en turc. Il me donna pour eux une lettre en arabe très-satisfaisante, par laquelle il leur expliquait le contenu de mes firmans turcs; le bey leur disait : « Ce khaouadjah * est

* Négociant en grand; expression par laquelle on désigne aussi une personne recommandable.

» envoyé par Mohammed-Aly pacha, qui vous dit » que tout le bien que vous ferez à cet homme » sera comme si vous le faisiez à lui-même. » A une heure, nous montâmes des chameaux légers, les vrais dromadaires étant rares chez les Arabes du Gharb : tous nos bagages étaient chargés sur six chameaux. Nous quittâmes Medynet-el-Fayoum, en marchant au sud-ouest : nous prîmes la lisière des sables que nous suivîmes durant deux lieues. A gauche de notre route était le désert, parsemé de monticules de nature calcaire et argileuse, en couches horizontales; à droite, les terres cultivées. Après six heures de marche, nous arrivâmes au camp du cheykh Kouroum, établi sur un territoire voisin du désert, et encore en partie couvert des eaux de la dernière inondation : nous avions le village de Gambachy à une lieue au nord.

Je fis mettre notre tente auprès de celle du cheykh. Aussitôt après notre arrivée, une de ses femmes et ses filles vinrent nous souhaiter le bonsoir et la bien-venue avec beaucoup d'affabilité. Ces femmes bédouines diffèrent beaucoup des autres femmes arabes : elles n'ont point l'habitude de se couvrir la figure aussi rigoureusement que le font celles des rives du

Nil; elles ne sont point circoncises; elles portent des héram ou couvertures de laine qu'elles s'attachent en draperie sur le corps et dont elles se couvrent la tête; elles ont, comme les autres, l'usage de porter une grande tache noire sur le menton; leurs cheveux sont disposés en longues tresses qu'elles se roulent sur la tête ou qu'elles laissent tomber négligemment sur les épaules; elles se suspendent près de l'oreille des cercles d'argent qui quelquefois ont deux pouces et demi de diamètre : quelques-unes des femmes de cheykhs portent des bottines en peau rouge, plissées. Ces femmes du désert montrent aussi envers les étrangers une affabilité que n'ont point les habitantes des villes.

Le 20, à sept heures du matin, il régnait un épais brouillard qui disparut au lever du soleil. Toute la journée et le lendemain nous reçûmes de nombreuses visites de cheykhs arabes, qui, étonnés de mon entreprise, en regardaient la réussite comme impossible; ils me racontèrent de nouveau l'aventure du colonel Boutin : quelques-uns voulaient détourner le cheykh Kouroum et Yousef de Syouah de m'accompagner; de sorte que, si ces deux hommes n'y avaient pas été contraints par le bey, et s'ils

n'eussent pas reçu de moi de l'argent qu'ils avaient déjà employé, je me serais vu forcé de renoncer à mon voyage, par l'impossibilité de trouver d'autres guides. On effrayait Yousef en lui disant que, plus coupable que moi, il aurait le premier la tête tranchée, et qu'on égorgerait jusqu'aux chameaux qui m'auraient conduit à Syouah. Je regardai tous ces discours comme de véritables contes d'Arabes, et je n'en continuai pas moins mes préparatifs de départ.

CHAPITRE III.

Le 22 novembre. Départ pour l'oasis. — El-Garâh du Fayoum. — Craintes des marchands de la caravane. — Marche dans le désert. — Difficulté de faire des observations en présence des Arabes. — Fossiles. — Position de Rayân déterminée. — Source. — On quitte la route de la petite oasis. — Cailloux d'Égypte; bois pétrifiés. — Parti d'Arabes. — El-Ayn-Ouara. — Température. — Ruines de villages. — Récits fabuleux des Arabes au sujet de l'oasis.

Le 22 novembre, à midi un quart, nous partîmes en marchant d'abord dans le sud-ouest, puis dans l'ouest quelques degrés au nord; nous trouvâmes sur des terres cultivables divers ca-

naux du Bahr-Yousef : nous sortîmes difficilement de ces terrains, à cause des eaux de la dernière inondation qui les couvraient encore et nous arrêtaient à chaque moment. Les deux filles aînées du cheykh Kouroum vinrent nous conduire à une demi-lieue dans les terres, en nous souhaitant toute sorte de bénédictions pour le succès de notre voyage. Je les vis ramasser de la poussière aux places où les pieds des Arabes qui nous accompagnaient avaient laissé leur empreinte ; elles mettaient cette poussière dans un taqyeh, petit bonnet arabe qu'elles tenaient à la main. Je m'informai à quelle intention elles prenaient cette peine : on me dit que c'était pour nous préserver d'événemens fâcheux ; qu'elles devaient en ramasser ainsi sous les pas de chaque homme et de chaque chameau ; que, de retour à leur tente, elles feraient un petit trou au fond du bonnet, et le suspendraient en forme de sablier ; que chaque jour elles y regarderaient pour compter le temps de notre absence, et par-là calculer l'époque de notre retour. Je leur donnai le bakhchych, c'est-à-dire un cadeau, et les quittai en les remerciant de leurs bons souhaits.

Nous gagnâmes à l'ouest du désert, qui ne

nous présentait qu'une immense plaine de sable, et nous continuâmes notre route, marchant parfois sur les terres cultivées et rencontrant de petits ruisseaux qui arrosent le sol et désaltèrent les voyageurs. Après cinq heures de marche, nous passâmes sur l'emplacement d'un ancien village détruit, appelé *Hellet-el-Garâh* : de petits monticules, formés de décombres d'habitations, subsistent encore. Près de là nous nous arrêtâmes, pour camper sous les murs d'el-Gharaq, village entouré de hautes murailles, situé au bord du désert, et qui se rattache au Fayoum par un bras du Bahr-Yousef qui vient en fertiliser les terres. Plusieurs Arabes, voulant profiter de la sûreté que donnait la présence du cheykh Kouroum, se décidèrent à faire avec lui le voyage de Syouah, voyage qu'ils entreprennent ordinairement une fois l'an. Les Arabes partent du Fayoum emportant du blé et quelques milâyeh; ils les échangent à Syouah contre des dattes qu'ils vont porter à Alexandrie. Ceux-ci étaient environ cinquante, avec cent chameaux. Kouroum me dit qu'il en serait venu un plus grand nombre, mais qu'ayant su qu'ils devaient faire route avec moi, plusieurs d'entre eux avaient renoncé à ce voyage dans la crainte

d'être compromis pour m'avoir accompagné. Kouroum et Yousef de Syouah me témoignèrent encore cette fois quelques craintes.

Nous dûmes renoncer à prendre hauteur à midi et à faire aucune observation devant ces Arabes : lorsque nous en faisions, c'était en nous cachant avec les plus grandes précautions, même pour observer le baromètre. Les hommes qui forment notre caravane, me dit le cheykh, ne manqueront pas d'être questionnés sur ce que nous aurons fait en route : nous nous gardâmes donc bien de faire devant eux nos observations, qui auraient eu, à leurs yeux, l'apparence de quelque sortilége. Ces Arabes, pour nous effrayer sans doute, nous dirent que depuis le retour de Korfosch-bey au Fayoum, les tribus qu'il avait mises dernièrement à contribution, s'étaient de nouveau révoltées contre Mohammed-Aly pacha; et ils nous conseillèrent de tenir nos armes toujours parfaitement en état, en cas de besoin.

Le 23 à huit heures, nous nous mîmes en route en marchant dans l'ouest quelques degrés nord : nous traversâmes quelques terres et nous entrâmes dans le désert. Les guides parlaient de quinze à vingt jours de traversée. Jusqu'à deux

heures, nous parcourûmes d'immenses plaines où l'horizon se perd de toute part dans les sables; pas un seul brin d'herbe n'y végète. A une heure, nous laissâmes au sud, dans une gorge, un chemin qui paraît avoir été suivi dans les temps anciens; il conduit à l'ancienne station de Behneseh, par une autre gorge appelée *Moeyl*. Au rapport des Arabes, il y a sur cette seconde route une enceinte et quelques autres constructions, probablement romaines, où se trouve de l'eau douce. A quelque distance de Moeyl, au nord de notre route, sont les ruines d'un village abandonné, appelé *Chegueg*, situé sur une éminence; et au pied d'un rocher élevé, voisin de ces ruines, passe un chemin qui conduit au Fayoum. Vers les trois heures, nous nous trouvâmes sur des bancs de sable mobiles qu'il nous fallut traverser à pied; ces bancs avaient tellement obstrué la route, que nous fûmes obligés, en divers endroits, de pratiquer des tranchées pour y faire passer nos chameaux. De là, nous vînmes camper, après dix heures de marche, auprès de Rayân el-Qasr, dans une vallée où sont disséminés çà et là beaucoup d'arbustes et d'herbages; quelques dattiers y prospèrent aussi. Tout le sol que nous parcourûmes

était calcaire. On rencontre sur cette plaine de sable, une immensité de fragmens de coquilles fossiles ; j'y trouvai entre autres une nautile fossile d'une grande conservation. Voyez les planches, volume 2, planche XLV, et l'explication.

Le 24, nous arrivâmes en une heure et demie au pied de la montagne de ce désert appelé Rayân el-Qasr, par 29° 04′ 75″ de latitude nord, et par 28° 05′ de longitude est de Paris ; la déclinaison, de 12° nord-ouest. Là est une source d'eau saumâtre. Cette vallée, d'une surface de trois quarts de lieue carrée, est parsemée d'arbrisseaux, d'acacias et de quelques palmiers, et bordée de montagnes au sud et au nord. A peu de distance au sud de la source sont des restes de constructions en pierre, qui indiquent que ce lieu fut jadis habité ; mais rien n'annonce de temple. Ici fut livrée une bataille par Abdim bey et Hassan-bey, contre les Arabes, vers les premiers temps du règne de Mohammed-Aly. Les tombes de ceux qui succombèrent dans le combat sont élevées sur ces ruines ; elles s'étendent dans l'ouest. *

* Je suppose que ce sont là les tombes que M. Belzoni a cru renfermer les restes de l'armée de Cambyse ; faisant ainsi de la petite oasis située à trois jours du Nil seulement, le pays des Ammonites, et croyant y trouver le temple de Jupiter Ammon.

La principale source est un trou en forme d'entonnoir, qui nous parut avoir, au fond, deux pieds de diamètre et deux de profondeur: nous y plongeâmes le thermomètre, qui nous donna, pour la température de l'eau à deux heures, 27°,8 centigrades, tandis que celle de l'air était de 23°,9. Le cheykh Kouroum descendit dans ce trou; il plongea au centre un fort morceau de bois : en l'agitant circulairement dans l'argile, il ouvrit le passage à l'eau, qui commença à monter. Le cheykh y mit ensuite les deux jambes, et, en tournant, il parvint à s'y enfoncer jusqu'aux aisselles : un autre homme montait sur ses épaules pour le maintenir; lorsqu'il se retirait, le cheykh était soulevé hors de l'eau par la force de la source, qui est très-abondante. Les Arabes ont pour habitude de crier en faisant cette opération, qui leur paraît très-miraculeuse ; ils prétendent que sans cela l'eau ne viendrait pas. Trois autres hommes descendirent tour-à-tour dans ce trou, et finirent par y plonger jusque par-dessus la tête, en criant et en tournant toujours. L'eau sortait avec abondance. Après avoir joui de ce spectacle, il fallut, malgré notre répugnance, boire de cette eau chargée d'argile, et d'un goût saumâtre détes-

table, où quatre personnes venaient de se plonger ; ensuite nous en remplîmes nos outres. Mais ce n'est là qu'un faible désagrément, en comparaison des privations pénibles qu'il y a à souffrir dans le désert.

Au sud, à peu de distance, est une autre source semblable à la précédente, mais moins forte. Nous restâmes ici deux jours (le 24 et le 25) : mes Arabes dirent que la route n'étant pas sûre dans ce moment, ils attendraient d'autres voyageurs qui devaient s'unir à nous pour aller à Syouah. Durant cette halte, nous pûmes, à la faveur des arbustes qui couvrent çà et là cette vallée et derrière lesquels nous nous cachions, prendre des hauteurs méridiennes et des distances de la lune au soleil, faire deux observations de longitude par le chronomètre, et observer la déclinaison du lieu. Je ramassai dans ce désert quelques fragmens d'arbustes et quelques insectes. Tout le terrain est un sol calcaire, en couches horizontales, où se trouvent fréquemment des huîtres et d'autres coquilles à l'état de fossiles. Ici nous laissâmes la route de la petite oasis, qui continue au sud-ouest et que suivit M. Belzoni. Celle que nous prîmes porte à l'ouest quelques degrés nord.

Nous nous mîmes en marche, le 26 à sept heures, vers le nord-nord-ouest. Les premières heures furent pénibles pour les chameaux, à cause des fréquens bancs de sable qu'il nous fallut franchir. Le cheykh Kouroum allait devant, à une assez grande distance, pour chercher dans ces bancs de sable les passages praticables. A midi nous traversâmes un petit canton appelé *Rayân el-Soghayr* [le petit Rayân], où sont deux sources d'eau saumâtre et quelques herbages : nous passâmes encore à pied de nouveaux bancs de sable, qui tous s'étendent du nord au sud, en barrant la route. Nous atteignîmes des rochers calcaires, isolés au milieu de la plaine, en couches horizontales et d'un aspect curieux. Nous arrivâmes au désert appelé *Nagob-Aouara :* une chaîne de montagnes s'étend au nord; au sud, l'horizon se perd sur d'immenses plaines de sable. Après onze heures et demie de marche, nous vînmes camper au pied de montagnes peu élevées du désert appelé *Goubatar-Aouara;* là nous fûmes à l'abri d'un fort vent du nord, qui avait soufflé toute la journée. Je fis faire du feu pour préparer un plat de riz, mais contre la volonté des Arabes; cette clarté pouvait avertir les Bédouins rebelles : aussi

fûmes-nous obligés souvent de nous contenter du biscuit, des dattes, du fromage ou des ognons que nous mangions sur nos chameaux, faute de pouvoir nous arrêter.

Le 27, nous partîmes à sept heures du matin, et nous suivîmes la région montueuse près de laquelle nous avions passé la nuit. Le terrain en est calcaire et rempli de coquillages fossiles; des huîtres s'y trouvent en abondance; on les rencontre disposées par couches horizontales. Ces collines ont à leur superficie beaucoup de soude muriatée. La partie du désert que nous parcourûmes ce jour-là, jusqu'à midi, est couverte de quartz agate en cailloux roulés, connus vulgairement sous le nom de *cailloux d'Égypte*. J'y trouvai également une grande quantité de quartz pseudomorphique, de bois de palmier et d'acacia pétrifiés. Ce n'est pas sur cette route que se trouvent les bois pétrifiés dont parle Hornemann, mais sur la route du Caire et de Terrâneh à Syouah, beaucoup au nord de celle-ci. Sur les deux heures, nous passâmes le désert appelé *el Attyeh-essemn*, où végètent en deux endroits quelques arbrisseaux : nous entrâmes dans de vastes plaines de sable où la vue s'étend à une grande distance; nous y campâmes après douze

heures de marche. Cette partie du désert est appelée *Garderamak*, du nom d'une montagne située dans les environs. Toute la journée il souffla un fort vent du nord extrêmement froid.

Le 28, à sept heures, nous continuâmes à marcher à l'ouest et au nord-ouest : à une heure nous arrivâmes à un banc de sable qui s'étend, me dit-on, de seize à dix-huit lieues du nord au sud; nous le suivîmes six heures dans le nord. La direction nord et sud que prennent souvent les dunes dans ces parties du désert, est une preuve que les vents du nord y règnent presque constamment. Sur les quatre heures, nous laissâmes à l'est un chemin qui conduit en quatre jours à Damanhour, et nous vînmes camper, après douze heures de marche, au pied de ce même banc de sable : cet endroit du désert est appelé *Abou-Sagarah*. A huit heures, nous reçûmes une petite pluie qui dura cinq minutes. Le 29, nous partîmes à sept heures, et nous continuâmes à marcher dans le nord quelques degrés ouest. Ce jour-là, nous trouvâmes beaucoup de bois pétrifiés : l'espèce en général est de palmier; on y reconnait très-facilement les fibres du bois; la plupart ont 5 à 6 mètres : les deux plus longs que j'aie mesurés étaient de

16 mètres [49 pieds] de longueur, sur un diamètre de 10 pouces. Ces arbres, si l'on peut les appeler ainsi, sont aujourd'hui couchés sur le sol, et brisés en plusieurs morceaux; mais tous à leur place, de manière à laisser reconnaître leur longueur primitive. Quelques-uns de ces morceaux, en partie enfoncés dans le sable perpendiculairement, et en partie saillans au-dehors, présentent une telle apparence, que l'on serait tenté de croire au premier abord que ce sont des arbres encore sur pied; et plusieurs voyageurs s'y sont en effet mépris : ce sont les Arabes eux-mêmes qui les relèvent ainsi en forme de jalons, pour indiquer le chemin. A cinq heures, nous trouvâmes quelques herbes épineuses pour nos chameaux : nous continuâmes notre route sur cette plaine, et nous y campâmes après onze heures de marche. Cette partie intéressante du désert est appelée *Râs el Baqar*.

On se mit en marche le 30 à six heures trois quarts, en suivant toujours le nord quelques degrés ouest. Après trois lieues, nous trouvâmes encore beaucoup de bois pétrifiés; ils avaient l'apparence de troncs de sycomores, d'un très-fort diamètre. J'ai remarqué une de ces pièces de bois qui avait 3 mètres et demi de circonfé-

rence [11 pieds environ], sur 5 mètres de longueur [15 pieds et demi]; elle était creuse, et renfermait à l'intérieur un amas de brèches et de concrétions quartzeuses, en mamelons imprégnés d'oxide de fer. Depuis la veille au soir, le sol nous montrait, en divers endroits, des brèches semblables. A midi trois quarts, après six heures de marche, nous arrivâmes à el Ayn-Ouara [la Fontaine d'en-bas], vallée dans un bas-fond, située à peu de distance d'une chaîne de montagnes qui s'étend de l'est à l'ouest : cette chaîne, me dit-on, continue dans la même direction et passe à Syouah. La vallée est couverte de joncs et d'herbages, de quelques arbrisseaux et de palmiers, dans une étendue de trois lieues de long sur une lieue de large; au centre est un petit lac d'eau salée ou marais dans lequel croissent beaucoup de joncs. Nous regardâmes de très-loin ce lieu avec une longue-vue; nous n'avancions qu'avec précaution, craignant d'y rencontrer des Arabes Ghazy ou Bédouins voleurs, qui se cachent souvent dans cet endroit pour y attendre les caravanes. Nous n'y trouvâmes heureusement que des Arabes de Terrâneh : ces hommes viennent ici passer deux mois, afin de ramasser les joncs, qui sont de la meilleure

espèce pour faire de belles nattes; ils vont les vendre à Terrâneh ou au Caire. Ils allaient partir pour leur village, et causer une grande surprise à M. Kircourt, en lui apprenant que je faisais route pour Syouah. Ils me dirent que ce marécage avait en hiver jusqu'à une lieue de long, et qu'en été il se réduisait à un tiers. A peu de distance de là sont plusieurs puits d'eau douce, quoique tout le terrain soit couvert de sel. Il y a de petites excavations qui fournissent de très-bonne eau. Un de ces puits, le plus abondant, mais non le meilleur, est au pied d'un petit monticule de sable couvert d'arbrisseaux : j'y plongeai le thermomètre à cinq heures et demie du soir; la température était de 20°,3 : au même moment celle de l'air était de 17°,8.

Le 1.er décembre, la fraîcheur des nuits m'offrit un grand contraste avec la chaleur du jour; la nuit précédente avait été très-froide : le thermomètre, qui marquait le matin à sept heures 6°,8, en marquait 28 à trois heures du soir. Nous passâmes la journée ici pour faire reposer les chameaux, et les laisser manger des herbes, la plupart épineuses, qu'ils aiment beaucoup. L'un d'eux, couvert de blessures, allait expirer des fatigues du voyage; il fut aussitôt égorgé, et la

viande vendue dans la caravane, qui en fit un festin. Tout fut mis à profit : on conserva le poil pour des tissus; la peau, coupée par pièces et séchée, fit des sandales; les os rejetés par les uns, étaient recueillis et nettoyés par les autres, pour être répandus sur la route. L'usage est de les faire servir de points de reconnaissance aux caravanes, ou bien d'en couvrir les tombes des voyageurs qui meurent dans le désert, où quelquefois une pierre est très-rare. Ce jour-là, nous parvînmes à prendre la hauteur méridienne et la déclinaison du lieu, en nous mettant à couvert par les arbustes; mais nous ne pûmes réussir pour les distances de la lune aux étoiles, malgré nos verres de couleur; l'éclat de la pleine lune effaçant la lumière des étoiles.

L'aspect morne et silencieux de ces plaines stériles, a pour le voyageur quelque chose de triste et d'accablant qui est indéfinissable. Souvent, pour charmer l'ennui de ces marches fatigantes et monotones, les Arabes s'entretiennent des aventures qui leur sont arrivées, ou bien ils se livrent à des récits fabuleux sur les pays qu'ils ont parcourus et sur les contrées dont ils ne connaissent que le nom. C'est sur-tout le merveilleux qui plaît à leur imagination; il n'est contes

si absurdes qu'ils ne débitent sur les déserts qui séparent l'Égypte de Syouah. Selon les uns, les montagnes y recèlent des mines de fer et des émeraudes, dont cependant on n'a jamais entendu parler en Égypte; d'autres assurent qu'on y trouve le zèbre, et que les vallées sont habitées par des serpens immenses, qui tuent les chameaux et qui dévorent les hommes et les bestiaux; d'autres enfin parlent de jardins délicieux cachés dans les sables, qu'on rencontre par hasard si on ne les cherche pas, mais qui échappent à ceux qui veulent les découvrir. Il existe dans l'oasis, disent-ils, de grands orangers dont les fruits sont innombrables, et que l'on compare pour la taille au sycomore, l'un des arbres les plus grands de l'Égypte. Un seul de ces orangers fournit, chaque année, quatorze mille oranges mûres. Les Arabes racontent que le pays a été civilisé par Bousir, ancien roi copte, petit-fils de Noë à la cinquième génération, et suivant d'autres, par Adym, aussi ancien roi copte, fils du fondateur d'Akhmym*. Comme il parcourait l'occident, il remarqua un grand canton couvert de sources et de végétation : il

* *Voyez* le mémoire de M. Langlès sur les oasis, à la suite de la traduction du Voyage de Hornemann.

ordonna aux siens d'y bâtir et d'en cultiver les terres. Les Berbers s'allièrent d'abord avec eux; mais ensuite le pays fut ravagé et presque dépeuplé par des guerres intestines; il n'y resta plus que des habitations isolées. Voici comment Adym s'y prit pour orner la ville qu'il faisait construire. De grandes rues la traversaient d'un bout à l'autre, et aboutissaient aux portes de l'enceinte; il fit élever au milieu de la ville un amphithéâtre de sept degrés, couvert d'un dôme en bois odorant, porté sur des colonnes de marbre; on voyait sur ce dôme des figures qui chantaient en différentes langues. Au centre du cirque étaient une tour de marbre et une statue de granit tournant avec le soleil. Le degré le plus élevé était occupé par le souverain, les princes de sa famille et les princes étrangers; le second, par les prêtres et les visirs; le troisième, par les chefs de l'armée; le quatrième, par les philosophes, les astrologues, les médecins, les savans; le cinquième, par les architectes; le sixième, par les hommes livrés aux professions des arts; et le dernier, par le peuple. A chacune de ces rangées d'assistans, on avait coutume de dire : « Regardez ceux qui sont au-dessous de vous, et non ceux qui sont au-dessus. »

C'est ce même Adym dont les Arabes vantaient la sagesse. Le premier, disent-ils, il répandit l'usage des exercices dans les cirques, et il établit des hôpitaux pour les vieillards et les malades. Chaque année il donnait au peuple une fête dans son palais; pendant sept jours de suite, on buvait et mangeait; le roi y assistait, assis sous un dôme enrichi de marbre, d'or et de verre, au milieu de colonnes revêtues de tissus d'or, et surmontées de chapiteaux du même métal. Adym régna soixante ans, et fut poignardé par sa femme.

Les Arabes ajoutent que le conquérant de l'Espagne, Thâreq ben-Zayâd, passant dans ces déserts, y aperçut une ville immense, fermée par des portes en fer. Il voulut faire ouvrir ces portes qui étaient ensevelies sous les sables : tous les efforts ayant échoué, plusieurs de ses gens se mirent à escalader les murs; mais, par un prestige inexplicable, tous ceux qui firent cette tentative se précipitèrent dans l'intérieur sans pouvoir s'en défendre, et aucun d'eux n'en put sortir. Thâreq perdit de cette manière un grand nombre des siens, et fut contraint de renoncer à pénétrer dans la ville mystérieuse.

CHAPITRE IV.

El-Garah ou Omm-Soghayr. — Route qui mène à Alexandrie. — Difficultés pour entrer dans le village. — Craintes des guides. — Départ d'un guide pour annoncer les voyageurs à Syouah. — L'entrée de l'oasis est accordée. — Curiosité des habitans. — Ordonnance rendue par les cheykhs. — Le conseil des anciens délibère sur la permission demandée par le voyageur de visiter le canton. — Opposition des habitans.

Le 2 décembre, à sept heures et demie, nous reprîmes notre route vers l'ouest; dans la matinée, nous trouvâmes beaucoup de bois pétrifiés; nous marchâmes durant tout le jour, à travers d'immenses plaines qui s'étendent dans le sud : de ce côté, rien absolument ne paraissait borner l'horizon. Au nord, il était souvent formé par la chaîne de montagnes d'el Ayn-Ouara, qui s'étend de l'est à l'ouest. A huit heures, nous campâmes après douze heures trois quarts de marche : ce désert est appelé *el Ma-Assâs*.

Nous étions en marche le 3, à sept heures, continuant à voyager sur ce vaste plateau, qui est un peu inégal. Mes guides me dirent qu'il

existe dans l'ouest quelques degrés au nord de notre route, des restes de constructions en terre, qu'ils appellent *Ledj-Beled-Karbân*, village abandonné où sont des dattiers et de l'eau douce. A huit lieues environ plus à l'ouest, et à peu de distance de la même chaîne de montagnes, est Biljored, où il y a de mauvaise eau et quelques herbages. Ledj et Biljored * sont deux stations où séjournent aujourd'hui, pour y faire de l'eau, les caravanes allant de Syouah à Alexandrie. Après douze heures et demie de marche, nous nous arrêtâmes : cette partie du désert est appelée *Saba el Makatem.*

Le 4, nous partîmes à sept heures un quart : notre route nous portait toujours dans l'ouest quelques degrés sud, sauf les inflexions vers le nord que les bancs nous obligeaient de suivre. Pendant cette journée, nous trouvâmes la plaine inclinée vers l'ouest et très-inégale. Depuis trois jours, le sol présentait çà et là, à la surface du sable, des brèches ou concrétions quartzeuses, des grès et du fer oxidé. Je ramassai des poudingues en grains de raisin d'une forme curieuse.

* Hornemann parle d'un lieu appelé *Biljoradec* ou *Djehâdyeh*, à sept journées du Caire.

Mes guides me dirent que près de la chaîne située plus au nord, étaient deux montagnes élevées appelées Gadzelet el-Djafara : plus haut, dans la même direction, est el-Freys. Sur le soir, nous arrivâmes à la hauteur de ce dernier lieu, où croissent beaucoup de dattiers; on y trouve de l'eau saumâtre, et de petites excavations se font remarquer dans la montagne. Ces divers lieux se trouvent sur la route d'Alexandrie à Syouah. Les caravanes d'Alexandrie font le trajet en douze jours; leur chemin est à huit ou dix lieues au nord de celui que nous suivions. Sur les quatre heures, nous reçûmes quelques gouttes de pluie. On rencontra la tombe d'un cheykh arabe, indiquée par les pierres qui la couvraient. Chaque Arabe qui passe auprès d'un tombeau de ce genre doit y déposer quelque chose : la caravane s'arrêta, et le plus grand nombre de nos compagnons de voyage s'acquittèrent de ce devoir, en jetant des pierres et de la terre sur celui-ci. Après onze heures trois quarts de marche, nous campâmes dans cette partie du désert appelée *el-Freys* par les Arabes.

On partit le 5, à sept heures. Comme le jour précédent, nous parcourûmes des plaines im-

menses, mais moins inégales que celles de la veille. Après sept heures de marche, nous nous trouvâmes en face des montagnes Gadzelet el-Djafara et Qasr el-Djafar *, qui s'aperçoivent à une grande distance : ici l'on voit la chaîne de montagnes se rapprocher dans le sud. A sept heures de marche, cette partie de désert est appelée *Sabakhah el-Garah.*

Le 6, nous partîmes à sept heures, marchant à l'ouest, et nous arrivâmes dans une vaste plaine toute couverte de sel; sa superficie est sillonnée comme un champ nouvellement labouré, ce qui rend le chemin très-pénible pour les chameaux. Le sel cristallisé est parfois de la plus grande blancheur. Le sol est calcaire, en partie coquillier; il y a beaucoup de couches de chaux sulfatée (ou gypse) en fer de lance. Après six heures de marche, nous montâmes sur un terrain plus élevé; nous approchions de la chaîne de montagnes d'el-Garah. Bientôt nous découvrîmes, en face de nous, une vallée fertile en palmiers et en acacias, avec beaucoup d'herbes épineuses, et un village qui dépend de Syouah. A cinq heures, nous rencontrâmes les premiers her-

* Le mot *qasr* désigne ordinairement une construction ancienne.

bages que renferme ce désert; nos chameaux nous y portèrent avec beaucoup de peine; nous y campâmes après dix heures de marche : nous n'étions plus qu'à vingt lieues environ de Syouah. Les Arabes allèrent nous chercher de l'eau fraîche, qui se trouva être extrêmement salée; on nous consola en nous en faisant espérer de moins mauvaise pour le lendemain.

Le 7, après une demi-lieue de chemin à l'ouest, nous arrivâmes au village appelé *el-Garah* *, nom emprunté à la montagne où il est situé : sa position est pittoresque; il est élevé sur un rocher escarpé qui domine les environs; ses maisons, en partie ruinées, sont construites en pierre cimentée avec de la terre. Le rocher en-dessous est excavé : on y voit plusieurs petites chambres taillées dans le roc; le travail en est assez grossier, et il ne s'y trouve aucune sculpture; néanmoins, je suis porté à croire qu'elles sont l'ouvrage des anciens. Ce village, vu à quelque distance, présente l'aspect d'un amas de ruines. Il est situé dans la vallée, entre la grosse chaîne de montagnes el-Garah,

* C'est sans doute le village où passèrent Browne et Hornemann ; mais ils le citent sous les noms de *Karet-am-el-Sogheïr* et *Oumm-Essogheïr*.

qui s'étend de l'est à l'ouest, et un plateau désert et élevé, dans le sud. Ici passent toutes les caravanes venant d'Alexandrie et du Fayoum. Aux environs de ce village sont épars beaucoup de rochers isolés, de nature calcaire, en couches horizontales, et décomposés en partie par la soude muriatée, qui est très-abondante dans ces déserts. Ils sont isolés et escarpés d'une manière surprenante; on est étonné du peu d'étendue qu'ils ont quelquefois à leur base, tandis que leur extrémité supérieure présente une masse très-volumineuse. Les environs sont remplis de palmiers : les dattes sont l'unique commerce des habitans avec les caravanes qui viennent d'Alexandrie; à ma grande surprise, je vis à Garah près de cent ânes qu'on chargeait de dattes pour cette dernière ville. Cette route est moins pénible que celle du Fayoum : on y trouve de l'eau tous les deux ou trois jours. Ici l'eau est abondante; en nombre d'endroits il existe des sources, mais toutes sont plus ou moins saumâtres; celle dont nous fîmes usage est une des plus chargées : elle est à un petit quart de lieue au sud-ouest du village; le bassin où elle jaillit a soixante pieds de circonférence sur cinq à six de profondeur. La température de

l'eau, à cinq heures, était de 19°,3 du thermomètre centigrade, et celle de l'air, au même moment, de 16°,3. Je ramassai dans ce bassin, des vis, petite espèce de coquille fluviàtile. Le cheykh Kouroum me dit que, d'après la prédiction d'un cheykh mort dans ce village, les habitans ne pouvaient jamais être plus de quarante, hommes, femmes et enfans; que plusieurs fois la population avait un peu augmenté, mais que toujours ce qui excédait le nombre de quarante était mort : lorsqu'une femme accouche, on est sûr que peu de temps après l'un des habitans doit mourir; de telle sorte que le nombre quarante ne peut augmenter ni diminuer. Les Arabes ajoutent la plus grande foi à ces rêveries. Kouroum et Yousef allèrent au village pour nous annoncer comme des marchands du Caire qui se rendaient à Bengazy en passant par Syouah. Les cheykhs du lieu se réunirent avec les principaux habitans et des Arabes de notre caravane : ils formèrent un divan ou conseil, pour essayer de découvrir qui nous étions. Nous leur parûmes suspects : je demandai au cheykh Kouroum qu'il me conduisît dans l'intérieur du village; mais il avait des craintes, et je ne pus le dé-

cider : il me dit que ce n'était pas le moment; que je devais me cacher derrière un groupe de palmiers peu éloigné du village, et qu'il viendrait me prendre pour m'y accompagner. Je l'attendis en vain : bientôt un grand tumulte se fit entendre ; ce début était de mauvais augure pour notre réussite à Syouah.

Le 8, de grand matin, j'obligeai Yousef et Kouroum à me conduire au village. Nous gravîmes un rocher d'une pente si rapide, qu'il fallait presque s'aider de ses mains pour se tenir dessus. La plupart des habitans étaient sur pied; ils s'avancèrent vers la porte, en prononçant le nom de *nosrâni* [chrétien]. Je vis par-là que des gens de la caravane m'avaient fait connaître, et que je serais également reconnu à Syouah : il n'y avait donc plus de déguisement qui pût nous dérober aux soupçons, déguisement auquel d'ailleurs je n'avais jamais songé. Les habitans s'écriaient dans leur dialecte, que je n'entrerais pas au village. Yousef s'emporta contre eux : alors il s'éleva une querelle qui ne finit que lorsqu'il dit, en les menaçant, que j'allais écrire à Alexandrie pour qu'on leur refusât à l'avenir l'entrée de la ville, s'ils s'obstinaient davantage : alors nous pénétrâmes. Ce

village n'a qu'une porte à l'est; il est coupé par quatre ou cinq ruelles ou passages tortueux; au centre est une petite place circulaire où se tiennent le marché de dattes et l'assemblée du divan. Les ruelles sont couvertes d'un plancher qui supporte des chambres, et par conséquent il y règne une obscurité profonde; on a construit, de chaque côté, de petits trottoirs ou bancs. Il y a dans l'enceinte un puits carré long, coupé dans le rocher : l'eau est la meilleure de l'endroit. Arrivés sur la place, nous entendîmes quelques habitans de Syouah murmurer encore contre les chrétiens; mais les Arabes de Terrâneh, se trouvant sur les lieux, vinrent parler en notre faveur, et ils nous apportèrent des dattes excellentes. L'un de ces Arabes me dit qu'il avait accompagné le malheureux colonel Boutin. La plupart des maisons sont soutenues avec des palmiers dans l'épaisseur des murs; c'est sur les terrasses qu'ils exposent leurs dattes pour les sécher : des trous carrés de dix pouces donnent du jour dans ces maisons.

Durant toute la journée, le ciel fut si couvert que je ne pus achever toutes les observations que j'aurais desiré de faire. De retour à la tente, je trouvai la caravane en route : je fis charger mes

chameaux à la hâte, et nous partîmes à dix heures. Nous suivîmes des montagnes au nord et au nord-ouest. Après trois heures de marche, nous atteignîmes un désert élevé, rempli d'inégalités et de monticules qui ont l'air de se perdre à peu de distance. A quatre heures, nous quittâmes ces montagnes : en tournant vers le sud-ouest, nous nous trouvâmes sur un grand plateau, où nous campâmes après dix heures et demie de marche, sans nous être aperçus que la caravane que nous cherchions était à très-peu de distance de nous. Après nous avoir reconnus au son de la voix de plusieurs des nôtres, ils vinrent à nous, et nous les revîmes avec un vif plaisir. Ce lieu est appelé *Ayhi*. Tout le sol que nous parcourûmes est calcaire, en partie coquillier, et en partie formé de couches horizontales, mises en état de décomposition par la soude muriatée si commune dans ces montagnes.

Le cheykh Kouroum et Yousef vinrent dans la nuit du 8 au 9 à ma tente, pour me dire d'un air très-mystérieux que c'était le moment de faire usage de ma sorcellerie pour modérer le courroux des gens de Syouah. « Lors de » notre arrivée, me dit Kouroum, j'ai eu plu-

» sieurs occasions de savoir combien les chré-
» tiens sont expérimentés dans cet art. Le signor
» Belzoni, que j'ai conduit dans la petite oasis,
» se trouvant accablé par les habitans et par
» une caravane de Syouah qui voulurent s'op-
» poser à ses recherches, se mit subitement à
» écrire des billets mystérieux : aussitôt ceux
» qui lui voulaient du mal vinrent s'humilier
» devant lui et lui baiser les mains, ce qui
» prouvait son grand pouvoir. » Je fus d'abord tenté de chercher à le dissuader de son erreur; mais je réfléchis que je devais au contraire, pour l'encourager à me bien servir, l'assurer que, sous ce rapport, j'étais aussi instruit que le signor Belzoni, et qu'il pouvait compter sur ma puissance et sur le succès de mes opérations magiques.

Ils me parlèrent d'une île mystérieuse sur un petit lac d'eau salée, à quelques lieues de Syouah, comme renfermant des ruines curieuses; mais ils me conseillèrent de ne pas faire connaître le desir que j'avais d'y pénétrer, et me dirent que cela seul m'empêcherait d'être reçu à Syouah. Cette île est en grande vénération; les habitans prétendent qu'elle est inaccessible, et eux-mêmes n'y vont pas, retenus par une espèce de terreur.

« Ce saint lieu, me dirent-ils, renferme le sabre » et le cachet du grand prophète, ce qui assure » au pays les bienfaits du ciel et la conservation » de l'indépendance dont ces hommes sont jaloux » et savent sentir tout le prix. Si les chrétiens, » qu'ils regardent comme très-habiles dans la » magie, venaient à pénétrer dans cette île, ce » serait pour s'emparer de ces objets sacrés; alors » les habitans ne seraient plus maîtres chez eux » et deviendraient sujets à toutes les vexations » qu'essuient tant d'autres tribus arabes. Plu- » sieurs personnes, ajoutèrent-ils, ont tenté de » traverser le lac à la nage; elles n'ont jamais pu » arriver dans l'île; l'eau se séparait devant elles » par un prodige : d'autres ont fait un radeau » et s'y sont embarquées; étant aux trois quarts » de la traversée, un vent impétueux les re- » poussait aussitôt sur le rivage d'où elles étaient » parties. Il existe dans le désert, près d'el-Garah, » me dirent-ils encore, une vallée remplie de » dattiers, des vignes chargées de raisins et » beaucoup d'autres productions, avec des » ruines d'anciennes villes; mais on ne peut y » pénétrer que lorsqu'on se perd dans ces dé- » serts, et que le pur hasard vous y conduit: » si l'on marchait avec l'intention de la décou-

» vrir, on n'y parviendrait jamais. » Ces bonnes gens me firent une quantité de contes de ce genre que je crois inutile de répéter. On ne peut se faire une idée de la superstition de ces Arabes ; cependant ils traitent les gens de Syouah d'*abyd*, d'hommes fanatiques et sauvages dans toutes leurs manières, et d'une superstition sans bornes : comment donc devais-je juger de ceux-ci par les Arabes qui m'accompagnaient, et qui avaient la prétention d'être beaucoup plus raisonnables? Cette réflexion vint ajouter à toutes mes craintes ; et je considérai comme de plus en plus difficile l'entrée de l'oasis.

Le 9, nous partîmes à sept heures un quart. Après deux heures de marche, nous descendîmes par une pente rapide dans une vallée étroite, bordée par deux montagnes : il fallut descendre de chameau à ce passage. Nous nous trouvâmes, au bout d'une heure, sur une plaine inégale, couverte çà et là de monticules, avec quelques herbages et des arbrisseaux. Au nord de notre route, s'élevait une chaîne de montagnes qui s'avance dans le sud en divers endroits. Sur le soir, nous découvrîmes à l'ouest les palmiers de Syouah; et après une marche de

dix heures trois quarts, nous campâmes. Cette partie de désert est appelée *Ayn el-Agouz.* Le cheykh Kouroum et Yousef me demandèrent de les laisser partir dans la nuit, pour se rendre à Syouah, afin d'avertir les cheykhs, et de prévenir par-là le trouble que pourrait occasionner mon arrivée trop précipitée. J'adhérai à cette proposition. La vue des palmiers de Syouah, dont nous étions si près, me fit éprouver une vive sensation, mêlée de joie et d'anxiété. Après une traversée pénible, me disais-je, après dix-huit jours passés dans le désert, reviendrai-je sur mes pas sans avoir parcouru cette oasis tant desirée? ou bien serai-je plus heureux que mon infortuné compatriote? Ces inquiétudes m'occupèrent une partie de la nuit.

Le 10, à sept heures un quart, nous partîmes en suivant la chaîne de montagnes au nord: nous passâmes sur d'immenses terrains couverts de sel, dont l'aspect ressemble à celui de terres nouvellement labourées. Après trois heures de marche, nous arrivâmes aux premiers dattiers dépendant de Syouah. Les Arabes de la caravane se réunirent en peloton et se mirent à tirer des coups de fusil pour annoncer notre approche. Je vis venir à moi Yousef, qui me criait

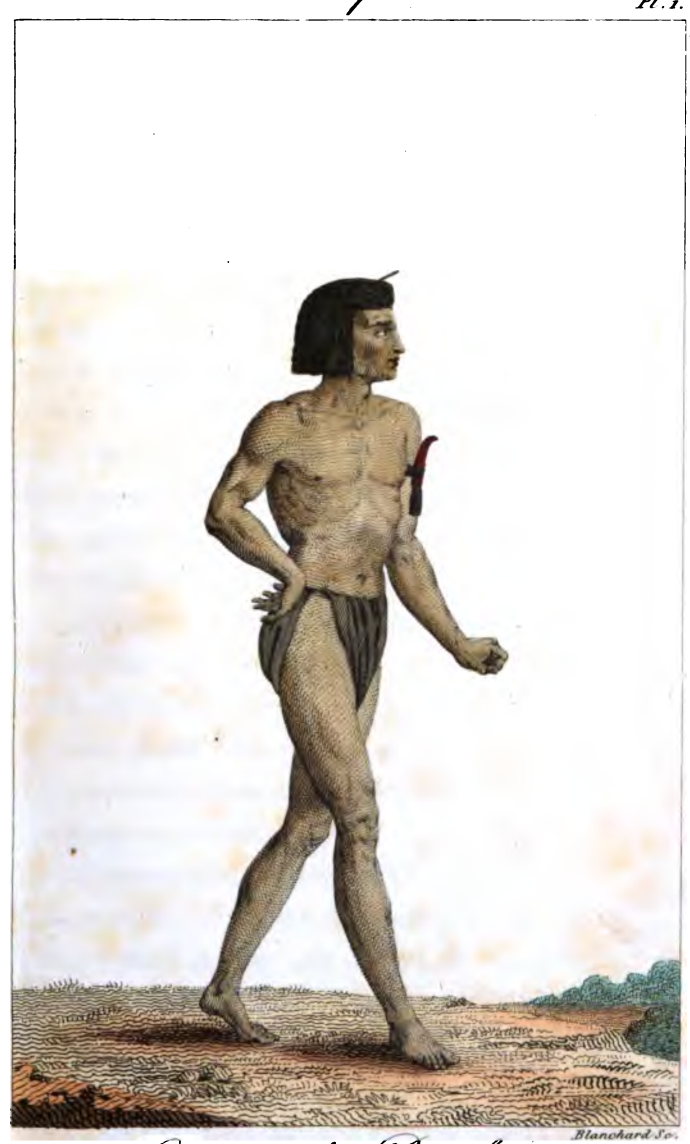
avec transport que nous avions obtenu l'entrée de l'oasis : ma joie fut extrême. Nous passâmes par plusieurs petits chemins ombragés par de nombreux palmiers. Les oliviers, les grenadiers, les pêchers, les abricotiers et les figuiers enrichissent le paysage. La fraîcheur y est entretenue par des étangs et des sources abondantes ; des ruisseaux s'en écoulent de toute part. Ces campagnes nous parurent délicieuses. Le bonheur d'avoir pu pénétrer dans ce canton, enfoncé dans une mer de sables, à cent lieues de distance, me mit hors de moi : chaque pas me rapprochait de ce lieu si imparfaitement connu, et peut-être du temple de Jupiter Ammon, si long-temps cherché. Ainsi bercé de la plus douce espérance, j'arrivai après cinq heures de marche. Yousef nous présenta à trois cheykhs ; nous nous donnâmes la main en nous souhaitant le bonjour à la manière du pays. On nous fit camper dans une cour sous les murs de la ville, près du lieu où l'on a coutume d'exposer les dattes en vente. Le dessus de la ville était déjà couvert de monde, et toutes les ouvertures des maisons étaient remplies par les visages des femmes que piquait la curiosité. Les habitans

se portèrent en foule autour de notre tente: c'était un tumulte, une alerte générale dans tout Syouah; il semblait que nous avions porté chez eux le désordre et l'épouvante. Les cheykhs furent obligés, pour disperser les rassemblemens, de publier des ordonnances. On proclama dans Syouah la défense expresse aux habitans de s'approcher de nous, et il fut ordonné qu'à l'exception de Yousef, tous ceux qui seraient trouvés avec moi seraient condamnés à une amende de cent soixante mesures* de dattes [environ deux quintaux]; une amende beaucoup plus forte était imposée à tous ceux qui nous diraient des injures. Ces dispositions me donnèrent aussitôt à juger du pouvoir des cheykhs sur le peuple, car il se retira soudain, et nous restâmes dans un profond silence, entièrement isolés. Sous prétexte de nous être agréables, les cheykhs agissaient en cela selon leurs intérêts; ne voulant pas nous laisser connaître leur pays, ils devaient s'efforcer d'éloigner de nous les habitans. Cependant le peuple, après nous avoir quittés, se rendit sur la place du conseil, en sollicitant des explications. Les cheykhs s'y réu-

* Petits paniers qui contiennent à-peu-près une livre et quart de dattes.

nirent : je fus appelé avec mon interprète. Dix ou douze principaux cheykhs étaient en ligne, sur un banc coupé dans le roc : derrière eux étaient d'anciens cheykhs; tout le peuple était debout, rangé en cercle : au milieu, une natte jetée à terre m'était destinée. Je pris ma place, assailli des regards de la populace; pas une femme n'était dans la troupe : bientôt un profond silence régna. La première question qu'on m'adressa fut de savoir par qui j'étais envoyé. Je répondis, par Mohammed-Aly. On me demanda mon firman, et je n'en avais point, puisque le pacha était en Nubie lorsque j'avais quitté le Caire; je n'avais vraiment à leur présenter que la lettre de Korfosch, bey du Fayoum : mais comptant un peu sur l'ignorance des cheykhs, et sans me déconcerter, je joignis à la lettre du bey un long firman de Mohammed-Aly que j'avais eu depuis deux ans pour aller dans l'ancienne Troglodytique et à Souakin sur la mer Rouge. Ils regardèrent à peine le petit papier du bey, n'y voyant qu'un très-petit cachet; tandis que sur l'autre, le grand cachet du pacha fixa tous les yeux. Un moment je fus inquiet : le cheykh Aly, le plus instruit d'entre eux, avait fait quelques études au Caire; il chercha à lire le firman arabe; mais il ne put y parvenir.

Par bonheur il trouva le nom de *Souakin*, il en fit de lui-même le nom de *Syouah;* et, très-content de sa découverte, il se moqua des écrivains du Kaire. Il faut, dit-il, qu'on y connaisse bien peu notre ville, pour avoir si mal écrit son nom. Je remerciai la providence qui m'avait si bien servi : c'était au cachet de Mohammed-Aly que je devais mon succès. Le firman passa de main en main entre les cheykhs. Ils me demandèrent ce que je voulais voir : les anciens monumens, répondis-je. Mais pour cela, dirent-ils, il faudrait parcourir le pays. Des gens du peuple, prenant aussitôt la parole, firent des objections : il discutèrent entre eux, et Aly, au nom des autres cheykhs, me dit qu'avant tout il fallait qu'ils sussent ce que leur écrivait le pacha; qu'ils ne pouvaient lire cette écriture; que tout ce qu'ils pouvaient faire pour moi était d'envoyer le firman à Alexandrie, et qu'après qu'ils en connaîtraient le contenu, je pourrais alors voir le pays. Je consentis à ce parti, affectant autânt que possible un contentement que j'étais loin d'avoir : je leur dis que j'aurais par-là le plaisir de rester plus long-temps chez eux, et qu'ils pouvaient envoyer le firman quand bon leur semblerait, parce que je n'étais pas



Costume des Barâbras.

pressé. Je crus m'apercevoir que beaucoup d'entre eux ne s'attendaient pas à cette réponse.

L'heure de la prière vint interrompre l'assemblée. Je laissai mon grand firman au cheykh Aly, pour qu'il le fît voir aux deux plus anciens cheykhs, qui, trop infirmes, ne sortaient plus : c'était le cheykh faisant les fonctions de juge et un autre.

J'appris ensuite qu'après la prière, un conseil secret entre les cheykhs avait eu lieu dans la ville; ils descendirent sur la place pour instruire le peuple de leur décision. On tint en conséquence une audience nouvelle; chacun prit sa place comme la première fois, et je revins sur ma natte. Les cheykhs avaient renoncé à envoyer le firman à Alexandrie. Cette résolution trouva une vive opposition parmi les habitans: ils discutèrent long-temps entre eux, toujours dans leur dialecte; plusieurs se retirèrent en murmurant. Enfin on rendit une ordonnance qui me permettait de voir les antiquités du pays, mais toujours conduit par des guides que les cheykhs désigneraient eux-mêmes. La nuit s'avançant, chacun se retira. Je suivis le conseil de Yousef de Syouah, et feignis de ne pas connaître le nom de l'île d'Arachyeh, jusqu'à

ce que j'eusse vu les antiquités des environs; cet homme me disait que, depuis la tentative du colonel Boutin, ils avaient juré de périr plutôt que de laisser des chrétiens pénétrer jusqu'à ce lieu.

Le 11, Ismayl me prit deux bougies pour aller religieusement les allumer dans un tombeau de santon. Cet acte de piété lui valut beaucoup de considération : à l'approche de quelques habitans, il se prosterna à terre aussitôt. Ceux-ci le surprenant en prières, et frappés à l'aspect de ces deux bougies allumées, qui étaient les premières qu'ils eussent vues, éprouvèrent un grand étonnement; ils allèrent raconter ce fait dans la ville. Ismayl avait gagné leur confiance: ils vinrent le chercher pour le faire manger avec eux. « Toi, lui dirent-ils, tu es musulman et » notre frère; la maison de chacun de nous est » la tienne, et nous ferons pour toi tout ce qu'il » sera possible de faire pour un ami. Tu es en» voyé par Mohammed-Aly pacha : nous res» pectons ce grand homme, aujourd'hui vain» queur des Wahabites. » On lui donna, de la part de la ville, un mouton, du riz, un quintal de dattes, en expliquant bien que c'était à lui, et non au chrétien, qu'on faisait ce cadeau : nous

en prîmes cependant notre part. Les fatigues et les privations que nous avions éprouvées depuis notre départ de Medynet el-Fayoum, nous firent trouver le mouton excellent, quoiqu'il ne nous fût pas destiné. Je me fis ensuite un ami, en abandonnant à un habitant, mon voisin, la peau de cet animal pour la manger.

CHAPITRE V.

Nouvelle réunion du conseil.— Gebel-Moutä, hypogées.— Ruines de l'ouest. — Qasr-Roum, monument remarquable. — Tentative pour visiter Omm-Beydah. — Refus des cheykhs. — Souvenir des voyages de Browne et de Hornemann, encore subsistant dans l'oasis. — Drar-Abou-Beryk, montagne et hypogées. — Nouveau refus des habitans. — Le voyageur est obligé de renoncer au voyage d'Arachyeh. — Réduit où fut renfermé le colonel Boutin.

Le 12 décembre, impatient et tourmenté par le besoin de voir, je fis demander Yousef pour commencer mes excursions; on m'envoya un autre habitant qui n'entendait pas un mot d'arabe: on craignait que je n'eusse déjà gagné Yousef. Je le fis aussitôt réclamer, disant que j'étais habitué à me servir de lui, et que, parlant l'arabe,

il était le seul qui pût me convenir; ce qui exigea encore un nouveau conseil. Ismayl alla seul à l'audience, et il revint en m'amenant Yousef. Je les prévins que j'allais d'abord visiter Gebel-Moutä [la montagne des Morts]: cette montagne est dans le nord-ouest de la ville de Syouah; nous y arrivâmes en moins d'un quart d'heure. Elle est peu élevée, isolée, de forme conique, de nature calcaire, et remplie de coquilles fossiles; pour y monter, nous tournâmes plusieurs fois sur ses flancs, en suivant les couches, qui forment, pour ainsi dire, autant d'étages; elle est remplie d'excavations qui ont servi de sépultures aux anciens habitans. Une des plus remarquables est composée de trois pièces qui se suivent, d'une profondeur totale de onze mètres; à droite et à gauche sont cinq petites salles. Sur les murs de ces grottes souterraines, on trouve des restes d'hiéroglyphes et de figures égyptiennes peintes sur un enduit: au fond sont deux statues mutilées, d'homme et de femme, taillées dans le rocher, comme on en voit communément dans les hypogées des rives du Nil. Généralement, ces excavations sont très-petites et elles se communiquent. Les hiéroglyphes y sont très-rares; ce que j'ai vu avec le plus

d'intérêt, ce sont des sujets hiéroglyphiques qui n'avaient été que tracés au trait rouge sur un enduit blanc. On y aperçoit encore les carreaux destinés à faciliter à l'artiste l'exécution de son dessin : cette observation a déjà été faite en Égypte par les voyageurs de l'expédition française; j'ai eu occasion de la faire aussi en Nubie. Les tombes paraissent toutes avoir été violées; je n'y ai rencontré que rarement des ossemens : ils sont épars et ne paraissent point provenir de corps embaumés avec l'asphalte, à la manière des Égyptiens. Dans toutes mes recherches, je n'ai pu trouver un seul morceau de toile ni de bitume qui pût me faire connaître la nature de l'embaumement qu'on y a pratiqué. Je présume que les corps ont pu être préparés avec le sel, si commun dans l'oasis. Aucune de ces catacombes ne peut être comparée avec les magnifiques hypogées de la ville de Thèbes. Du sommet de la montagne, la vue s'étend sur tout le district de Syouah : au bas et dans une cavité du rocher, à la partie ouest, est une source d'eau douce excellente.

Le 13, je fis dire aux cheykhs que je desirais visiter les antiquités de l'ouest : ce n'est qu'après avoir obtenu leur permission que je

trouvai des gens assez hardis pour oser me louer des ânes. Nous partîmes, faisant route dans l'ouest quelques degrés nord, et traversâmes durant une heure une plaine couverte de sel; ensuite nous eûmes deux heures d'une marche pénible dans les sables. Nous passâmes devant un vaste étang d'eau salée, au nord de notre route, ensuite en vue de la montagne d'el-Garah el-Kamyseh, et nous arrivâmes aux ruines nommées *A'moudeyn* [les deux Colonnes], situées à deux lieues à l'ouest 10° nord de Syouah. Ce sont les restes d'un monument dont une partie de la façade et du derrière est encore existante : il avait 29 mètres 10 centimètres de longueur, sur 8 mètres 24 centimètres de largeur. L'état de ruine où se trouve cet édifice ne permet pas de reconnaître sa distribution intérieure. La façade principale est au sud, et construite en petites pierres de taille de 18 centimètres de hauteur d'assise; les murs en sont inclinés en talus : les autres murailles ont été construites en briques crues de 35 centimètres de longueur sur 16 et 12 d'épaisseur. Sur la façade on voit quelques lettres grecques. Cette construction peu importante, qui peut appartenir aux bas

temps, se trouve isolée sur un mamelon désert et entouré de sables : la pierre de ce mamelon est un calcaire coquillier.

A un quart de lieue de là, dans le nord-est, j'observai les restes d'une autre construction en pierre de taille : les murailles en sont épaisses; mais leur état de dégradation ne permet pas de juger à quel monument elles ont appartenu : leur étendue est de 30 mètres. Cet endroit prend son nom de la montagne voisine; on l'appelle *Beled el-Kamyseh*. Beaucoup de décombres annoncent, à la vérité, les débris d'un village ancien, où les habitans actuels ont élevé quelques maisons. La position de ce hameau est agréable : il est arrosé par un petit ruisseau d'eau douce qui serpente vers le nord et l'ouest des ruines, et traverse des vergers fertiles en oliviers, en grenadiers et en pêchers, répandus çà et là. Je vis sur ma route des fragmens de coquillages roulés, qui me parurent appartenir à des coquilles fluviatiles. Je fis la recherche de celles-ci dans les sources voisines, et j'y recueillis l'ampullaire du lac Maréotis, que plus tard je retrouvai très-fréquemment dans les grandes sources de cette oasis. Les habitans de Syouah appellent cette

coquille *bosueh* ou *bousu* *; ils en font usage pour leur nourriture.

Étant à ce hameau, nous nous trouvions près de la montagne d'el-Garah el-Kamyseh, située, comme el-Amoudeyn, à deux lieues dans l'ouest quelques degrés nord de Syouah. Beaucoup plus grande que celle d'el-Mouta, elle est de figure conique, et est terminée par une plate-forme; elle est isolée, de nature calcaire et disposée par couches contenant des fossiles, comme toutes les montagnes des environs. A peu d'élévation au-dessus de sa base, sont un grand nombre de catacombes, la plupart de petite dimension : on aperçoit à l'extérieur de quelques-unes la petite corniche égyptienne avec la saillie autour du chambranle, et des portes aussi en style égyptien, comme celles des grottes de Gebel el-Mouta. Ces catacombes sont tellement nettoyées et propres à l'extérieur, que l'on serait tenté de croire que la plupart n'ont jamais servi. Au bas de la montagne se trouvent un verger d'oliviers et un étang d'eau salée assez considérable.

A un demi-quart de lieue de Beled el-Ka-

* Ce mot paraît signifier *coquille* en général, dans la langue du pays.

mysch, nous arrivâmes à un petit temple nommé *Qasr-Roum* et *Deyr-Roum*. C'était la plus belle ruine que j'eusse encore vue dans cette oasis; elle me surprit agréablement. Ce temple est celui dont parle Browne *; c'est un ouvrage romain, et d'ordre dorique; la construction et les ornemens, les frises, les moulures, &c. sont d'un travail soigné : sa longueur est de 15 mètres 90 centimètres, sur 7 mètres de largeur et 6 mètres d'élévation : la majeure partie du temple est encore couverte; ce qui reste du toit est formé de dix pierres. La façade principale et la partie postérieure du monument se sont écroulées; devant le temple, on reconnaît les traces de deux murs d'enceinte qui se prolongeaient à 35 mètres en avant du monument : on n'y trouve aucune inscription. Au-dessus du linteau de la porte du sanctuaire est un second linteau formant voussoir, et entre eux est un jour de 2 décimètres, de manière que le linteau supérieur supporte ainsi toute la charge. Pour que cette partie du bâtiment s'écroulât, il eût fallu que deux linteaux se fussent rompus au lieu d'un : j'ai observé la même

* Voyez la planche XIX du *Voyage à l'oasis de Syouah, publié par M. Jomard, d'après les matériaux recueillis par M. le Ch. Drovetti et par M. Frédéric Cailliaud.*

précaution dans le grand temple d'el-Khargeh.

A quelques pas au nord, est une montagne qui s'étend du nord-ouest dans le sud-ouest; la partie du sud est d'une plus haute élévation et toute percée de catacombes de la même nature que les précédentes. Au bas de cette montagne, on voit des voûtes à plein cintre, construites en briques crues, qui paraissent appartenir au bas temps, et que je suppose avoir été des tombeaux. Sur le même sol sont des débris de colonnes épars, et d'autres pierres taillées; cette position porte le nom de *Beled-Roum* *, et tout annonce que c'est le reste d'une ancienne bourgade : elle est à un quart de lieue au nord-ouest de Gebel el-Garah el-Kamyseh. Sur le soir, nous revînmes à Syouah par un autre chemin, traversant le lac d'eau saumâtre sur de petites chaussées très-bien entretenues; nous mîmes plus d'une heure pour arriver au-delà de ce lac, sur lequel il se trouve des îles couvertes de palmiers.

Le 14, dès mon arrivée, je sollicitai des cheykhs la permission d'aller visiter les antiquités d'Omm-Beydah, ruines les plus importantes de toutes, et

* Les Arabes distinguent également par le nom de *Roum*, ce qui a appartenu aux Grecs et ce qui est l'ouvrage des Romains.

qui me paraissaient devoir être celles du temple de Jupiter Ammon. Je les fis prier avec instance et j'offris des présens : mais tout fut inutile ; ils s'y refusèrent constamment. Ils donnaient pour motif que ma présence allait dessécher la grande source du pays. Pour prouver à Ismayl qu'ils étaient menacés de ce triste événement, ils lui dirent que pareil malheur leur était arrivé après le passage de Browne et d'Hornemann dans cette oasis. En effet, la grande fontaine située près d'Omm-Beydah vint à tarir ; les habitans furent frappés de désolation, et tous attribuèrent cet événement aux voyageurs qui avaient vu la source ; ils ne manquèrent pas de maudire Browne et Hornemann, et tous les chrétiens qui pourraient revenir après eux. Après quelque temps, néanmoins, l'eau reparut ; aujourd'hui elle coule toujours en abondance.

Je demandai du moins l'autorisation d'aller visiter la partie est de Syouah : on me dit que je le pouvais, mais qu'on joindrait à Yousef un autre habitant du lieu ; je fis répondre qu'ils en pouvaient envoyer dix si c'était leur volonté. M. Letorzec m'accompagna. J'emmenai les deux habitans avec Ismayl, et je me dirigeai vers une montagne appelée *Drar-Abou-Beryk*,

située à deux tiers de lieue dans l'est 30° sud de Syouah. Pour s'y rendre, on suit la limite sud des palmiers de l'oasis. Cette montagne présente plusieurs sommets de figure conique, terminés en plate-forme : elle est calcaire, et contient des coquilles fossiles, comme toute les montagnes qui avoisinent Syouah. La chaux sulfatée est commune dans ces montagnes. Je remarquai trois excavations, ouvrage des anciens : la première a 5 mètres 40 centimètres de longueur sur 6 mètres et 3 mètres de largeur; elle est soutenue par six piliers carrés. Cinq autres salles ont 2 mètres 30 centimètres. Au fond de l'une est l'entrée d'une galerie souterraine, entièrement comblée par les sables comme une partie de la catacombe. Le travail de celle-ci est grossier et paraît n'avoir pas été fini. Près d'elle est l'entrée d'une autre salle également comblée : au rapport des habitans, il doit exister dans cette dernière un chemin souterrain communiquant avec les ruines d'Omm-Beydah, quoiqu'à une distance d'un quart de lieue. Aux environs de ces monumens et plus haut sur la montagne, sont de petites inscriptions grecques, négligemment gravées sur le rocher, et que je copiai *.

* Consultez le *Voyage à l'oasis de Syouah*, pl. VII, fig. 12.

La troisième catacombe (en s'élevant sur la même montagne) est d'un travail supérieur à celui de la première : elle se compose de cinq pièces; sa profondeur est de 11 mètres 71 centimètres. La pièce d'entrée était ornée de six colonnes aujourd'hui détruites; les chapiteaux restent seuls, suspendus au plafond : la porte extérieure du sanctuaire est ornée de la corniche et du tore des Égyptiens, avec le chambranle; mais on n'y voit aucun hiéroglyphe. Tous ces hypogées sont bien inférieurs à ceux de la haute Égypte. Diverses parties de la montagne ont été taillées par les anciens, probablement pour l'exploitation des matériaux qui ont servi à élever les édifices. Du sommet du Drar-Abou-Beryk, on aperçoit tout le canton de Syouah. Je cherchai de là à voir, à l'aide d'une bonne lunette, les ruines d'Omm-Beydah, que le fanatisme des habitans de Syouah prétendait me cacher; j'eus le bonheur de les découvrir au milieu d'un bois touffu de palmiers. Ma satisfaction était bien incomplète, car la distance rendait confus tous les objets; cependant ces restes me parurent gigantesques. D'énormes linteaux couvraient des parties de murailles : on apercevait des troncs de colonnes

et d'énormes pierres épars çà et là sur le sol. Je reconnus le style égyptien. Est-ce là enfin, me dis-je, le temple si fameux de Jupiter Ammon? Je crus apercevoir des sculptures et des signes d'écriture. Ces inscriptions attestaient-elles le passage d'Alexandre? étaient-elles l'ouvrage d'une colonie égyptienne? ou bien ce temple remontait-il à une antiquité plus reculée? Dans les moindres indices, je cherchais les traces du vainqueur de Darius; mais à force de tendre la vue sur ce point éloigné, mes yeux se fatiguèrent: l'imagination venait y suppléer par des illusions; je souffrais sur-tout de l'impuissance où j'étais réduit par un aveugle fanatisme; j'appelais à mon aide, par la pensée, la protection de l'Europe civilisée. Quand viendra le jour, m'écriai-je, où les lumières étendront leur empire dans ces contrées malheureuses, courbées sous le joug de la superstition?

Le soleil était à l'horizon; mes guides étaient descendus : je les suivis, mais de loin; je ne pouvais plus répondre aux questions qu'ils m'adressaient. Je cherchai alors dans mon esprit de quel stratagème je pourrais me servir afin de visiter le temple. Je laissai tout passer, guides, habitans, interprète, et je restai en arrière.

Songeant que je n'étais qu'à un quart de lieue de ces ruines célèbres, l'idée me vint de tout braver pour m'y rendre. Je m'approchai du bois de palmiers, et je m'enveloppai dans mon bernouss, tout prêt à franchir seul l'espace qui me séparait du temple : je fis quelques pas; mais bientôt surpris par les regards des espions de Syouah, je revins à moi, et je reconnus toute l'extravagance de mon projet. Nous arrivâmes à notre tente, et je me couchai plus fatigué que si j'eusse marché tout le jour.

Le 15, je voulus retourner dans l'ouest de Syouah, à Qasr-Roum, pour y achever mes dessins; mais cette promenade me fut interdite. Je retournai à la montagne d'el-Moutâ, puisque j'en avais encore la permission; ce fut de cette montagne et de celle d'Abou-Beryk, que je pus déterminer divers points nécessaires pour le plan topographique que je me proposais de faire.

Le 17, les cheykhs se réunirent avec le peuple, pour tenir conseil relativement à la demande itérative que je faisais d'aller voir Omm-Beydah : des habitans m'ayant vu la veille, avec M. Letorzec, faire le tour d'un hameau, et noter les détails de la topographie du lieu, vinrent au milieu de l'assemblée, déclarer qu'ils nous

avaient vus écrire auprès des sources. Un murmure général se fit entendre parmi le peuple, et l'audience fut close brusquement. Depuis ce moment, nous leur parûmes suspects, et j'eus beaucoup à souffrir de leur surveillance : ils limitèrent le terrain que je pouvais parcourir, et me firent défense d'aller jusqu'aux dattiers. Je fus donc obligé de renoncer au plan de l'oasis que j'avais commencé, et au voyage du lac d'Arachyeh : j'étais de plus en plus suivi et entouré; je n'avais que la nuit pour écrire.

Le 18, commençant à désespérer de pouvoir visiter les ruines d'Omm-Beydah, j'y envoyai Yousef, avec des plaques de ciré pour prendre quelques empreintes des caractères qu'il me disait être gravés sur ces ruines : des habitans l'aperçurent, et coururent le dénoncer aux cheykhs. Alors Yousef me fut retiré tout-à-fait; on lui signifia de ne plus venir désormais dans ma tente. Cependant il me fit remettre une empreinte de cire; j'y reconnus des fragmens de signes hiéroglyphiques et n'y vis aucun caractère en grec. On proclama de nouveau la défense aux habitans de me parler, sous peine d'une forte amende. Les cheykhs firent sortir les gens d'une maison voisine de notre campement,

de crainte que nous n'eussions des intelligences avec eux en faisant des signes par les fenêtres. En m'isolant ainsi de toute part, ils se flattaient qu'il me serait impossible de gagner aucun des habitans.

Je me plaignis amèrement à quelques cheykhs de toutes les contrariétés qu'on me faisait éprouver : ils répondirent que j'étais bien traité, comparativement aux chrétiens précédemment venus chez eux; et ils me rappelèrent le malheureux colonel Boutin. Je desirai voir le lieu où on l'avait relégué; le bâtiment tombait en ruines; personne ne voulait y habiter. Je cherchai sur les murs si sa main y avait laissé quelques traces encore reconnaissables; en vain j'interrogeai ces murailles, tout était muet. En mémoire de mon infortuné compatriote, je traçai son nom en cet endroit désert, avec celui de notre ville natale.

CHAPITRE VI.

Position géographique du chef-lieu de l'oasis; étendue et description des lieux. — Tombeaux de Zeytoun; monumens divers. — Sol, mine de soufre, eau minérale, température, maladies, animaux, population. — Religion, lois, usages, nourriture. — Industrie; commerce avec les pays voisins. — Aspect de la ville; construction. — Abondance du sel. — Beled el-Kouffar; villages divers de l'oasis.

AVANT de parler des antiquités de Syouah, je décrirai l'état où j'ai trouvé le pays, la nature de son sol, ses productions, les mœurs des habitans et leur caractère, leurs lois, leur population et leur commerce. Quoique ces objets excitassent en moi une curiosité moins vive que les monumens, je crus cependant que je ne devais pas les négliger : peut-être mes remarques ajouteront quelque chose aux lumières qu'on possède déjà sur cette contrée si célèbre chez les anciens.

Le chef-lieu de l'oasis est par les 29° 12′ 29″ de latitude nord, et vers le 23.ᵉ degré 18′ de longitude, à l'est du méridien de Paris. L'étendue du canton est comprise entre la montagne Drar-Abou-Beryk, qui en fait la limite vers l'est, et la montagne d'el-Garah el-Kamyseh, qui le termine

dans l'ouest. Ces montagnes, écartées l'une de l'autre de deux lieues et demie, déterminent la longueur du territoire, dans le sens de l'est à l'ouest; sa largeur est de cinq quarts de lieue au plus, du nord au sud. Dans la partie de l'est se trouvent deux villages nommés Gharmy et Menchyeh : ce côté est le plus riche; les terres sont couvertes d'arbres fruitiers et de bois touffus de dattiers. A l'extrémité est une lagune d'eau salée qui s'étend vers le désert dans le nord-est. La partie ouest est moins riche en végétation. Un lac d'eau saumâtre, d'une lieue d'étendue, situé à une demi-lieue de la ville, réduit, de ce côté, les terres cultivables à quelques champs épars. D'autres parties de terrain sont abandonnées, à cause de la présence du sel dont le sol est rempli. Telle est la nature du sol auprès du hameau et des jardins d'el-Kamyseh. A près de deux lieues de Syouah, sont deux petites îles couvertes de dattiers et d'arbres fruitiers, et d'autres pièces de terre éparses au nord et au sud. Il faut ajouter quelques petites dépendances de cette oasis : la principale est nommée *Zeytoun* (du nom des olives, qui sont le principal produit du canton), et située à trois lieues environ dans l'est de Syouah. Ce ne fut que

plus tard, par le rapport de M. le chevalier Drovetti, que j'eus connaissance de ce canton, dont les habitans m'avaient caché l'existence. Sur son territoire et dans le voisinage, il existe des restes assez étendus d'édifices antiques, en partie bâtis en pierre, et qu'on suppose avoir été des tombeaux : ils portent des frises de style grec mêlé d'ornemens égyptiens.

A l'est de Syouah, en entrant dans cette plaine, sont les ruines d'un temple nommé *Qasr-Gacham;* et dans la plaine de Mahaoueyn, entre les deux chemins qui conduisent de Garah à Syouah, on voit celles d'un petit monument, et des tombeaux taillés dans le rocher *.

On m'a rapporté que dans l'ouest d'el-Garah el-Kamyseh, en-deçà des montagnes, il existe encore quelques pièces de terre et des dattiers de peu de rapport.

La nature du terrain productif est une argile sablonneuse ; mais tout le sol du vallon est pour ainsi dire miné par le sel, qui s'y montre de toute part : les environs de l'oasis en sont couverts. Ce sel est comme aglutiné avec les sables, et avec les terres qu'il soulève et boule-

* Pour ces antiquités, consultez le *Voyage à l'oasis de Syouah*, &c., page 19 et planche VIII.

verse : il a souvent l'aspect de certaines laves, et il s'écrase avec bruit sous le pied comme de légères scories. Les lacs sont tous d'eau salée; et, chose étrange, au milieu de ces vastes couches de sel, il se trouve des sources d'eau parfaitement douce; elle s'écoule dans de petits ruisseaux qui serpentent sous des bosquets touffus de palmiers, et porte dans les jardins l'abondance et la fertilité.

La partie nord et nord-ouest du canton est fermée par une chaîne calcaire, dont on peut évaluer l'élévation à 100 ou 200 mètres; ce calcaire est souvent coquillier; ses couches présentent généralement des huîtres, des vis, des peignes, des cames et autres fossiles. L'autre partie du vallon est fermée par un désert qui s'élève en pente douce et borne l'horizon. Les habitans me dirent qu'autrefois ils avaient exploité une mine de soufre située dans les montagnes à l'ouest; mais que la jalousie excitée continuellement entre eux par le partage du produit de cette exploitation, avait causé des querelles sanglantes, et porté le deuil dans les premières familles; ce qui les avait décidés à combler la mine.

Le pays contient plusieurs sources d'eau mi-

nérale sulfureuse. La présence du soufre, celle d'anciennes eaux thermales, et plusieurs tremblemens de terre, dont un, arrivé en 1811, a fait écrouler une partie du temple d'Omm-Beydah, sont des circonstances dignes de remarque, et qui ont entre elles des rapports évidens. En hiver, les vents du nord sont constans; les pluies sont communes dans les mois de janvier et de février; le khamsyn ou vent chaud se fait sentir en été, de la partie sud-sud-est. La moyenne des observations barométriques faites durant douze jours, au mois de décembre, a donné, pour celles du matin, de sept à huit heures, 766^{mill},35; pour celles de midi à une heure, 766^{mill},71; et pour celles de quatre à cinq heures du soir, 765^{mill},56*. Les habitans redoutent beaucoup la saison de l'été, à cause des fièvres dangereuses et prolongées qui règnent tous les ans à cette époque. On peut attribuer ces maladies aux eaux stagnantes, à la chaleur, et à la grande quantité de dattes fraîches qui se mangent dans le pays en cette saison.

* La moyenne de midi à une heure supposerait un abaissement considérable au-dessous du niveau moyen de la Méditerranée, niveau où le baromètre se tient à environ 763 millimètres. La hauteur moyenne du thermomètre centigrade, pendant le même temps, a été de 21°,77.

Les principaux arbres de l'oasis sont le dattier, l'olivier, l'abricotier, le grenadier : les plus rares sont le figuier, le prunier, le pommier, la vigne; point de palmiers doum, arbre si commun dans les oasis du sud. *

On distingue cinq espèces de dattes, dont une est sans noyau; elles se nomment *gazaly, freyeh, sâyd, el-ka'yby* et *ouaedy*: les premières, nommées aussi *soultâny*, sont les plus estimées. Généralement les dattes des oasis sont bien supérieures à celles que produisent les bords du Nil. Les dattes *ouaedy* servent pour la nourriture des chameaux, des ânes et autres animaux. Les dattes *sâyd* sont placées fraîches dans des paniers, pour être exportées. L'oasis abonde en dattes; ce fruit y entretient une branche de commerce très-étendue. Les olives y sont communes; elles sont grosses; on les emploie toutes pour faire de l'huile, qui est estimée dans le pays : c'est le second produit de l'oasis. On fait sécher les abricots, les prunes, les raisins; les premiers sont aussi un objet d'exportation. Toutes les autres productions de la terre sont consommées dans le pays. Les champs donnent des pastèques très-petites, des concombres, des ognons commu-

* Du temps de Browne, on y trouvait quelques pieds de bananiers.

nément blancs et d'une excellente qualité, et d'autres légumes. Les habitans ne peuvent semer que très-peu de froment et d'orge, et le grain qu'ils récoltent ne suffit pas pour la consommation. Le riz n'est point un produit de l'oasis, comme l'a cru Browne. Leurs bestiaux sont le bœuf, le buffle, la chèvre, le mouton, l'âne et le chameau; ils ont aussi des poules. Les ânes sont beaux et robustes; ils transportent les dattes à Alexandrie. Les moutons sont également forts; ils ont la queue large et aplatie. Les vaches sont maigres et de couleur rousse. Les chameaux sont en petit nombre. Le peu de nourriture que produit le pays pour tous ces animaux, ne permet pas aux habitans de les multiplier.

Jamais il ne se fait de dénombrement à Syouah; on ne peut donc connaître la population de l'oasis que très-approximativement : en l'évaluant à cinq mille ames, dont la ville en prend deux mille, c'est la porter au *maximum*. Comme ils ne constatent point les naissances, les gens les plus âgés ne savent jamais leur âge qu'à plusieurs années près; le plus souvent ils le devinent ou le conjecturent; ou bien il faut que le souvenir de quelque événement remarquable vienne à leur secours.

Les habitans de Syouah suivent beaucoup plus régulièrement les pratiques de la religion musulmane que ceux des villages de l'oasis. Quand quelqu'un de la ville manque plusieurs fois de suite d'assister à la prière, il est imposé à une amende qui contribue à former un revenu applicable à l'entretien des mosquées. Cette rigueur n'existe point dans les villages de Gharmy et de Menchyeh, où les habitans sont beaucoup plus libres sous ce rapport; mais aussi sont-ils considérés par les premiers comme peu religieux, et souvent ils ont à soutenir avec ceux-ci des querelles à sujet.

Si quelqu'un se permet de faire de l'eau-de-vie de dattes, ce n'est qu'en se cachant et loin des habitations, afin d'éviter le scandale.

Ils pratiquent la circoncision comme les autres musulmans; mais l'excision chez les femmes n'est point en usage.

L'administration de Syouah est confiée à douze cheykhs, dont six principaux sont inamovibles, et six sont renouvelés tous les ans : on en compte vingt-deux, dans ce moment, pour tous les villages de l'oasis. Comme le droit qui leur est dévolu vient du peuple, le nombre n'en est pas limité; d'ailleurs, quiconque a exercé

le pouvoir, est toujours consulté dans les occasions difficiles. Les cheykhs sont nommés à la pluralité des voix, mais l'âge est toujours pris en considération; aussi beaucoup sont-ils très-âgés. Les cheykhs délibèrent au milieu de tout le peuple : comme on l'a vu par les audiences dont j'ai parlé, rien ne se fait à son insu; toutes les affaires sont publiques. Quiconque jouit d'un peu de considération et possède quelque expérience, prend la parole et donne hautement son opinion dans le conseil; souvent il s'élève par-là au poste de cheykh. Chaque propriétaire se regarde comme redevable envers les cheykhs de quelques mesures de dattes ou de quelques beaux fruits; mais c'est un tribut volontaire, et non pas une dette qu'il acquitte.

La loi du pays punit par des amendes le vol et tout autre délit du même ordre : les amendes sont imposées en dattes, et la quantité des mesures est fixée suivant la nature de la faute. Celui qui n'a pas le moyen de payer l'amende, est conduit au dehors de la ville et reçoit la bastonnade. Un homme couche le coupable la face contre terre, et on le frappe sur les reins, à nu, avec un bâton ou avec de grosses

lanières de cuir. Durant ce temps, un autre verse sur ses blessures de l'eau et du sel. Il est défendu de frapper ailleurs que sur les reins. Ce sont les gardiens des portes de Syouah qui sont chargés de cet office. On peut acquitter en dattes la moitié de la peine, et recevoir des coups pour l'autre moitié. Si le crime dénoncé aux cheykhs est un meurtre, il est de leur devoir de faire rechercher le coupable; mais ils ne peuvent ni le juger ni le punir. Dès que le meurtrier est pris, on le remet entre les mains des parens de la victime : ils en sont les maîtres; suivant leur caprice, ils le tuent ou ils lui rendent la liberté, ou ils lui font souffrir tous les tourmens qu'ils jugent à propos de lui infliger. Le produit des amendes est employé à l'entretien des santons et des mosquées, et il sert à donner des aumônes aux étrangers qui ont été pillés par les Arabes du désert.

Aussitôt que les jeunes gens ont atteint l'âge de puberté, la loi les oblige à quitter la ville pour aller habiter le village qui leur est destiné hors des murs. Tout habitant qui devient veuf, est obligé aussi d'abandonner sa demeure et de se retirer avec les jeunes garçons : s'il se remarie, alors il rentre dans sa maison. Par ce

motif, aucune femme ne peut habiter dans le village extérieur, qui ne contient que des veufs et des garçons. Il est permis toutefois à ceux-ci d'aller de jour dans la ville pour y voir leurs parens et leurs amis : mais ils doivent en sortir avant le coucher du soleil.

Le caractère des habitans de Syouah est naturellement porté à la méfiance et au soupçon; ils sont opiniâtres, indociles, d'humeur sombre et inquiète, farouches et jaloux à l'excès. Un frère n'ose point entrer chez sa belle-sœur, si le mari est absent; il en est de même d'un ami chez son ami; dès qu'on le prévient à la porte que le mari est sorti, à l'instant il se retire. Celui qui s'arrête près d'une autre porte que la sienne, devient suspect. Fanatiques et superstitieux, ces hommes sont exaltés en toute chose. Les Arabes des bords du Nil les redoutent comme tels; ils les traitent de sauvages, et les appellent *abyd,* nom qu'on donne aux nègres de l'intérieur de l'Afrique.

Quoique leur caractère soit très-ombrageux, les habitans de Syouah sont cependant hospitaliers. Les indigens, les étrangers, peuvent aller sur la place publique où sont exposées les récoltes des dattes, et en manger jusqu'à satiété,

sans que les propriétaires leur demandent rien. Toutefois il leur est recommandé de n'en pas prendre toujours au même tas, et de n'en pas emporter. Ils doivent manger les dattes sur le lieu même; autrement ils courent le risque d'essuyer de mauvais traitemens. Une place couverte est préparée pour l'usage des étrangers : on a soin d'y entretenir constamment des outres pleines d'eau fraîche. Ce lieu est exposé à recevoir souvent de malheureux voyageurs dépouillés et maltraités, comme je l'ai dit plus haut, par les Arabes du désert.

Il règne entre les habitans une confiance absolue. Le marché des dattes est un vaste emplacement de trois cents pas de long sur deux cents de large : là, chaque propriétaire dépose tout son avoir, qui consiste en un énorme tas de dattes; à un pas de distance est celui de son voisin : il serait facile de grossir l'un aux dépens de l'autre, mais cela n'arrive jamais; la confiance réciproque est leur gardien le plus sûr.

Les habitans de la ville de Syouah ont, comme je l'ai fait observer, un sentiment de dédain pour ceux des villages de Gharmy et de Menchyeh, parce que ceux-ci n'observent

pas assez les pratiques de la religion *. L'animosité qui en résulte va quelquefois au point que les uns et les autres en viennent aux mains. Insulter un individu, c'est insulter le village entier; tous prennent parti pour lui : alors un cheykh frappe sur le tambour; c'est l'annonce des hostilités. On se porte sur une plaine déserte, au sud de la ville. L'usage veut que les femmes soient présentes, qu'elles excitent l'ardeur de leurs maris, de leurs fils ou de leurs frères, et qu'elles s'exposent elles-mêmes. Les combattans s'enivrent à moitié de vin de dattes et d'eau-de-vie, et s'animent en sautant : ils sont tous armés de longs fusils. Les femmes se tiennent derrière les hommes, chargées de sacs de pierres, pour en lancer aux ennemis, et à ceux mêmes de leur parti qui chercheraient à fuir avant la fin du combat. Au signal du tambour, les deux partis avancent en courant l'un sur l'autre, par petits pelotons et successivement : ils n'ajustent pas et ne placent pas le fusil sur l'épaule; ils tirent à bout portant et à bras tendus; après quoi ils se retirent à l'écart. L'usage ne permet à chacun de tirer qu'un seul coup de fusil :

* Ceux-ci vont quelquefois à Alexandrie, et ils sont moins sauvages que les premiers.

cela fait, quel que soit le nombre des morts ou des blessés, le combat cesse. Alors le cheykh qui préside frappe de nouveau sur le tambour: c'est le signal du rapprochement, et l'on voit aussitôt les partis se réunir et s'embrasser. Cette coutume étrange semble avoir été imaginée pour entretenir l'humeur guerrière de ces hommes, et développer les habitudes belliqueuses, nécessaires dans leur position isolée; et en effet le cheykh Aly, à qui j'exprimais mon étonnement au sujet de ce singulier usage, me répondit que ces petites guerres faisaient leur sûreté, parce qu'elles leur apprenaient à braver les Bédouins, et à mépriser la mort pour conserver leur indépendance.

La loi fixe le prix des dattes suivant les années et les qualités. Une caravane ne peut pas acheter à un seul propriétaire; le nombre des chameaux limite la vente et les charges de dattes qui doivent être fournies partiellement par tous les propriétaires de l'oasis, chacun à son tour.

Les femmes n'ont point coutume de se livrer au plaisir de la danse, comme on le voit en Égypte : c'est un témoignage de plus de la jalousie des habitans de Syouah. Les hommes dansent entre eux une espèce de sauteuse (qui

a du rapport avec la danse des noirs), en remuant toujours les hanches, et en s'accompagnant du tambour de basque, de la flûte de roseau et du violon à trois cordes. On se marie très-jeune, les femmes sur-tout. La cérémonie est la même qu'en Égypte : l'épouse, entièrement couverte d'un voile épais, est conduite dans la ville, accompagnée de ses parens et de ses amis, au son de la musique. L'usage ne permet pas aux femmes d'assister aux enterremens comme en Égypte; les hommes seulement accompagnent le mort, et ensuite ils se réunissent à un repas où chacun apporte son plat, ou de riz, ou de pois chiches.

Il est permis à quelques femmes âgées de sortir de la ville; les jeunes femmes ne le peuvent point; encore moins les filles, qui, depuis l'âge de neuf et dix ans, ne sortent plus : souvent celles-ci meurent sans avoir mis le pied hors de la ville. Il s'y trouve des filles de joie comme en Égypte; mais elles sont mariées et ont plus de décence : elles pratiquent la même danse lascive que les hommes, au son du tambour de basque et de petites cymbales dont elles jouent entre les doigts avec adresse. Ces femmes ont un extérieur qui n'est pas dépourvu d'agrément;

mais l'usage de porter sur le visage un grand anneau d'or qui est passé dans le nez, a quelque chose qui inspire de l'éloignement à un Européen. La décence ne leur permettant pas de résider dans les villages, elles habitent de petits réduits couverts sous les palmiers, et loin des habitations : elles voyagent d'une oasis à l'autre, et vont jusqu'à Audjelah et plus loin.

Durant tout mon séjour dans l'oasis, je n'ai vu aucune femme dehors; quelquefois seulement j'ai pu, à l'aide d'une longue-vue, en entrevoir quelques-unes aux fenêtres de leurs appartemens donnant sur les murs de la ville. Leur mise est des plus simples; elle consiste en une longue et ample chemise de toile bleue, et en un milâyeh dont elles se couvrent la tête et s'enveloppent à la façon des Égyptiennes. Leur luxe consiste dans leur chevelure, qu'elles tressent, comme au Caire, avec beaucoup d'art; elles y mêlent des pièces d'argent et des verroteries; des bandelettes de peau unies à leurs tresses leur descendent sur le dos comme ornement, ou elles y attachent des morceaux de pièces d'argent, et quelquefois, m'a-t-on dit, de petites clochettes; elles portent un grand

anneau de gros fil d'argent autour du cou en guise de collier et des bracelets aussi en argent; quelques-unes se suspendent de grands anneaux de même métal aux oreilles, quelquefois deux à chacune : le bas de leurs jambes est également décoré d'anneaux d'argent ou de cuivre, suivant leurs moyens. Les hommes sont vêtus d'une chemise de toile blanche et d'un milâyeh qu'ils portent en écharpe; point de turban ou rarement; ils ont sur la tête un tarbouch (espèce de calotte rouge), et aux pieds des souliers de peau jaune.

Les gens de Syouah sont sobres et économes. Il est assez d'usage que chaque famille élève un mouton ou deux, qu'on ne tue qu'à la fin de l'année, au beyram : ces bestiaux sont rares et chers; ils valent cinq et six piastres d'Espagne. Les habitans se nourrissent principalement de dattes, de riz, de couscous, de lentilles, de pois pointus ou pois chiches; très-peu d'entre eux mangent du pain levé, et la plupart une pâte très-mince préparée à l'huile. Le lait aigre et caillé est toujours un régal pour eux, ainsi que les pâtes frites dans l'huile. Ils usent rarement de viande; il faut qu'ils voient leurs bestiaux malades et qu'ils soient en danger de les perdre pour se

décider à les tuer : c'est alors qu'ils se nourrissent de bœuf, de buffle, de bouc ou de chameau; ils mangent la plus grande partie des entrailles, souvent même la peau. Les habitans de Syouah élèvent des poules; ils mangent encore l'animal de l'ampullaire, coquille fluviatile. L'huile est la seule substance graisseuse qu'ils emploient dans la préparation de leurs alimens, parce qu'ils ont trop peu de bestiaux pour faire du beurre. Ils interdisent à leurs femmes de manger des dattes *sultanes;* ils prétendent que ce fruit les pousse trop à la volupté. Ils font du vin de dattes qu'ils appellent dans leur dialecte *lagoby :* il est rouge, épais; le goût en est doux; il devient capiteux après une forte fermentation; mais il ne se conserve pas : on l'extrait des dattes au moment où ce fruit commence à rougir. Les habitans n'ont point l'usage de fumer; mais ils mâchent beaucoup de tabac en feuille.

Presque tous les habitans sont armés de fusils à long canon comme ceux des Bédouins; quelques-uns portent en outre un long sabre droit, comme celui des Ababdeh et des Nubiens, et dont les lames sont de fabrique d'Allemagne.

Ces hommes n'ont d'autre occupation que



le soin de leurs terres et de leurs dattiers qu'ils entretiennent avec beaucoup d'attention. Les feuilles mortes des abricotiers et autres sont ramassées comme engrais au pied des dattiers. Ces arbres ne s'élèvent pas autant que ceux des bords du Nil; mais ils sont plus forts, parce qu'on ne coupe pas les vieilles branches aussi près du tronc qu'en Égypte. Le partage des eaux qui, tour-à-tour, doivent baigner le terrain de chaque propriétaire durant un temps limité, les occupe beaucoup; il faut aussi empêcher l'introduction des eaux salées qui pourraient se mêler à l'eau douce. Les soins donnés à l'irrigation les obligent à une surveillance continuelle. Ils se livrent encore assidument aux intérêts de leur commerce. Ils ne filent pas; ils n'ont point de métiers à toile comme en Égypte, et ne font aucun tissu; la fabrication de quelques vases grossiers en terre pour leur usage, et de quelques nattes, compose toute leur industrie.

Les femmes sont entièrement livrées aux détails du ménage; elles s'occupent, ainsi que les jeunes filles sur-tout, aux ouvrages en paille: elles font beaucoup de petits paniers comme les Barâbras, mais d'un travail bien supérieur.

On y fait aussi des nattes d'un tissu très-fin; elles remplacent les tapis, et servent dans les appartemens pour s'asseoir et pour dormir. Ils font avec la même matière divers instrumens de ménage, comme des plateaux, des vases qui peuvent contenir le lait et tout autre liquide.

Le commerce de Syouah se fait par les caravanes qui viennent de l'orient et de l'occident, c'est-à-dire, 1.° de l'Égypte, depuis le Fayoum jusqu'à Alexandrie, et de la petite oasis; 2.° d'Audjelah, Derne, Bengazi et autres parties de la Barbarie, même de Borgou et du Fezzân. On peut calculer que, tous les ans, ils reçoivent de l'Égypte de six à huit cents chameaux, dont un tiers chargé, et trois à quatre cents du Gharb ou de l'occident; tous, comme je l'ai dit, s'en retournent chargés de dattes. Les habitans exportent eux-mêmes beaucoup de ces fruits à Alexandrie sur des ânes. Ils reçoivent par les caravanes de l'Égypte, du froment, des féves, des lentilles et d'autres légumes secs, des toiles bleues et blanches, des milâyeh, des mouchoirs; et d'Alexandrie, aussi du froment, des légumes secs, des mouchoirs, de petits miroirs, du tabac en feuille et des verroteries de Venise.

Les caravanes de Barbarie leur apportent

des moutons et de la viande séchée au soleil, du froment, des harams, des couvertures en laine, des bernouss ou manteaux d'Arabe, des chaussures en maroquin jaune, et des tarbouchs. Toutes ces marchandises y sont fort estimées, même en Égypte, où elles arrivent par Derne et par la route des pélerins. Le Fezzân fournit aux gens de Syouah du soufre pour leur consommation : ils reçoivent leurs bijoux d'argent, comme bracelets et colliers, de la Barbarie, en échange contre diverses marchandises, telles que les dattes, qu'ils récoltent en abondance, et de l'huile, mais en petite quantité, ainsi que des abricots secs. Ils vont à la petite oasis acheter du riz rougeâtre qu'ils échangent contre de l'huile, mais qui est bien inférieur en qualité à celui de la basse Égypte. Leurs besoins se bornent à si peu de chose, que les caravanes, principalement celles de l'Égypte, sont souvent obligées d'acheter leurs dattes en gourdes d'Espagne; quand ils reçoivent les piastres turques de quarante parats, c'est pour les échanger aussitôt qu'il arrive une caravane. Ils sont obligés à leur tour d'acheter les marchandises de Barbarie avec des piastres. L'intérêt de leur commerce les porte à avoir beaucoup d'égards pour

les caravanes qui viennent chez eux. Ils ont coutume de nourrir les chameaux de ces caravanes : le matin, ils leur donnent une mesure de dattes ; le soir, de la paille hachée : ils nourrissent même en partie les Arabes, en leur distribuant chaque jour un plat de lentilles ou d'autres légumes, qu'ils ont eu l'attention de préparer avec de l'huile.

A Syouah on n'a point l'usage de la balance; on vend toutes les marchandises à la mesure ou au lot. Quand un boucher tue un animal, la viande est coupée en très-petits morceaux ; il la partage en lots, et il les vend en proportion du prix qu'il demanderait de l'animal entier.

Quant au dialecte de Syouah, je donnerai plus loin une liste des mots que j'ai recueillis.

L'aspect extérieur de Syouah ressemble assez à celui d'une forteresse : la forme de la ville, et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour, pourraient aussi la faire comparer à une ruche *. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique, et est fermée par des murs auxquels sont adossées des habitations : ils

* Voyez le *Voyage à l'oasis de Syouah, &c.*, pag. 13 et suivantes, et planche X.

s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours, rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres; le tout semble ne former qu'une seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de quarante à soixante pieds d'élévation, et rendent cette position susceptible d'une forte résistance. Les maisons ont à Syouah trois, quatre et cinq étages. Dans son ensemble, la forme de la ville est à-peu-près carrée; sa circonférence a 380 mètres : douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous de quatorze pouces en carré environ, faisant fonction de fenêtres, et donnant du jour dans les appartemens voisins. On a employé dans ces fortifications, comme matériaux, beaucoup de gros fragmens de sel. L'intérieur présente des rues montueuses et rapides, la plupart semblables à des escaliers; elles sont tortueuses, couvertes et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que souvent, pour s'y conduire en plein jour, on doit s'aider des mains et tenir les murailles, ou bien porter une lanterne; aussi arrive-t-il que, même à midi, les habitans circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe à la main. En un mot, la construction de Syouah est une des

plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde.

Les rues ont assez généralement 1 mètre 60 centimètres [5 pieds] de largeur sur 3 mètres et 1/2 [10 pieds 9 pouces] de haut : plusieurs d'entre elles sont si basses, qu'il faut se courber pour y passer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures, par ces chemins, qui sont couverts de chambres. La pointe du rocher qui domine au centre de la ville, rappelle la sommité de la spirale d'un limaçon. Les appartemens intérieurs reçoivent la lumière par de petits jours ou soupiraux pratiqués dans la partie haute.

Souvent lorsqu'un père marie ses enfans, il construit pour eux des appartemens au-dessus du sien; de cette manière, la ville s'élève tous les jours davantage.

Il y a trois puits dans l'intérieur, entièrement creusés dans le roc, un d'eau douce et deux d'eau saumâtre; le premier donne de l'eau en abondance. La mosquée est dans la partie nord de la ville; elle est bâtie en pierres informes, et soutenue par beaucoup de pièces de bois de dattier employées dans cette construction. La difficulté qu'on a à extraire des pierres de la montagne faute d'outils, a fait employer comme

matériaux tout ce qui s'est trouvé à portée, soit les restes d'anciens monumens, soit des masses de sel. Le muriate de soude est commun dans les montagnes environnantes; quelquefois il est transparent; j'en ai vu des fragmens cubiques de cette espèce : lorsqu'il se trouve adhérent au calcaire, aux parties terreuses et sablonneuses, il s'aglutine et devient tenace. Toutefois il ne faut pas qu'une construction faite avec cette matière soit exposée à la pluie : aussi a-t-on soin de recouvrir les murailles d'une terre gypseuse. Lorsque des parties se dégradent, on voit les paremens des murs ainsi formés se creuser par la pluie; alors on les recouvre d'un nouvel enduit.

A l'ouest et près du grand bâtiment de Syouah, est construite une autre partie de la ville, sur le penchant et à l'est de Gebel el-Kouffar ou la montagne des Païens. Ce lieu qu'on appelle *Beled el-Kouffar*, et qu'on pourrait nommer la ville du Célibat, est à-peu-près du même genre de construction que la ville. A la montagne sont adossées beaucoup de maisons éparses. Les gens de Syouah trouvent qu'elles ne cachent qu'imparfaitement leurs malheureuses femmes aux habitans de Beled el-

Kouffar, la résidence exclusive des veufs et des jeunes gens, que l'atroce jalousie des habitans y a relégués. Gebel el-Kouffar, par sa forme conique, par la nature de la pierre et par ses grottes sépulcrales, m'a paru semblable au rocher d'el-Mouta, quoiqu'il ne m'ait pas été permis d'y monter; mais je l'ai vu d'assez près pour reconnaître cette particularité *.

Au nord de Syouah, à quelques milles dans la chaîne de montagnes, sont d'autres catacombes, ouvrage des anciens habitans. Le village de Gharmy [ou Agharmy] est à un quart de lieue de la ville à l'est, dans une belle position, sur un rocher élevé et entouré de palmiers; ce qui rend singulièrement pittoresque l'aspect de ce village. Il serait facile à défendre. Sa proximité des ruines d'Omm-Beydah, qu'il domine, fait supposer que ce lieu a pu être l'emplacement d'une citadelle chez les anciens, et qu'il servait à protéger le temple et les environs. C'est aussi l'opinion de M. Drovetti.

Le village d'el-Menchyeh, formé d'habita-

* Je n'ai pu également entrer dans l'intérieur de la ville; c'est par les rapports de mes domestiques arabes et des gens de Syouah, que j'ai eu le moyen d'apprendre les détails qui précèdent. M. Drovetti est parvenu à y pénétrer. Voyez le *Voyage à l'oasis de Syouah, &c.*

tions éparses, est à environ un demi-quart de lieue, au sud du premier, et plus petit. Les jardins, les dattiers, sont la plupart enclos de petites murailles formées de fragmens de sel unis au sable et posés sans ordre. Ces murailles très-minces et souvent à jour, paraissent au premier coup-d'œil hors d'état de se soutenir; mais en approchant on reconnaît son erreur, et l'on est étonné de voir la solidité qu'elles acquièrent, lorsque la pluie ou l'humidité a soudé tous ces fragmens de sel.

Je reprends le fil de mon récit.

CHAPITRE VII.

Nouvelles instances pour aller à Omm-Beydah, et troisième refus. — Aventure de Browne à Arachyeh. — Audjelah. — Présens faits aux cheykhs. — La permission est enfin accordée. — Description des ruines. — Superstition des habitans au sujet de leurs sources. — Destruction du monument par un tremblement de terre. — Arrivée d'une caravane. — Longitude du lieu. — Départ de Syouah. — Difficulté pour calculer le pas des chameaux.

Le 19 de décembre, je fis encore demander au divan la permission de visiter Omm-Beydah; mais je ne fus pas plus heureux qu'aux audiences

précédentes; tous les cheykhs s'y refusèrent. Chaque jour, je sollicitais Kouroum de me conduire au lac Arachyeh; mais il me déclarait la chose impossible, assurant que nous serions vus des gens de Syouah; que d'ailleurs notre absence seule leur donnerait des soupçons. Tant de fois trompé par les Arabes dans mes courses, je craignais de l'être encore cette fois, et j'interrogeai d'un autre côté : on me répondit de même que Kouroum. Sur ces entrefaites, quelques Arabes étant arrivés de l'oasis d'Audjelah, j'appris aussitôt qu'ils avaient été pillés par des Bédouins, et que la route en était infestée. Ce rapport était-il conforme à la vérité? Pouvais-je m'en rapporter à mon interprète, qui connaissait tout le desir que j'avais de visiter cette oasis, et qui, fatigué du voyage, excitait déjà ma défiance. Malheur au voyageur à qui il arrive d'avoir contre lui, non-seulement les indigènes, mais encore ses interprètes, qui souvent feignent de solliciter ce qu'il desire, tandis qu'au contraire ils le lui font refuser, afin de s'épargner des peines! Ce fut alors que je sentis tout l'avantage de parler un peu l'arabe; j'interrogeai moi-même les gens de cette caravane, et leurs réponses me firent voir que cette fois on ne m'avait pas trompé. Il n'était que

trop vrai que des obstacles réels m'empêchaient d'avancer plus loin sans courir le risque d'être pillé et de perdre au moins tous mes instrumens. Les gens de Syouah envoyèrent du monde à la poursuite des Bédouins. Quelques autres habitans que j'avais gagnés, et d'autres que j'avais fait questionner par le cheykh Aly sur le prétendu temple d'Arachyeh, répondirent qu'il n'y avait en ce lieu aucune ruine; d'autres pourtant avaient entendu dire qu'il en existait; mais personne ne les avait vues. Je soupçonnai dès-lors que l'existence de ce monument pouvait être une pure fable, accréditée aujourd'hui par la tentative du colonel Boutin, qui, exprès pour le visiter, avait fait transporter une barque à dos de chameau, à travers un désert de quinze jours de marche : entreprise étrange, qui attestait aux yeux des gens du pays l'existence d'un trésor dans l'île du lac Arachyeh.

La tentative de Browne, à les en croire, n'est pas moins extraordinaire; il voulut mettre son cheval à la nage dans le lac, et passer avec lui sur les îlots : ce fait est resté présent à la mémoire des habitans, qui me l'ont raconté. « Ils » avaient observé, me dirent-ils, que plus il » persistait à lancer son cheval dans l'eau, et

» moins il pouvait avancer; l'eau se séparait » devant lui d'une manière miraculeuse, et me- » naçait de l'engloutir : ce qui serait arrivé si » ses gens ne l'avaient retenu. » J'entendis des habitans se dire à cette occasion : « Des chré- tiens peuvent-ils se tromper? » Ils oubliaient que c'étaient leurs rapports qui avaient conduit Browne jusqu'au lac mystérieux.

Je questionnai les Arabes venus d'Audjelah sur les antiquités qui pouvaient exister dans cette oasis. Ils me dirent qu'à sept journées de marche, dans l'ouest de Syouah, se trouve Jalot, le plus grand village de l'endroit; et qu'auprès sont les restes d'un ancien monument, au lieu appelé *Ouad-Alle* ou *Oud-Alle*. A Audjelah est le second temple, à une journée de distance du premier. On dit qu'il y a encore des ruines du nom de *Oum-Messous;* un troisième et très-petit village se nomme *Maradem* *. La comparaison qu'on fait de ces ruines avec Qasr-Roum, me porte à croire qu'elles sont l'ouvrage des Romains.

A sept journées encore plus à l'ouest de cette oasis, est Barqah-Bengazy, village beaucoup plus

* La plupart de ces détails manquent à la description de Hornemann.

grand, et placé, comme Audjelah, sous l'autorité d'Yousef pacha. Les habitans me citèrent beaucoup d'autres endroits où se trouvent, selon eux, des antiquités : d'abord entre Audjelah et Bengazy, à deux jours et demi à l'est de ce dernier lieu; à Agidebia, où est une grande ruine en pierres; entre Bengazy et Derne, au lieu nommé *Songbat;* à Toukrât, Berzès, Tolmetta, Gebel-Araby; enfin à Médine et à Telmerge. A l'est de Bengazy est Grenneh*, avec des ruines considérables, et el-Chendir entre Derne et Alexandrie. On me cita encore les lieux de Chemma-Sofâ (près d'Aqabah), Qasr-Boumajou (ou Abou-Majoub), à l'ouest d'el-Medâr, qu'on dit être un grand temple en pierres et qui peut être supposé égyptien; Charq-Medâ, Exobât et Abousyr, ce dernier à peu de distance d'Alexandrie. Je ne cite tous ces noms de lieux que d'après des renseignemens peu exacts sans doute, puisque je ne les connais que sur les rapports des Arabes; mais ils pourront servir d'indication, sinon de guide, pour les voyageurs. Ce fut à mon grand regret que je quittai l'Afrique sans les avoir visités, sans avoir parcouru l'ancienne Cyrénaïque, où florissaient jadis

* Ou Qreyn. C'est l'ancienne Cyrène.

des colonies grecques, et qui a été le berceau de plus d'un homme célèbre.

Le 20, de grandes discussions s'élevèrent au divan entre les cheykhs; on reprochait sur-tout à Aly d'avoir reçu de moi des présens, et l'on disait qu'il était honteux de recevoir quelque chose d'un chrétien. Je n'étais pas encore arrivé à l'assemblée, quand Ismayl accourut pour me faire part de ce qui se passait. Je lui remis aussitôt tout ce que j'avais apporté pour eux, milâyeh, souliers, tarbouch, &c., le chargeant de les distribuer publiquement. Aussitôt cessèrent tous les murmures. Il eut la précaution d'offrir en son nom tous ces objets : ils les acceptèrent et lui firent cadeau de deux quintaux de dattes. Le présent des milâyeh fut porté au plus ancien d'entre eux, pour qu'il eût à décider du partage.

La bienveillance du cheykh Aly était toujours la même pour moi : il me témoignait le desir qu'il avait de me laisser voir tout le pays; malheureusement, seul de son sentiment, il ne pouvait persuader les autres. Enfin il me promit que, si l'on ne consentait pas à ce que j'allasse voir les ruines d'Omm-Beydah, il m'y conduirait lui-même dans la nuit.

Le 21, ma demande fut portée de nouveau devant l'assemblée. Deux cheykhs étaient absens; on ne put prononcer : je m'aperçus pourtant que le cadeau d'Ismayl avait déjà produit un bon effet sur les esprits. Quelques cheykhs témoignèrent encore la crainte que je ne fusse envoyé par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte, pour observer l'étendue de leurs terres et la valeur de leurs produits, ce qui devait attirer un regard de convoitise sur leur territoire. Ces hommes sentaient tout le prix de leur indépendance : ils ne craignaient rien tant que la servitude, et cherchaient à s'y soustraire; cependant ils ne devaient pas tarder à être réduits sous le joug d'un voisin redoutable.

Sur le soir, nous apprîmes l'approche d'une caravane de cent cinquante chameaux, venant de Barqah-Bengazy : le cheykh Kouroum, tout effrayé, accourut m'annoncer cette nouvelle; l'arrivée de cette caravane obligeait à partir celle avec laquelle j'étais venu, les habitans ne pouvant nourrir pendant long-temps un grand nombre de chameaux à-la-fois. Voulant me rendre de Syouah dans la petite oasis, je ne devais plus faire route avec notre caravane, qui prenait sa direction au nord sur Alexandrie.

Kouroum me suppliait de partir avec elle, disant que nous pourrions faire ainsi une journée de marche et nous éloigner en sûreté de Syouah; qu'ensuite nous prendrions la route de l'oasis; que d'ailleurs il avait pour ennemis les principaux de la caravane qui allait arriver de Barqah, et qu'il y avait du sang entre eux *; enfin qu'il m'abandonnerait plutôt ses chameaux que de partir seul avec moi et les miens. Il ajoutait que nous courrions les plus grands dangers, lui et nous; qu'on nous croirait chargés d'or et d'argent; que les gens de Syouah eux-mêmes, nous voyant partir seuls, pourraient bien se mettre à notre poursuite pour nous piller. Ces observations me parurent justes; mais je crus devoir les rejeter, en assurant que je ne partirais pas sans avoir vu Omm-Beydah. Je fis dire aux cheykhs de Syouah que je ne voulais voir que les ruines, et que je consentais à être conduit jusque-là, les yeux bandés, renonçant à voir leurs terres, leurs dattiers et leurs sources : je regrettais peu ces sources en comparaison des monumens, même

* Cette expression est usitée parmi les Arabes; elle signifie qu'il a été commis un meurtre, et que ce meurtre n'a pas été vengé.

celle d'Omm-Beydah, quoiqu'elle dût être probablement le reste de la fameuse fontaine du Soleil.

A l'entrée de la nuit, le cheykh Aly vint enfin m'apprendre la nouvelle si impatiemment attendue; les habitans m'avaient permis d'aller le lendemain à Omm-Beydah : mais il me dit que lui, pour le bien qu'il me voulait, me conseillait d'agir avec prudence, et de partir avec la caravane. Telles étaient aussi mes intentions; je fis donc faire les préparatifs du départ, en même temps que je me disposais à visiter les ruines. Toute la nuit, je fus agité par le desir et l'impatience de voir Omm-Beydah : jamais nuit ne m'avait paru si longue.

Le 22 décembre, avant le jour, j'étais sur pied; j'éveillai tout mon monde, ensuite ceux des habitans qui devaient choisir mes guides. Je craignais de perdre une seule minute de cette journée, la dernière de mon séjour dans l'oasis. M. Letorzec et Ismayl partirent avec moi; nous étions montés sur des ânes; quatre cheykhs de Syouah, montés de la même façon, nous accompagnaient. Nous nous dirigeâmes dans l'est, parcourant des sentiers ombragés de bois touffus; sous les palmiers serpentent mille

petits ruisseaux. Après un quart d'heure de marche *, étant près du village de Gharmy, nous sortîmes de cette épaisse végétation, et bientôt nous foulâmes aux pieds les débris du temple qu'une forêt de dattiers environne de toute part. Cette ruine, quoique peu étendue, me parut extrêmement imposante par ses grandes masses, construites selon le style égyptien **. Le souvenir du voyage d'Alexandre m'en fit approcher avec une sorte de respect religieux. Mon attention se porta sur les murs du temple : je cherchai s'ils offraient quelques vestiges de la présence du héros macédonien ; je n'y trouvai aucune inscription, aucun mot écrit dans sa langue ; tout y était muet ; son nom même était ignoré des habitans et condamné à l'oubli le plus profond.

L'état de destruction où se trouve le monument, ne permet plus de juger de son étendue précise, moins encore de sa distribution. Je reconnus les restes très-apparens de deux enceintes ; elles sont de forme rectangulaire : au centre elles contiennent les restes de l'édi-

* C'est par erreur que, dans le *Voyage à l'oasis de Syouah*, on trouve une plus grande distance entre Gharmy et Syouah.

** *Voyez* vol. II, planche XLVIII.

fice, lesquels consistent dans une portion de la façade et dans les montans de la porte principale : cette porte est celle du nord. Dans le sud sont deux murailles, restes d'une grande salle; cette partie de construction a 11 mètres de longueur et 6 mètres d'élévation. Elle est en partie couverte de son plafond, formé de trois énormes pierres : du temps de Browne, il y en avait encore cinq. Elles ont 8 mètres 33 centimètres de longueur [près de 26 pieds]. Les traces des décombres et des fondations des murailles indiquent un prolongement de 26 mètres 50 centimètres au-delà : d'où l'on peut conclure que la longueur totale de l'édifice, y compris le péristyle, a pu être de 45 à 50 mètres.

Vers le nord, à 7 mètres en avant du monument, sont des restes épars de chapiteaux en forme de lotus, et des tronçons de fûts de colonnes, de 3 mètres de circonférence. L'état de vétusté ne permet pas de juger des ornemens des chapiteaux; les colonnes ne paraissent pas avoir reçu de sculptures : ces restes doivent provenir du péristyle. L'enceinte extérieure qui renfermait toutes les constructions, pouvait avoir 120 mètres sur 100 de large [environ 360 pieds sur 300].

Sous les décombres, près de la porte principale, je découvris un bloc de pierre de 5 pieds de hauteur, portant sur deux faces des figures de typhon, en plein relief. Les habitans me dirent avoir employé un bloc semblable pour y creuser un bassin, aujourd'hui placé dans la mosquée. Autant qu'on peut en juger, le bloc tenait par une de ses faces à la construction. Je suppose que ces deux figures étaient posées de chaque côté d'une porte, soit du monument, soit d'un petit typhonium voisin.

Les parties intérieures des murailles et leurs plafonds sont couverts de sculptures égyptiennes, ainsi que le montant de la porte à gauche.

Les ornemens du plafond représentent deux rangs de vautours avec les ailes déployées, et séparés par une ligne d'hiéroglyphes ; on y remarque des étoiles peintes en rouge. Les deux murailles portent à leur partie inférieure une décoration particulière ; au-dessus sont trois rangées de figures égyptiennes en procession, surmontées d'un grand nombre d'hiéroglyphes. Les figures et les scènes, sculptées en bas-relief et couvertes de peintures, ne diffèrent point de celles d'Égypte. Par-tout la figure à tête de belier est répétée, et reçoit des offrandes comme

dans le temple d'Esné et d'autres édifices : le dieu auquel était dédié ce monument est évidemment celui dont les Grecs firent leur Jupiter Ammon. Ainsi, sous ce rapport comme sous tous les autres, on ne peut douter que ces restes antiques n'appartiennent au temple d'Ammon, et que l'oasis de Syouah ne soit le pays des Ammonites.

L'édifice est assis sur un rocher de pierre calcaire coquillière, et construit en pierre de la même nature; on y a employé aussi de gros blocs d'albâtre mamelonné, d'un beau blanc, ou spath calcaire en rayons, principalement à la partie postérieure de l'édifice. Dans la partie de l'ouest, le rocher coupé en guise de muraille répond à l'enceinte extérieure. En dedans, une muraille parallèle marque la seconde enceinte; on peut supposer qu'une troisième enceinte était formée par le mur extérieur du temple. Je suis porté à croire que, sous le temple, il a dû exister une salle taillée dans le rocher. Les gens de Syouah me dirent qu'une communication souterraine existait entre ce temple et les excavations de Drâr-Abou-Beryk, et une autre avec le village de Gharmy : ce dernier village, disent-ils, communiquait aussi

par un souterrain jusqu'aux tombeaux de Gebel el-Moutâ. Si ce rapport est fondé, il se concilierait parfaitement avec l'existence de la salle souterraine du temple, et il s'accorderait avec la tradition du fameux oracle : le prêtre chargé de faire parler l'oracle d'Ammon avait en effet besoin d'issues secrètes. De grandes fouilles seraient indispensables pour s'assurer de la vérité du fait, et pour reconnaître la distribution totale du monument : encore pourraient-elles ne pas avoir tout le succès desiré; car on voit aujourd'hui le sol en partie déblayé; il a été fouillé jusqu'à 1 mètre dans les fondations, souvent jusqu'au rocher, et les fondations mêmes ont été enlevées avec une grande partie des matériaux. Le sol du temple devait être élevé d'un mètre 60 centimètres environ au-dessus de la campagne qui l'environne. Il n'est nullement probable que la partie encore subsistante ait fait partie du sanctuaire; elle appartenait à une pièce antérieure, accompagnée de chambres latérales : en effet, du côté de l'ouest, il existe une petite porte, et en face une brèche, correspondant à une seconde ouverture semblable. Derrière le temple, dans l'angle est de l'enceinte, sont des constructions en pierre de taille, restes

de quelques petites salles; les murailles sont peu élevées au-dessus de la terre : elles ne portent point de sculptures. De ce côté est un bas-fond occupé par un étang.

Lorsque je m'approchai pour observer les ruines dont j'ai parlé en dernier lieu, mes guides accoururent pour me retenir, dans la crainte que je n'allasse plus loin. Je conclus alors que la miraculeuse fontaine devait être dans le voisinage de cet endroit.

Après avoir mesuré et observé l'édifice, je me mis en devoir d'en dessiner une vue; les gens de Syouah qui m'accompagnaient s'approchèrent aussitôt de moi pour regarder ce que je faisais sur mon papier; tant qu'ils virent que je n'y traçais que des pierres, sans y marquer d'eau ni de dattiers, ils me laissèrent achever mon dessin. Pendant ce temps, Ismayl les amusait en jouant avec un mince fragment de gomme élastique. Ils ne pouvaient comprendre comment un corps si petit pouvait tout d'un coup s'alonger autant, ni comment cette matière pouvait enlever l'écriture de dessus le papier.

La nature plus que la main de l'homme a avancé la destruction du temple d'Omm-Beydah.

La pierre, comme je l'ai dit, est un calcaire coquillier, souvent pénétré de sel; par l'humidité elle devient friable; les pluies, les vents du nord, le contact des eaux salées, sont aussi des causes puissantes et actives qui minent de plus en plus les antiquités de Syouah : enfin elles sont encore exposées aux tremblemens de terre. En 1811, me dirent les habitans, ils ressentirent une violente secousse qui fit écrouler une partie du temple.

Mes guides, qui ne partageaient point le plaisir que j'avais à parcourir ces débris, me tourmentaient pour partir. Comme c'était la première et probablement la dernière fois que je voyais ces ruines célèbres, je ne pouvais m'en détacher sans regret; j'aurais desiré les interroger longtemps, j'aurais voulu retourner chaque pierre, marcher dans les souterrains de l'oracle, suivre jusqu'au bout les détours obscurs où s'accomplissaient jadis les mystères d'une fraude pieuse, reconnaître enfin les vestiges d'Alexandre, et les pas du grand-prêtre qui le salua fils de Jupiter. Ma curiosité croissait à mesure qu'elle était satisfaite; en un mot, j'aurais donné tout ce que je possédais pour séjourner huit jours de plus et faire en ce lieu quelque découverte

importante : mais déjà mes guides avaient repris leurs montures; ils me criaient de les suivre. Il fallut prendre son parti et retourner à la ville.

La caravane attendue de Barqah était arrivée; celle avec laquelle nous devions partir chargeait ses chameaux, et une partie était déjà en route. Le cheykh Kouroum me fit dire qu'il voulait suivre la caravane, et qu'il m'abandonnerait ses chameaux si je ne partais pas en même temps : alors j'ordonnai de charger nos bagages et de préparer tout pour le départ. Durant cette opération, je profitai de la confusion produite par le mouvement des deux caravanes; je pris mes instrumens, et, avec M. Letorzec, j'allai au désert voisin pour faire des observations : malheureusement le ciel était nuageux; nous pûmes cependant prendre une série de plusieurs distances qui nous donnèrent la longitude de l'oasis.

La latitude observée est la moyenne de six hauteurs méridiennes que nous avions déjà pu relever, en nous masquant derrière notre tente, avec le secours d'un drap étendu. Depuis plusieurs jours nous avions souvent de la pluie et un ciel couvert de nuages qui ne nous permettait de faire aucune observation.

Nous revînmes précipitamment pour monter nos chameaux ; mais la caravane était déjà partie : elle avait promis de nous attendre en route. Les gens de Syouah me donnèrent une lettre pour le bey du Fayoum ; ils lui disaient que s'ils nous avaient reçus, c'était parce qu'ils n'avaient rien à refuser à Mohammed-Aly. Les Arabes de Barqah avaient apporté un grand nombre de moutons écorchés et séchés au soleil. En traversant la place, nous fûmes infectés par l'odeur fétide des viandes pourries, qu'ils transportaient avec eux depuis quinze jours. A quatre heures, nous quittâmes Syouah. Nos chameaux étaient frais : nous hâtâmes le pas pour rejoindre la caravane, et nous l'atteignîmes à *el-Baqarah ;* c'est le nom d'un désert où nous campâmes, au bas d'une montagne. La caravane était composée de cent cinquante chameaux et de quatre-vingts Arabes au plus.

Je placerai ici quelques réflexions sur le calcul de la marche des caravanes. Ayant égard, autant qu'il est possible, aux principales circonstances qui doivent ralentir ou presser le pas du chameau, telles que la pente du sol (car il marche avec peine en montant, et descend encore avec plus de difficulté et de

lenteur), les sinuosités du chemin, les traites de jour ou de nuit, on évalue la marche moyenne du chameau à trois quarts de lieue par heure. Mais il est beaucoup d'autres circonstances qui sont encore plus irrégulières. Quand on part, le pas du chameau est vif et accéléré; sur le milieu du jour, il se ralentit, en raison de la chaleur : le sable qui cède sous ses pieds retient encore sa marche; la nuit elle est plus rapide. La manière de charger influe souvent sur sa vîtesse; enfin l'herbe qu'on rencontre çà et là retarde aussi cet animal, parce qu'il tâche, tout en cheminant, de saisir ce qui se présente à manger. D'un autre côté, les chants ordinaires des Arabes soutiennent singulièrement la marche de cet animal, et beaucoup plus que s'ils le frappaient. Une foule de considérations de cette nature sont autant d'obstacles qui s'opposent à une appréciation exacte des distances par les journées de marche des caravanes.

Le commencement du voyage fut une leçon pour nous. Les observations astronomiques vinrent nous révéler nos erreurs d'évaluation, et nous servirent de guide pour l'avenir. Je me suis toutefois aperçu que les erreurs de directions étaient ordinairement plus fortes que

celles de distances. Je chargeai M. Letorzec de ce travail, qui devint alors son occupation principale. Il tint régulièrement un journal de route où il portait les heures de marche, les rumbs de vents parcourus et observés à la boussole, ainsi que la déclinaison, toutes les fois que le temps nous permettait d'observer l'azimut; à la fin de chaque jour, ou aussitôt que nous étions arrêtés, il calculait la position de notre point d'arrivée.

De mon côté, pour prévenir les erreurs, je tenais également compte des distances et des directions, traçant la configuration du pays, d'après une échelle déterminée pour chaque heure de chemin. M. Letorzec acquit bientôt une grande pratique dans l'évaluation des distances et des directions; souvent elle ne présentait que de légères différences, comparée aux résultats de nos observations astronomiques. Je faisais écrire, autant qu'il était possible, les noms sur les lieux mêmes dans la langue du pays. J'ose croire que toutes ces précautions garantissent l'exactitude de la partie géographique de mon voyage, et qu'elles donneront quelque confiance dans les résultats que j'ai obtenus.

CHAPITRE VIII.

Départ pour la petite oasis. — Rencontre d'une caravane armée. — Nature du sol. — El-Arâye, Abou el-Bahreyn. — Nouvelle alerte. — Observations thermométriques. — Lac dans le désert. — Source d'eau douce. — Insectes malfaisans. — Congélation de l'eau dans la nuit du 26 au 27 décembre. — Fossiles et minéraux.

J'AVAIS décidé le cheykh Kouroum à me conduire de Syouah à la petite oasis. Il trouva à propos de n'en rien dire aux habitans, qui étaient persuadés que nous suivions la caravane jusqu'à Alexandrie; nous laissâmes même ignorer notre projet aux Arabes de la caravane. Le 23, nous partîmes à sept heures et demie, et suivîmes d'abord la même route que nous avions prise en allant. Comme nous devions, pendant cette journée, prendre une direction plus méridionale que la caravane, nous la laissâmes avancer en nous tenant un peu en arrière. Après deux heures de marche, nous la vîmes s'arrêter devant nous : à ses mouvemens, nous jugeâmes qu'il y régnait un grand désordre. Je m'y portai et je reconnus en arrivant qu'ils étaient épou-

vantés par la vue d'une autre caravane qui venait de notre côté, et qui était encore à une grande distance. Kouroum me dit qu'il croyait que c'étaient des Oualad-Aly, tribu en guerre avec le pacha d'Égypte, et dont une partie s'était soumise le mois précédent. Leur approche jeta l'effroi dans notre caravane. Avec le secours d'une longue-vue, j'observai les mouvemens de ces ennemis prétendus : ils avaient rangé leurs chameaux sur leur gauche. Quand je les vis s'avancer en toute hâte, leurs fusils en main et sautant suivant l'usage des Bédouins, je ne doutai plus que ce ne fussent en effet des Arabes Oualad-Aly. Nous descendîmes tous de nos dromadaires; chacun avait déjà saisi ses armes : beaucoup d'Arabes de notre caravane avaient des fusils, mais peu de poudre. J'étais sollicité de toute part pour donner des cartouches et des pierres à fusil; je distribuai la moitié de mes munitions. Nous nous mîmes ainsi en défense, tous rangés sur une même ligne, afin de paraître plus nombreux. Kouroum et quelques autres des plus anciens couraient devant nos Arabes, en criant et en sautant comme nos adversaires, et faisant pirouetter leurs fusils dans leurs mains (les Arabes ont cet usage avant de combattre,

afin de s'exciter mutuellement à braver le péril). Les deux partis s'avançaient ensemble; le courage semblait égal de part et d'autre. Dès qu'on fut à deux portées de fusil, un cheykh sortit des rangs opposés, faisant des signaux avec un schâl rouge. Kouroum se porte aussitôt vers lui; le cheykh le reconnaît;.... c'est son ami, qui à l'instant se jette dans ses bras. A la crainte et au trouble succèdent bientôt le calme et la joie : le contentement était peint sur toutes les figures; on s'embrassait, on se donnait réciproquement des dattes et de l'eau. Cette caravane n'était pas plus forte que la nôtre; elle se composait d'Arabes de la tribu de Samâlou, commandés par le cheykh Kassem, grand ami du cheykh Kouroum : ils venaient de Maryout, et se rendaient à Syouah pour charger des dattes. Ils nous apprirent que, depuis notre départ du Fayoum, le cheykh de la tribu arabe Oualad-Aly avait eu la tête tranchée par l'ordre de Hassan, bey de la Bahyreh; ils nous assurèrent même qu'une caravane de ces Oualad-Aly était en marche derrière eux pour se rendre à Syouah. Cette nouvelle nous inquiéta beaucoup : pour les éviter, les uns proposaient d'aller au Fayoum, d'autres à la petite oasis. Les chefs se réunirent en cercle pour tenir conseil,

et décidèrent que notre caravane prendrait une autre route plus au nord, qui se dirige sur Alexandrie. Quant à moi, je persistai toujours à me rendre à la petite oasis : c'était contre la volonté de Kouroum et des gens de la caravane. Ces hommes avaient appris à nous connaître; ils n'avaient point vu en nous ces méchans Européens qu'ils s'attendaient à trouver. Dans cette conjoncture, ils nous témoignèrent le plus vif intérêt, et ils firent tous leurs efforts pour nous empêcher de partir seuls; mais, réfléchissant que la route que nous voulions prendre était au sud de celle que suivent les grandes caravanes qui se rendent à Syouah, et qu'il y avait peu de probabilité de faire de ce côté des rencontres fâcheuses, je restai ferme dans mon dessein; puis, promettant à Kouroum un beau présent, je le décidai enfin à se rendre à mes desirs. Il prit deux hommes bien armés; avec eux nous étions huit : M. Letorzec, mon interprète (ancien soldat), et mes deux domestiques Arabes. Nous nous dîmes adieu assez tristement, le cœur encore ému de l'alerte que nous venions d'essuyer; et notre petite troupe, se séparant de la caravane, se dirigea dans le sud-est, vers la petite oasis. Des aventures de cette sorte sont

fréquentes dans le désert. Le cheykh Kouroum me conta qu'il y avait été pillé cinq fois, sans dire combien de fois il avait pillé lui-même; car depuis peu d'années seulement sa réputation était devenue meilleure.

Il arrive quelquefois que deux caravanes, étant en vue l'une de l'autre, et quand elles se trouvent dans des montagnes qui ne permettent pas de s'écarter, s'arrêtent, frappées d'une crainte réciproque, et restent ainsi plusieurs jours de suite sans faire aucun mouvement; puis, dès qu'une grande partie de leur eau et de leurs provisions est consommée, elles se rapprochent et cherchent à se reconnaître : amis, on s'embrasse; ennemis, on en vient aux mains; les plus forts prennent les chameaux et s'emparent des marchandises.

Nous marchions sur une plaine couverte d'inégalités. On atteignit une partie du désert appelée *Chegueg*, garnie de quelques petits herbages pour les chameaux : nous y campâmes à deux heures.

Le 24, nous partîmes à sept heures et demie du matin. Après une heure de marche, nous traversâmes une route allant de Syouah au village de *Omm el-Soghâyr* ou *el-Garah* : le sol était

couvert de petits monticules. Au sud de notre route, nous voyions la montagne de *Mertozek*, où est une source d'eau douce, et un long banc de sable. Au nord était la chaîne de montagnes nommée aussi *el-Garah*. Après dix heures un quart de marche, on campa à *Meïmât el-Bahr*: c'est le nom de cette partie du désert.

Le 25, nous partîmes à sept heures, nous dirigeant dans l'est quelques degrés sud. Pendant toute la matinée, nous traversâmes un désert présentant un aspect singulier : c'étaient une multitude de petits rochers saillans, qui masquaient notre vue de toute part. Tout le sol est calcaire, rempli de fossiles, sur-tout de nummulites ; j'en recueillis plusieurs attachées à la roche, et d'autres isolées, très-grandes, entre autres une de deux pouces de diamètre*. Je trouvai aussi près de là des grès d'une cristallisation confuse, épars sur le sol, et qui paraissent y avoir été entraînés avec les bancs de sable.

Bientôt nous découvrîmes une vallée basse avec beaucoup de dattiers et d'herbages : c'est en cet endroit que nous devions faire de l'eau ; mais le cheykh Kouroum craignait d'y trouver des Ghâzys, Bédouins qui pillent les caravanes

* *Voyez* planche LXV, vol. II.

et qui se tiennent ordinairement auprès de ce lieu. Je me plaçai sur un point élevé, et j'observai de là avec ma longue-vue; n'ayant aperçu personne, nous avançâmes avec précaution, cherchant sur le sable s'il portait l'empreinte de quelques pieds humains. Kouroum alla seul à la découverte : il ne vit rien, et nous fit signe d'avancer. Alors nous descendîmes dans la vallée, et nous campâmes à quelque distance de l'eau. Nous avions marché six heures.

Cette vallée se nomme *el-Arây Abou-el-Bahreyn;* elle s'étend du nord au sud, dans une longueur d'une lieue, sur un quart de lieue de large. Elle est bordée à l'ouest par une chaîne de rochers ; à l'est, par un désert élevé, rempli de monticules de sable et de rochers : toute cette étendue est couverte d'herbages, de doums et de dattiers épars. Ces palmiers ne sont la propriété de personne ; ils sont abandonnés aux caravanes. Nous trouvâmes des dattes, mais petites et assez mauvaises, et nous en ramassâmes pour nos chameaux. Ici, il y a beaucoup de gazelles, de loups, et de *baqar* ou bœufs sauvages, de la grosseur d'un veau : les sables étaient marqués de leurs traces. Tout le sol est couvert de soude muriatée. Ce pays a pu être jadis une petite oasis :

aujourd'hui, il n'est plus habité; on n'y voit pas même de restes d'anciennes demeures, si ce n'est quelques excavations dans le rocher qui peuvent être l'ouvrage des Arabes. La source surgit dans un trou de douze pieds de circonférence sur trois de profondeur : nous y trouvâmes peu d'eau ; encore était-elle saumâtre, et nous fûmes forcés de nettoyer l'orifice de la source, afin de nous procurer le lendemain une quantité d'eau suffisante pour notre provision : après quoi, nous nous écartâmes à quelques cents pas et hors du chemin, et nous nous mîmes derrière des monticules garnis de tamarix, nos chameaux attachés près de nous. Cet endroit étant très-fréquenté à cause de la source, on n'osa pas faire du feu pendant la nuit; et tant qu'elle dura, le cheykh Kouroum et mes Arabes firent bonne garde. Avant le jour, ils entendirent crier des chameaux : c'étaient ceux de quelques Arabes qui étaient venus, comme nous, pour faire de l'eau ; le matin, nous vîmes leurs traces. Le soin que nous avions pris de nettoyer la source leur servit plus qu'à nous-mêmes : en y puisant à notre tour, nous n'y trouvâmes plus qu'une eau assez sale, en très-petite quantité ; il fallut s'en contenter et partir. Toute la nuit, nous avions beaucoup

souffert des piqûres d'une grande quantité de moustiques attirées ici par l'eau et la végétation *.

Le 26 au matin, nous partîmes à sept heures et demie, en continuant dans le sud-est. Des monticules bornaient notre vue de toute part; nos chameaux fatigués nous obligèrent à faire halte, après six heures de marche seulement, dans un terrain bas garni de quelques herbages et de quelques dattiers. A peine étions-nous campés que nous eûmes encore une fausse alerte. Au-dessus d'une élévation parut tout-à-coup une petite caravane: le cheykh Kouroum, qui l'aperçut le premier, nous cria aussitôt de prendre les armes. Je reconnus avec ma longue-vue que la plupart des Arabes qui la composaient, étaient montés sur des ânes, et nous fûmes bien convaincus que ce n'étaient pas des Ghâzys. En effet, nous voyant courir aux armes, et nous prenant nous-mêmes pour ces Bédouins si redoutés, ils s'arrêtèrent, poussèrent des cris, et se mirent à couvert derrière un monticule. Comme je ne voulais pas leur causer le moindre effroi, j'envoyai le cheykh au devant d'eux pour les rassurer. Ils vinrent à nous : ces hommes étaient de Syouah; ils arrivaient de la petite oasis, où

* La longitude de ce lieu est d'environ 24° 13'.

ils avaient chargé un peu de riz sur trois chameaux, et ils retournaient dans leur canton. Le cheykh Kouroum se garda bien de nous faire connaître; il leur dit que nous étions des Turcs. Ils lui donnèrent du riz et des dattes, et ils passèrent la nuit près de nous : mais nous eussions bien préféré de les voir continuer leur route; car il fallut veiller une partie de cette nuit, d'après le conseil du cheykh Kouroum, qui les connaissait pour des Arabes voleurs.

La nuit du 26 au 27, il fit un froid extrêmement vif : l'eau gela. Le thermomètre, à sept heures du matin, marquait 2 degrés centigrades au-dessous de zéro; à midi, il marquait à l'ombre, 19° au-dessus de zéro, et 24° au soleil *. Cette différence de 21° de chaleur, en cinq heures de temps, était la plus forte que j'eusse encore observée. En Égypte, la température change aussi brusquement du jour à la nuit, et la variation n'est pas moins considérable **.

Nous partîmes à sept heures un quart. Le sol était montueux, inégal et pierreux, couvert de monticules et de bancs de sable. Kouroum

* La latitude de ce point doit être d'environ 28° 48′.

** Les Français ont fait la même observation dans la basse Égypte, pendant l'hiver de 1800.

me dit qu'en avant de nous était un grand lac. J'étais d'autant plus satisfait d'avoir pris cette route, que j'espérais arriver ainsi jusqu'à el-Khargeh, ignorant encore qu'on pouvait continuer d'une oasis à l'autre. Avant midi, je m'arrêtai un moment pour prendre une hauteur méridienne, et à midi trois quarts nous arrivâmes au lac*. Je fus tout surpris de l'existence de ce lac d'eau salée au sein d'un désert affreux et au milieu des sables : on le nomme *el-Bahreyn*; sa longueur est de près de deux lieues de l'est à l'ouest, sur une demi-lieue de largeur; il est borné au nord par une longue montagne et quelques rochers isolés, au sud par un grand banc de sable où se trouve un bois de dattiers et de doums. Beaucoup de joncs et de roseaux croissent sur cette rive méridionale; aux extrémités ouest et sud, les bords sont couverts de natron : je ramassai beaucoup de cristaux rhomboïdes de chaux sulfatée. Je ne pouvais me lasser de contempler ce lac, les palmiers qui le bordent et l'immensité des sables qui l'entourent sans le combler. Je me félicitais sur-tout de plus en plus d'avoir suivi cette route inconnue jus-

* Latitude, 26° 44′; longitude, environ 30′ à l'orient de la station précédente.

qu'alors, et où je venais de trouver une petite oasis et un lac encore ignorés. Le cheykh Kouroum me dit que le lac était profond; mais je ne pus m'en assurer par des sondes. Sa température, à cinq heures du soir, était de 27° centigrades; l'air au même moment était à 18°,5.

A une demi-lieue du lac vers le sud, est une source d'eau douce près de laquelle passe la route; elle est au pied d'un dattier, dans un lieu marécageux et rempli de joncs; sa température, à quatre heures du soir, était de 25°,8, l'air étant à 20°. Nous ne pûmes séjourner dans ce lieu, vu la grande quantité de moustiques attirées par la végétation, et dont les piqûres nous occasionnaient une multitude de boutons douloureux; nos chameaux mêmes ne pouvaient y tenir. Aussitôt que nous eûmes rempli nos outres, nous allâmes à une demi-lieue plus loin pour éviter ces insectes; là, nous trouvâmes encore quelques petits herbages pour nos chameaux, et nous y campâmes après six heures trois quarts de marche. Nos chameaux, trop fatigués, ne nous permettaient pas de faire toujours de fortes journées, et nous nous attendions chaque jour à être forcés d'abandonner une chamelle appartenant au cheykh Kouroum, qui

l'avait depuis trente-trois ans. Pour la soulager, il lui avait fait une sorte de chemise en filamens de dattiers. Chaque matin, nos cinq Arabes étaient obligés de la soulever pour la mettre sur pieds. J'eus lieu d'observer souvent combien la femelle du chameau est courageuse, et quelle est sa constance opiniâtre à suivre le mâle avec lequel elle vit habituellement *.

La nuit du 28 décembre fut encore très-froide. Le thermomètre, qui marquait 18° à midi et 12° à sept heures du soir, avait baissé, à sept heures du matin, à 1°,2. Nous partîmes à sept heures, marchant vers l'est : cette partie du désert, où nous trouvâmes çà et là quelques herbages, est nommée par les Arabes *el-Attyeh-Tematta.* Au nord de notre route, et au pied d'une longue montagne, était une grande étendue de terre sablonneuse, imprégnée de sel, avec un peu d'eau salée. Kouroum m'assura avoir entendu dire que le lac que nous avions vu la veille s'étendait autrefois jusqu'ici. Le reste du jour, nous marchâmes dans une vaste plaine;

* On prétend que l'accouplément des chameaux ne réussirait pas sans une précaution qui est regardée comme indispensable; elle consiste à jeter au-dessus d'eux une grande couverture, comme si ces animaux étaient susceptibles d'une sorte de pudeur.

notre vue y était bornée au sud par de longs bancs de sable, et au nord, jusqu'à une grande distance, par un plateau désert. La majeure partie de cette plaine est couverte d'huîtres fossiles *, et de fragmens de silex dont quelques-uns étaient remplis de nummulites aussi à l'état de silex. Cette plaine est plus élevée vers le nord, et plus basse vers le sud; nous y campâmes après neuf heures et demie de marche: cette partie du désert est nommée *el-Garah el-Amrah.*

Le 29, nous nous mîmes en marche à six heures et demie. L'horizon se perdait devant nous à une grande distance; le sol était tantôt montueux, tantôt parfaitement uni, et, comme dans les journées précédentes, plus élevé vers le nord. Une grande partie de cette plaine est couverte de fossiles nummulites. Après douze heures et demie de chemin, nous campâmes, extrêmement fatigués non-seulement de la longueur de la marche, mais de la vue accablante d'un désert uniforme, où l'œil n'aperçoit pas un brin d'herbe, et ne peut se reposer sur aucun être vivant.

Le 30, nous nous mîmes en route à sept heures: même aspect que la veille. D'abord nous

* *Ostrea flabellula,* voyez planche LXV, vol. II.

traversâmes des plaines inégales; puis le sol devint pierreux; souvent nous marchions sur le rocher nu, qui consistait en un calcaire blanc de craie, souvent rempli de nummulites, d'huîtres et même d'oursins fossiles. Les bancs de sable sont moins fréquens sur cette route que sur celle du Fayoum à Syouah; je présume qu'elle était préférablement suivie par les anciens, comme la meilleure; car elle passe par la petite oasis, et l'on y rencontre plus de végétation que sur l'autre, ce qui est d'une grande ressource pour les chameaux. Après six heures de marche, nous traversâmes plusieurs bancs de sable qui s'étendent du nord au sud. Les plus longs et les plus considérables que j'aie remarqués suivent ordinairement cette direction, et ils la doivent aux vents du nord, qui règnent constamment pendant plusieurs mois. Nous campâmes après une marche de onze heures : cette partie du désert, me dit-on, se nomme *Gharb el-Cheryf.*

Le 31, nous partîmes à sept heures un quart. Pendant six heures, nous trouvâmes le sol montueux dans plusieurs endroits; dans d'autres, parfaitement uni, et permettant à la vue de s'étendre au loin. Nous passâmes sur des rochers, entre un grand nombre de petits mon-

ticules. Après neuf heures de marche, nous descendîmes dans une vallée basse qui s'étend directement de l'est à l'ouest; sa largeur est de trois quarts de lieue, et va en augmentant vers l'est : elle est bordée par deux chaînes de montagnes dont le massif est un calcaire plus compact et plus dur que celui que j'avais observé les jours précédens; on y trouve des couches d'oxide de fer, et çà et là des brèches quartzeuses, à grains fins, globuleux et en raisins, et pénétrées du même oxide; d'autres fragmens très-minces, en forme de tuyaux d'orgue; quelques hématites, de la sanguine*, beaucoup de chaux carbonatée en petits cristaux, mais point de fossiles comme précédemment. On campa, après onze heures de marche, dans une petite vallée garnie d'herbages et nommée *el-Ayn Beledy* ou *les sources du village*, à cause de la proximité de la petite oasis. Il était temps que nous arrivassions au terme de notre course; depuis plusieurs jours, nos chameaux épuisés ne pouvaient plus transporter de bois, et nous étions réduits à vivre de dattes et d'ognons, et à nous abreuver de mauvaise eau.

* Oxide de fer rouge.

CHAPITRE IX.

Petite oasis. — Accueil des habitans du Qasr. — Hypogées. — Arc de triomphe romain. — Départ du Qasr. — El-Mendych. — Zabou. — Qasr Nosrâny. — Aqueducs. — Source d'eau thermale. — Idées superstitieuses des habitans. — Topographie. — Température (le jour à 35° centigrades; la nuit au-dessous de zéro). — Sarcophages et momies.

Le 1.er janvier 1820, nous partîmes à neuf heures et demie du matin, en suivant la vallée d'Ayn-Beledy dans l'est. Des herbages, des asclepias, des tamarix et quelques petits marais que nous trouvions sur notre route, nous annonçaient la proximité de l'oasis. Bientôt nous aperçûmes les dattiers. Avec quel plaisir nous découvrions cette riche verdure, au milieu des sables du désert, après avoir essuyé tant de fatigues, de soucis et de privations! La végétation me paraissait encore plus belle, quand je pensais aux rigueurs de l'hiver qui régnait alors dans presque toutes les contrées de l'Europe.

Nous fîmes halte durant trois quarts d'heure pour donner à manger à nos chameaux; les fortes marches que nous leur avions fait faire

les jours précédens les avaient extrêmement fatigués : ici il fallut en abandonner un qui ne pouvait plus se soutenir. A midi, nous arrivâmes à *el-Qasr*, le plus gros village de cette oasis que les Arabes nomment *el-Ouâh el-Bahryeh*, comme la plus septentrionale des oasis voisines de l'Égypte. En approchant de ce village, nous rencontrâmes le cheykh qui venait au devant de nous pour nous faire l'offre de sa maison : nous nous y rendîmes aussitôt. Ses femmes se retirèrent en nous voyant, mais sans se couvrir la figure : ces femmes, jeunes et assez blanches, étaient les premières que nous eussions vues depuis près de trois mois ; aussi les trouvâmes-nous fort belles. Tous les principaux habitans se réunirent chez le cheykh Moussa, chef et cadi du village ; bientôt nous fûmes entourés d'une foule d'Arabes. On apporta deux grands plats de bois, pleins de viande de chèvre bouillie, trois plats de riz, des gâteaux de froment et des dattes. Nous nous assîmes à terre sur des nattes, selon l'usage du pays. D'abord on fit circuler un poêlon d'eau chaude, dans lequel nous nous lavâmes tour-à-tour les mains ; cérémonie qui se répéta à la fin du repas. Chacun mangeait avec ses doigts, mais jamais de la main gauche : nous

n'avions pour boire qu'un seul vase; c'était une espèce de bouteille de terre qu'on se passait de l'un à l'autre. S'asseoir à terre les jambes croisées et manger avec les doigts, n'avait rien qui me répugnât; mais j'avoue que je préférai d'attendre la fin du repas, et de me faire apporter un peu d'eau dans laquelle j'écrasai quelques dattes fraîches pour lui ôter sa crudité; car je savais que les eaux stagnantes du pays occasionnent beaucoup de fièvres. Le cheykh Moussa me pria de l'excuser, s'il ne me donnait pas de café, parce qu'il en était privé depuis long-temps : je partageai avec lui ce qui m'en restait, et nos Arabes en apprêtèrent pour tous les assistans. Après le repas, nous sortîmes accompagnés de Moussa et d'une multitude de curieux, et nous allâmes visiter quelques anciens hypogées situés dans le désert, tout auprès du village. Ces catacombes sont petites et comblées de sable : j'aurai occasion d'en parler plus en détail.

L'oasis a sa plus grande longueur dans le sens de l'est à l'ouest*, et elle est séparée en deux parties par une montagne dirigée nord et sud. Dans la partie ouest, où nous arrivions, et qui est la plus riche, sont deux villages nommés *el-*

* Et non du sud au nord, ainsi que l'a rapporté M. Belzoni.

Qasr et *el-Bâoueyt* ou *el-Bâoueyty*. Dans la partie est, sont deux autres villages et un hameau, appelés *Zabou* ou *ez-Zabou*, *el-Mendych* ou *el-Mendicheh*, et *el-A'gouz* ou *el-A'gouzeh*.

J'étais impatient de connaître les antiquités du lieu : je sollicitai le cheykh Moussa de m'y conduire, malgré le peu d'importance des hypogées que j'avais vus jusqu'alors, même en comparaison de ceux de Syouah déjà si inférieurs à ceux des bords du Nil. Le cheykh adhéra à ma demande, et, le 2 janvier, je me dirigeai avec lui par un étroit sentier, qui nous mena jusqu'à un petit arc de triomphe d'architecture romaine. J'arrivai sous une muraille élevée, bâtie en assises réglées et surmontée d'une corniche : après l'avoir examinée, j'affirmai devant le cheykh qu'il y avait d'autres antiquités à voir (car il faut souvent avec les Arabes employer ce moyen pour savoir la vérité), et il convint qu'il y avait des ruines près du village d'el-Mendych, dans la partie est de l'oasis. Je voulus les voir avant de commencer mon travail, et je retournai au village pour faire charger mes chameaux. Les cheykhs Moussa et A'bdallah montèrent à cheval pour nous accompagner. En sortant du Qasr, nous passâmes

dans le village d'el-Bâoueyt et près d'un grand bois de dattiers, long d'un quart de lieue; puis nous montâmes une côte élevée. Du sommet de la montagne, la vue s'étend sur la vallée et sur les palmiers de cette partie de l'oasis. Dans l'est, nous vîmes une chaîne de montagnes dirigée nord et sud, et qui renferme l'autre partie de l'oasis située dans un bas-fond. Nous descendîmes ensuite dans une vallée riante et fertile: après une heure trois quarts de marche, nous arrivâmes à el-Mendych; nous ne fîmes que traverser ce village pour nous rendre à celui de Zabou, situé à un demi-quart de lieue de là. En arrivant, nous descendîmes chez le chef du village (cheykh Ibrâhym); il nous donna une maison près de la sienne, nous envoya une chèvre et du pain frais, et nous témoigna beaucoup d'égards. Au départ des cheykhs Moussa et A'bdallah, je leur offris quelques colliers de verroterie pour leurs femmes, et je promis à Moussa qu'après avoir fini mes opérations, j'irais passer quelque temps chez lui.

Les premiers jours de notre arrivée, nous nous occupâmes beaucoup, M. Letorzec et moi, des observations de latitude et de longitude. Le 3, j'allai voir le cheykh Ibrâhym, et le priai

de me faire conduire aux ruines; ce à quoi il consentit sans peine : j'y allai avec un guide. Ces ruines sont connues sous le nom de *Qasr Nosrâny* [château des Chrétiens]. Après avoir passé par beaucoup de petits chemins qui séparent les enclos de dattiers et où l'eau courante circule de toute part, nous traversâmes toute la campagne à l'est, et nous trouvâmes enfin ces misérables ruines, qui ne sont autre chose que des restes d'un village copte, bâti en terre : elles sont situées à trois quarts de lieue dans l'est 35° nord de Zabou, près de la route qui conduit vers le Nil à Meylâouy; on distingue trois enceintes plus grandes que les autres, dont deux ont dû être des églises. En voici l'étendue : la première a 11^{m},1 de longueur sur 6^{m},50 de large; les murs encore existans ont six mètres de hauteur; une porte principale est ouverte au sud; une autre plus petite est pratiquée à la partie postérieure, du côté du nord : l'intérieur ne présente qu'une seule salle, avec une niche au fond, ménagée dans l'épaisseur du mur : de chaque côté du bâtiment, sont trois fenêtres; les premières assises sont formées de pierres qui ne sont que des fragmens informes de la montagne*.

* *Voyez* planche XXXVIII, fig. 2, vol. II.

La seconde ruine est à-peu-près de la même grandeur : la façade où est la porte d'entrée est tournée au sud ; le bâtiment est composé d'une pièce longue, avec neuf petites niches de chaque côté, dans l'épaisseur des murs ; au-dessus, en haut des murailles, sont, de part et d'autre, six petites ouvertures destinées à donner du jour dans l'intérieur ; l'élévation actuelle est de 4m,50. Le bâtiment a été voûté. La troisième enceinte, de forme à-peu-près carrée, m'a paru être celle d'un édifice fortifié : elle est remplie de décombres, ce qui ne permet pas d'en reconnaître la distribution intérieure ; la façade principale a 14m,7 de longueur, et la profondeur est de 12 mètres : une seule porte voûtée à plein cintre existe à l'est. Je suppose que ce bâtiment devait être voûté. Ses murs ont encore 8 mètres de hauteur, et sont en talus comme ceux des monumens égyptiens *. Il en est de même des autres ruines.

Quant aux anciennes habitations, elles sont toutes de la même forme ; ce sont des maisons basses, composées de petites pièces voûtées, et surmontées de terrasses auxquelles on arrive par des escaliers. Les décombres de cet ancien

* *Voyez* planche XXXVIII, vol. II, fig. 3.

village occupent une étendue de 520 mètres de tour.

J'interrogeai mon guide pour savoir s'il n'existait pas encore d'autres ruines, et je lui promis une récompense. Il fut convenu qu'il nous conduirait le lendemain aux hypogées. Nous retournâmes à Zabou par un autre chemin, pour voir les enclos de dattiers et les autres terrains productifs de l'oasis.

Notre provision de vin était finie; il fallait boire de l'eau stagnante, cause ordinaire des fièvres qui désolent le pays : dans cette conjoncture, je construisis un petit appareil propre à distiller de l'eau-de-vie de dattes; je formai l'alambic avec deux vases en terre et un mauvais canon de fusil ployé; nous nous procurâmes ainsi quelques bouteilles d'eau-de-vie, qui nous furent d'un grand secours pour corriger l'insalubrité de notre eau.

Le 6 du mois, nous nous rendîmes avec plusieurs Arabes à el-Mendych, pour aller de là aux catacombes. Sur la route, des cheykhs de ce village voulurent empêcher nos guides arabes de nous accompagner. Mon interprète, qui n'était plus timide comme à Syouah, éleva la voix, leur demandant s'ils oseraient résister aux

volontés de Mohammed-Aly pacha, qui nous avait donné des firmans pour visiter toutes les oasis : il ajouta qu'ayant tout vu à Syouah, nous voulions tout voir ici; et il finit en déclarant qu'il était mamlouk du pacha. Aussitôt les Arabes s'adoucirent, et ils changèrent de ton au point de dire qu'ils étaient prêts à nous obéir en toute chose. Les chefs d'el-Mendych nous firent des reproches de ce que nous n'étions pas venus habiter leur village, et ils nous offrirent leurs maisons.

En sortant d'el-Mendych, je visitai plusieurs anciens aqueducs. Il y en a dix qui occupent la partie du sud-est; ils prennent leur origine dans la montagne : le rocher est escarpé, et s'élève à pic de 8 à 10 mètres au-dessus des terres cultivées *. Huit de ces aqueducs apportent encore leurs eaux aujourd'hui; les deux autres sont comblés par la négligence des habitans. De distance en distance, des soupiraux ont été percés dans le roc perpendiculairement, pour faciliter le nettoyage et l'entretien des conduits. Les habitans ignorent de quel endroit partent ces aqueducs; ils craignent même de s'y introduire. J'en décrirai ici un des principaux. Ayant inutilement de-

* *Voyez* le plan topographique, planche XLI, vol. II.

mandé des renseignemens sur l'étendue de ces constructions souterraines, et ne pouvant rien apprendre de certain, j'essayai de pénétrer dans celui des canaux qui me parut le plus praticable*. Je descendis sur le bord du réservoir, où il n'y avait que quelques pieds d'eau, parce que cette eau s'écoulait à mesure sur les terres. Ce réservoir a 20 mètres de circonférence et 1 mètre et demi de profondeur; autour, la terre est argileuse et plantée de jeunes dattiers. Le conduit, en partie comblé, n'a plus qu'une hauteur de 72 centimètres sur 50 de large; à l'aide d'un flambeau, je parcourus l'aqueduc dans une longueur de 40 mètres [123 pieds environ]: l'eau y courait avec rapidité; elle était fraîche et délicieuse à boire, quoique ferrugineuse. Je passai sous trois puits ou soupiraux, creusés verticalement dans le roc, jusqu'au sol du désert : probablement ces ouvertures ont servi, lors de la construction, pour extraire les déblais. J'observai que l'aqueduc était dirigé au sud quelques degrés ouest. A mesure que j'avançais, le passage devenait plus encombré : fatigué de la position incommode dans laquelle j'étais, courbé sur le fond d'un canal haut de moins de 2 pieds et demi, je re-

* *Voyez* la même planche, au point *f*.

vins sur mes pas: mes vêtemens étaient complètement teints en rouge par l'oxide de fer dont les paremens de l'aqueduc sont recouverts. Je remontai sur le rocher pour y réconnaître les soupiraux que j'avais vus du bas : j'en trouvai quatorze à partir du réservoir, dans un espace de 150 mètres [462 pieds], formant une ligne courbe dirigée au sud 30° ouest; ils sont plus ou moins profonds suivant le niveau de la montagne. J'en mesurai un de 12 mètres [38 pieds] de profondeur; l'ouverture en est rectangulaire, de 1^{m},45 sur 0^{m},45, parfaitement taillée dans le roc et d'équerre, avec des entailles qu'on creusa de chaque côté pour donner aux ouvriers la facilité de descendre. Sur la montagne on remarque beaucoup de fragmens de poterie épars, qui annoncent l'emplacement de quelques anciennes fabriques. Deux aqueducs (marqués d et g sur le plan) ont chacun deux soupiraux; les autres n'en ont pas de visibles. Les dix aqueducs se trouvent à peu de distance l'un de l'autre, et occupent un espace d'un quart de lieue; ils versent leurs eaux dans un grand bassin d'où les habitans la font écouler pour arroser leurs terres: à cet effet, ceux-ci ouvrent de petits canaux entre lesquels les eaux

sont partagées dans une juste proportion : on les dirige par des rigoles distinctes jusqu'au lieu de leur destination. Les sources sont très-abondantes, et la plupart ferrugineuses. Ces aqueducs sont les travaux les plus remarquables des anciens dans la petite oasis; ils prouvent la constance laborieuse de ces hommes, et ils montrent quels efforts les habitans ont faits autrefois pour se procurer l'eau nécessaire aux besoins de l'agriculture et aux usages domestiques.

De retour à Zabou, je vis le cheykh Ibrâhym, à qui je fis part des difficultés que j'avais éprouvées le matin, de la part des habitans d'el-Mendych : il me dit que c'était par jalousie, et qu'ils auraient desiré, dans l'espoir d'obtenir des présens, que nous demeurassions chez eux.

Le 9, on me parla beaucoup d'une petite source d'eau thermale située à quelque distance, et où les habitans allaient prendre des bains; nous nous y rendîmes. Elle est située à cinq quarts de lieue au nord-ouest de Zabou, dans la vallée qui conduit à l'autre partie de l'oasis: c'est un trou de 6 mètres de circonférence et d'un mètre de profondeur, au milieu de buissons épais, de rejetons de dattiers, de tamarix et de saules. La situation de ce lieu, nommé

*el-Maroun**, est agréable; l'eau serpente sous les arbres et va se perdre dans des rizières et des champs de blé. Les habitans des deux sexes, à Zabou et à el-Mendych, vont s'y baigner; ils ont ce singulier préjugé que si un malade réussit à y prendre sept bains de suite, il doit guérir infailliblement : mais souvent, disent-ils, avant d'arriver à ce terme, on meurt, sur-tout en prenant le septième.

Nous nous baignâmes dans cette source : la chaleur y était peu sensible. Le 9 janvier, à midi, le thermomètre y marquait 31°,2 et à l'air 22°. Auprès de la source, et sur un monticule de sable, on remarque la tombe d'un cheykh, avec quelques lambeaux de drap rouge qui pendent à des branches d'arbre fichées en terre, et un petit vase destiné à recevoir les aumônes. On y brûle des parfums dans d'autres vases de terre également grossiers. Les femmes stériles viennent en ce lieu solitaire pour s'y baigner : elles invoquent le santon; elles lui offrent des parfums et quelques parats, afin de devenir fécondes par son intercession. Au nord de la source, il existe quelques petits champs de terre cultivés; dans l'est, on voit aussi un vaste canton

* M. Belzoni a négligé d'en parler.

qui fut cultivé dans les temps anciens, et qui aujourd'hui est abandonné. Toutes les oasis paraissent avoir ainsi perdu de leur étendue, soit par le manque des eaux, soit par l'ensablement, et sur-tout par la négligence des habitans.

A un quart de lieue d'el-Mendych, nous trouvâmes les restes d'une construction en grès, formant une salle de 7^{m},91 de longueur sur 6^{m},24. Ses murs sont épais; une seule porte est ouverte du côté du nord : il ne reste plus que deux assises. On aperçoit sur les murs quelques lettres grecques, mais point d'ornemens égyptiens.

Le 10 du mois, arriva une petite caravane venant de Minyeh, ville de l'Égypte moyenne : elle chargea des dattes, et repartit au bout de peu de jours. Mon dessein, en quittant la petite oasis, était de me diriger par le désert sur celles de Farâfreh, de Dakhel et de Khargeh : mais je ne pouvais espérer de faire cette route avec les chameaux du cheykh Kouroum; ils étaient trop fatigués, et ils ne pouvaient trouver dans cette oasis une nourriture assez bonne pour réparer leurs forces épuisées. Je congédiai Kouroum, et je le chargeai de ceux de mes bagages qui m'étaient inutiles, ainsi que des minéraux, des

coquilles et des pétrifications que je venais de recueillir. Un de mes domestiques accompagna tous ces objets jusqu'au Kaire, et je pus donner connaissance en Égypte et en France du succès de mon voyage à Syouah. Les cheykhs promirent de me procurer des chameaux en état de faire le voyage que j'avais projeté; en attendant, ayant reconnu le peu d'importance des antiquités du lieu, j'employai mon temps à lever un plan topographique des terres de l'oasis, comprenant toutes ses sources.

Je commençai par l'extérieur du village; mais bientôt j'aperçus des Arabes qui murmuraient entre eux : mon interprète parvint d'abord à s'en débarrasser, et je continuai mon travail. Le lendemain, je fus suivi par une foule d'Arabes qu'il nous fut impossible d'écarter; ils se plaignaient de ce que *je prenais leur village pour le mettre sur le papier:* c'était, disaient les uns, pour rendre compte au pacha de l'étendue de leurs terres et pour faire augmenter leurs contributions; d'autres craignaient que ce ne fût un procédé magique pour tarir leurs sources, et soutenaient que cette opération allait attirer les malédictions du ciel sur le village. La foule augmentait de plus en plus : craignant qu'ils ne

se livrassent à quelques excès, je suspendis mon travail, et me rendis chez le cheykh Ibrâhym. Je lui fis voir mes dessins, et je vins à bout de lui persuader que ce genre de sorcellerie ne pouvait porter à personne le moindre préjudice. Mais les efforts qu'il fit à son tour pour convaincre les habitans furent tous inutiles, et il ne put rien gagner sur leur esprit; il m'engagea en conséquence à m'adresser aux chefs des autres villages de l'oasis qui étaient plus considérables, en disant qu'il me serait libre de faire dans le sien ce qu'on me permettrait dans les autres. Je partis donc avec mon interprète pour el-Qasr, et j'allai voir le cheykh Moussa : on lut mes firmans à haute voix devant tout le peuple, et je me plaignis amèrement des habitans de Zabou. Le cheykh me dit que son autorité ne pouvait s'étendre que sur son propre village et sur celui d'el-Bâoueyt; mais qu'il ferait tout ce qui lui serait possible pour m'être utile: il me remit une lettre pour le cheykh Ibrâhym, par laquelle il le prévenait qu'il me laisserait écrire et dessiner sur son territoire tout ce que je voudrais, et qu'il pouvait sans crainte engager les habitans à me laisser finir mon travail. Il me promit en outre de venir lui-même le lendemain pour

m'aider verbalement de son influence. Nous retournâmes coucher à Zabou : le cheykh Ibrâhym donna aux plus mutins lecture de la lettre de Moussa, et il parvint à calmer leurs inquiétudes.

Le 12, M. Letorzec vint avec moi sur les limites du désert et des terres cultivées, au nord de Zabou. A cette distance des villages, nous fûmes plus libres dans nos opérations, et nous continuâmes à mesurer le circuit du territoire, non à la chaîne, mais au pas; cependant, comme nous étions exercés à connaître la vraie longueur d'un nombre de pas donné, notre plan n'en était guère moins exact. L'un de nous prenait à la boussole les rumbs de vents; l'autre écrivait, et observait les sources et les détails du pays; surtout nous avions la précaution de cacher sous nos bernous la boussole et le papier. De cette façon nous parvînmes assez promptement à bien connaître l'oasis, et à former un plan topographique très-détaillé.

Les nuits étaient toujours très-froides; celle du 14 au 15 le fut extrêmement, et le thermomètre descendit au-dessous du terme de la congélation. J'observai l'eau gelée. Le lendemain matin, à huit heures, le thermomètre, à l'air libre, marquait encore 3° au-dessus de zéro; à midi, il

marquait 27°,9; enfin à trois heures après midi, il monta jusqu'à 35°. On est étonné de trouver, à des intervalles aussi rapprochés, une telle variation dans la température*.

Dans le sud-est de Zabou sont les anciens hypogées, ou trois excavations très-petites pratiquées dans des monticules de grès; elles sont presque comblées par les sables, à cause de leur peu d'élévation au-dessus du niveau du sol. Ces catacombes sont inférieures à celles de Syouah; aucune n'est ornée d'hiéroglyphes. Les sarcophages sont en terre cuite, à cause du défaut de bois sans doute; on les arrondisait aux deux bouts : quelquefois on trouve une figure et deux mains représentées en relief sur le couvercle. En Égypte, les figures peintes ou sculptées sur les sarcophages représentent l'image de la vie : ici, au contraire, elles sont décharnées et les yeux sont enfoncés, comme si l'on eût voulu exprimer l'aspect de la mort. Il y a des sarcophages formés de deux pièces : ce sont deux longs pots de terre, arrondis dans les bouts et par-dessus, et plats en dessous; on mettait la tête du mort dans l'un de ces pots, et les pieds dans l'autre; ensuite on les mastiquait

* Voyez ci-dessus, page 137.

ensemble à leur jonction, vers le milieu du corps. Toutes ces enveloppes ont été ouvertes; je n'y ai trouvé que des os et point de baume; il paraît que les corps n'avaient pas été préparés avec l'asphalte : quant aux langes, ils étaient formés de toile excessivement grosse. On est surpris de voir, aussi près de l'Égypte, une imitation si grossière de l'art des embaumemens.

CHAPITRE X.

Ez-Zabou, position géographique. — Manière de porter l'eau. — El-Mendych. — Sources ferrugineuses. — Beled el-A'gouzeh. — Fête, danse et repas. — Arrivée d'une caravane. — Étendue des terres. — Retour au Qasr. — Plaintes portées devant le cadi contre le voyageur; accusation de sorcellerie. — Étonnement du peuple à la vue des instrumens. — Description du Qasr et d'el-Bâoueyt. — Population. — Arbres, fruits, sol de l'oasis. — Nuées de sauterelles. — Caractère, usages des habitans. — Maladies. — Aqueducs. — Source thermale.

Le village de Zabou est situé par 28° 21′ 47″ de latitude nord, et par 26° 34′ de longitude à l'est de Paris : la déclinaison de l'aiguille y est de 12° 10′ nord-ouest *. Il contient environ

* Ces résultats proviennent de quinze hauteurs méridiennes du soleil, de douze calculs des distances et de six observations de l'azimut.

quatre cents habitans; sa circonférence est de 650 mètres : il est dans un bas-fond et entouré de murailles de 2 mètres d'élévation; on y entre par trois portes; au-dedans est une place réservée pour la station des caravanes. Les maisons sont basses et construites en terre, et ne diffèrent point de celles des villages d'Égypte. La principale source de Zabou est située au nord sous les murs du village; elle est nommée *el-A'yn Tâouyleh* [la fontaine longue]; d'après ce nom, il paraît probable que l'eau y serait portée par quelque aqueduc souterrain. La source a 20 mètres de tour. J'en pris la température à huit heures du matin le 29 janvier : le thermomètre y marquait 24°,8, et à l'air 11°,6. Je fus surpris de trouver dans cette source l'ampullaire connue du lac Maréotis; elle s'y rencontre en grande quantité; il ne m'eût pas été difficile d'en prendre plusieurs cents dans un instant; les habitans ne les mangent pas ici comme à Syouah.

C'est à cette source que les habitans de Zabou se désaltèrent : les femmes, qui y viennent continuellement puiser de l'eau, la portent dans de grandes bardaques ou bouteilles en terre cuite, qu'elles suspendent à leurs épaules à l'aide de

cordes : elles en portent quelquefois jusqu'à cinq sur le dos, et en outre un grand vase plein sur la tête. Ces réservoirs sont pour les habitans de l'oasis, ce qu'est le Nil pour les Arabes qui sont voisins du fleuve; et comme ces derniers se lavent et se baignent sans cesse dans le fleuve, ceux des oasis en font autant dans leurs sources.

Le village d'el-Mendych * est à un demi-quart de lieue au sud quelques degrés est de Zabou, et plus peuplé que ce dernier; son circuit est de 560 mètres : on peut évaluer à six cents le nombre de ses habitans. Il est bâti sur un rocher de grès et entouré de murs comme celui de Zabou. Ses environs sont riches en palmiers et en sources ferrugineuses. A l'ouest, sous les murs d'el-Mendych, est une grande source qui vient du sud, ou plutôt un réservoir (car il paraît, d'après le rapport des habitans, que c'est encore un aqueduc); l'eau est très-ferrugineuse : la température, le 6 décembre à quatre heures du soir, était de 27°,6; à l'air, de 18°. Je goûtai cette eau et la trouvai bonne; elle est partie rouge et partie jaune, suivant la couleur dominante de l'oxide de fer : quelques légers gazons se mouvaient au gré des vents à la

* Ou el-Mendycheh.

surface des eaux, et formaient autant de petites îles flottantes. L'oasis abonde en eaux minérales.

J'allai visiter, le 16 janvier, le petit village nommé *Beled el-A'gouzeh* [le vieux village], situé à un quart de lieue dans l'ouest de celui d'el-Mendych, et habité par quelques gens de Syouah. A notre vue, les femmes coururent se cacher dans l'intérieur de leurs maisons; les maris eux-mêmes rentrèrent chez eux. Les Arabes sont toujours dans l'appréhension de recevoir ce qu'ils appellent un mauvais coup d'œil, ou le regard du malin esprit; ils sont persuadés que les regards d'un Chrétien peuvent attirer sur eux toute sorte de malheurs. Il n'y a que dix à douze familles qui habitent ce petit hameau. Sa position paraît être effectivement celle d'un ancien village : sur un rocher de grès, on voit des décombres en terre, des ruines d'habitations anciennes; il n'existe plus aujourd'hui que quelques mauvaises cahutes en terre : auprès du rocher est une source d'eau ferrugineuse. Le site du village est très-agréable, sur-tout par le bois épais de dattiers qui l'entoure, par les abricotiers et les grenadiers qui l'embellissent, et par l'eau qui ruisselle de toute part sur des gazons de verdure.

Le 19 au soir, les gens de Syouah se réunirent sur la route, entre le village de Zabou et celui d'el-Mendych, pour fêter un de leurs saints, le cheykh Solymân. Le bruit des tambours et des cris joyeux se firent entendre toute la nuit : ces tambours sont formés de vases grossiers en terre cuite, sur lesquels on tend une peau. Le lendemain, jour de la fête, le bruit continua; les femmes, la figure toujours couverte, exécutèrent des danses lascives. On apporta sur la route une grande quantité de plats de riz, de pâtes de kouskous, et de viande: tout passant devait s'arrêter et prendre part au festin. En nous rendant à el-Mendych avec le cheykh Ibrâhym, nous fûmes obligés, comme les autres, d'accepter une portion de riz.

Le 26, arriva une caravane de soixante-dix chameaux, appartenant à des Arabes de la tribu Oualad-Aly; ces hommes venaient du côté d'Alexandrie, après s'être soumis au bey de Damanhour. Je fis mille efforts, mais tous inutiles, pour en obtenir des chameaux; alors je commençai à craindre d'être retenu encore long-temps dans cette oasis, et de ne pouvoir me transporter de sitôt dans celle du sud. Jadis les maîtres de l'Égypte reléguaient dans les oasis

les hommes accusés de crimes d'état ou suspects au gouvernement; si ma situation n'eût point changé, la petite oasis allait aussi devenir pour moi une prison, et mon voyage un exil volontaire.

Le 28 janvier, ayant fini les opérations du plan topographique, je fis tout préparer pour nous rendre le lendemain au village de Qasr. Le 29, nous partîmes montés sur des ânes. Au sortir d'el-Mendych, la route traverse un banc de sable qui s'étend nord et sud, ainsi que beaucoup de monticules couverts de sable et où croissent des herbages. Nous traversâmes une saline, et, en laissant les dattiers du village d'el-A'gouzeh sur notre gauche, nous gravîmes la hauteur qui sépare les deux parties de l'oasis. Sur le penchant de la montagne, la vue se porte vers les palmiers d'el-Bâoueyt et du Qasr, situés à l'ouest. Le voyage fut d'une heure trois quarts : l'espace désert est d'une lieue au plus. Nous allâmes habiter le Qasr : le cheykh Moussâ, cadi du lieu, me fit donner une maison; il me témoigna beaucoup d'égards. C'était le plus savant des habitans du pays; il avait fait, disait-il, ses études au Caire; et il savait à peine lire et écrire l'arabe.

Le lendemain, je commençai à lever avec M. Letorzeç le plan de cette partie de l'oasis. Plusieurs fois nous fûmes arrêtés dans nos travaux par les Arabes, à qui nous paraissions toujours suspects; ils ne pouvaient comprendre le sujet de tant de courses. Portant constamment un fusil en bandoulière, nous leur disions que nous cherchions des gazelles: mon interprète, qui jouissait de leur confiance, les assurait que par-tout nous étions ainsi continuellement occupés à courir, pour chercher des monumens anciens; qu'en Égypte, nous ne faisions de même que parcourir le désert, afin d'observer des pierres; que nous venions de Syouah, où nous avions vu toutes les ruines; bref, que nous étions des fous; mais qu'il s'en trouvait bien, puisqu'il était récompensé généreusement. Le voyage de Syouah nous procura une haute réputation dans le pays: on n'osait pas nous refuser ce que nous avions obtenu d'un peuple fanatique et superstitieux, qu'ils considéraient eux-mêmes comme extraordinaire par son caractère sombre et défiant, et comme voué à la magie. Néanmoins, malgré l'habileté de mon interprète, nous rencontrâmes des difficultés sérieuses.

Le 2 février, des plaintes furent portées contre

nous devant le cadi; on nous accusait de parcourir sans cesse les enclos de dattiers et de nous arrêter à toutes les sources. Les principaux du village s'assemblèrent en face de la maison que j'habitais; il s'y réunit bientôt une grande quantité de curieux : plusieurs étaient armés de bâtons, et disaient avec arrogance qu'ils voulaient connaître le vrai motif de nos courses réitérées sur leurs terres et auprès de leurs sources. On manda l'Arabe qui nous avait dénoncés. Il prit la parole, et le plus grand silence régna dans l'assemblée : il indiqua le nom d'un lieu que nous avions visité dans son voisinage. « Je l'ai vu, » dit-il, s'arrêter auprès de la source, et y plonger » un instrument en verre et en argent : aussitôt » après l'avoir retiré de l'eau, il s'est mis à écrire. » Il finit en disant que ces procédés magiques étaient faits pour alarmer les habitans. Aussi l'on ne douta plus que nous ne cherchassions des trésors dans les sources, ou au moins que nous ne voulussions en détourner les eaux pour les transporter en d'autres cantons : tous demandèrent à voir l'instrument de sorcellerie ; ce fut un cri général. Je pris donc un thermomètre, et je m'efforçai, mais en vain, de leur en expliquer l'usage; il me fallut être sorcier bon gré mal gré.

Tous les yeux se fixaient sur moi avec une ardente curiosité. Quand je faisais monter ou descendre à volonté la colonne de mercure, en échauffant la boule avec le pouce, ils s'écriaient tout stupéfaits : *La Allah el-Allah, Mohammed resoul Allah* [il n'y a point d'autre dieu que Dieu, Mahomet est son prophète], et ils appelaient le prophète à leur secours. Je leur fis ensuite voir et toucher une lunette; je la démontai, et ils en examinèrent toutes les parties; ils ne furent pas moins surpris en voyant et entendant sonner une montre à répétition; enfin je fis éclater un peu d'argent fulminant enveloppé à l'ordinaire, et cette explosion d'un fragment de papier confondait leur intelligence. Par toutes ces expériences j'excitai au plus haut point leur curiosité et je vins à bout d'apprivoiser les plus récalcitrans; cependant ils soutenaient toujours que si les Chrétiens étaient, à cause de leur savoir, les hommes les plus dangereux pour le pays, je l'étais plus que tous les autres par mes opérations magiques, et que j'allais attirer sur leur village toutes les malédictions. En résultat, il fut convenu qu'un des habitans resterait jour et nuit avec moi, et m'aecompagnerait par-tout. Dès que cet homme eut été installé dans ses fonctions, il

ne tarda pas à remarquer que ma cuisine valait mieux que la sienne, et il devint de mes amis ; il vit bientôt que nous n'étions ni si méchans ni si redoutables qu'on le pensait : je l'amusais chaque jour avec mes instrumens, et, sous sa garde assidue, je vins à bout de finir mon travail. Ensuite je prévins le cadi qu'aussitôt qu'on trouverait des chameaux, nous partirions ; l'envie extrême qu'on en avait poussa plusieurs des habitans à chercher eux-mêmes les chameaux dont nous avions besoin.

Le Qasr, principal village de la petite oasis, est peuplé d'environ huit cents habitans ; le sol sur lequel il est bâti est de grès ; le village est entouré en partie de murailles : elles ont 2 mètres de hauteur, et sont construites de fragmens de cette pierre taillés en assises, et trouvés dans d'anciens monumens ; on observe aussi sur les lieux de grosses briques crues, ouvrage des anciens. A la partie nord du village, est un bas-fond rempli de dattiers et d'arbres fruitiers.

El-Bâoueyt, l'autre village de la partie occidentale de l'oasis, à un demi-quart de lieue du Qasr, est bordé au sud par le désert et par la route qui conduit à la partie orientale ; au nord, par les dattiers et les terres cultivées : il contient

environ six cents habitans. Cette population, jointe à celle des trois autres villages, monte à deux mille quatre cents habitans pour toute l'oasis, autant qu'on peut l'évaluer approximativement.

La partie occidentale est beaucoup plus riche et plus agréable que celle de Zabou, quoique moins étendue; son circuit est de 12,000 mètres environ. La partie au nord du Qasr est sur-tout très-boisée; c'est une terre couverte, en toute saison, d'une épaisse végétation : depuis la fin de janvier, les abricotiers étaient en fleurs. Un grand nombre de rigoles portaient l'eau sur les terres, où elle serpentait entre des tapis de verdure, sous des bois épais de palmiers et d'abricotiers. De belles treilles, des pêchers, des citronniers et des orangers ajoutent à la richesse de cette campagne et en font un séjour enchanté. Quel charme cet aspect délicieux fait éprouver au voyageur qui vient d'essuyer les fatigues et les privations du désert, et qui a souffert le tourment cruel de la soif, lorsqu'il trouve tout-à-coup, au milieu de ces mers de sable, des lieux rians et fertiles, des sources qui ne tarissent pas, et des fruits en abondance! Il est facile de concevoir, quand on a joui d'un tel contraste, les descriptions pompeuses du jardin

des Hespérides, et les fables dont les poëtes ont embelli leurs tableaux.

Le sol de la petite oasis est une argile sablonneuse; le sel marin y est répandu avec profusion; l'ocre rouge y abonde aussi; cet oxide de fer se montre presque par-tout à la surface du sol. La plupart des eaux, sur-tout celles d'el-Mendych, en sont chargées, et l'on y remarque, à la surface, les couleurs jaune, noire, irisée, &c.; malgré cette apparence, l'eau est une des meilleures du canton. Les habitans me dirent que presque tous les ans, au mois de janvier, il tombait un peu de pluie. Leurs sources sont presque toujours à la même hauteur, toute l'année; cependant il y a une petite diminution en été. Quelquefois, mais rarement, des nuées de sauterelles se précipitent sur les arbres, mangent et détruisent tout, comme sur les bords du Nil; on est étonné que le désert immense qui entoure l'oasis ne soit pas une barrière contre ce fléau. Il est à remarquer que les sauterelles y arrivent toujours du sud, comme en Égypte.

Le 3, il s'éleva un différent entre mes gens et des Arabes d'el-Bâoueyt; notre guide arabe était retourné à son village et en avait amené cinq autres hommes, tous armés de bâtons; ils vinrent

en faisant grand bruit, demander mon domestique. La querelle était engagée à l'occasion d'un mouton que l'Arabe lui avait vendu; celui-ci prétendait ne lui avoir pas vendu la peau; comme cet homme faisait un bénéfice sur les peaux de mouton, il voulait la garder absolument. Les habitans du Qasr trouvèrent ceux d'el-Bâoueyt bien téméraires de venir en armes chez eux; ils défendirent mes domestiques, et je vins à bout de faire rendre la peau. Mais un autre sujet de querelle plus sérieux prit la place du premier: il existait une grande jalousie entre les deux villages, à mon occasion; il y eut quelques coups de bâton donnés et reçus de part et d'autre; mais, grâce à la patience et à l'habileté de mon interprète, la paix succéda bientôt à cette petite guerre.

Les habitans de la petite oasis diffèrent peu des Arabes des bords du Nil; leur nourriture est la même. Le lait est très-rare chez eux : ils se dédommagent de cette privation avec les dattes. Leur caractère est enclin à la méchanceté : ils sont ignorans, superstitieux et fanatiques à l'excès, comme les autres Arabes; ils se vêtent de za'bout ou étoffe de laine, ou d'une chemise bleue et d'un milâyeh. Les mmes portent aus des chemises de toile bleue, et se couvrent

également avec des milâyehs. Lorsqu'elles sont mariées, elles portent dans leurs cheveux de longues pièces de cuir rouge ou de soie, avec des touffes qui leur descendent sur le bas du dos*. Les femmes sont soumises, comme en Égypte, à la pratique de l'excision.

Toute l'industrie des habitans consiste dans l'entretien de leurs terres et de leurs dattiers, dont ils prennent un grand soin; ils couvrent le pied de ceux-ci avec des herbes sèches qu'ils amassent, et qui forment un engrais : leurs dattiers sont généralement peu élevés et gros. Ils ont pour tout meuble de ménage quelques vases grossiers en terre. J'observai l'opération longue et penible à laquelle ils se livrent pour nettoyer le riz. Dans les rues et sur la place d'el-Mendych, il y a des trous creusés dans le rocher en forme de mortiers; les femmes, assises à terre, écrasent et détachent la pellicule du riz avec un pilon; puis d'autres le vannent avec des plateaux. Le premier travail détache les grappes; on en forme de gros tas sur lesquels on fait marcher pendant quelque temps des bœufs et des buffles; on en fait autant du froment.

Les habitans du Qasr et d'el-Bâoueyt sont

* J'ai figuré une de ces touffes, planche LVII, fig. 10.

toujours en mésintelligence avec ceux des villages de l'est; ils se pillent et se volent réciproquement les bestiaux qui s'écartent, et souvent on en vient aux mains. Chaque village a son chef, mais il a beaucoup de peine à se faire obéir. Le cheykh Ibrâhym se plaignait hautement des gens de son propre village. J'ai eu lieu de voir en effet combien peu il en était écouté.

Rarement la peste pénètre jusqu'ici; pourtant il en existe des exemples anciens: les habitans sont peu sujets aux ophthalmies, si fréquentes dans les diverses parties de l'Égypte; mais les fièvres y sont dangereuses et opiniâtres; ce sont des fièvres tierces et malignes; cette maladie commence au moment de la chute des fleurs des abricotiers; elle est encore faible en mars et avril; à l'époque des dattes, elle augmente, et elle dure jusqu'en juillet.

Lorsqu'un malfaiteur est condamné, il est imposé à une amende en dattes, en riz, ou en autres productions du sol. C'étaient autrefois les Arabes du désert qui levaient des contributions sur les habitans; depuis sept ans, le pacha, ayant soumis le pays, en retire des impôts assez forts. Cette oasis, y compris la dépendance d'el-Hayz et le Farâfreh, paie tous les ans au pacha une

somme égale à deux mille piastres d'Espagne. Pendant les premières années, le pacha se contentait de recevoir un tribut en dattes; mais aujourd'hui il l'exige en argent. Hassan-Bey, qui commande à Damanhour, est maintenant chargé du soin de lever les contributions: comme il n'y réussissait qu'avec beaucoup de peine, il s'y prit autrement cette année; trois mois avant l'époque du paiement, il fit appeler près de lui les trois principaux chefs de l'oasis, et il les retint prisonniers jusqu'à ce que tout fût payé.

Les dattes forment le principal produit de cette oasis; quoique bonnes, elles sont moins estimées que celles de Syouah, qui l'emportent sur toutes les autres. Les meilleures du lieu sont appelées *saydeh :* on les entasse, encore fraîches, dans des paniers, et on les exporte dans cet état. On fait une sorte de miel de dattes qui est très-bon*, et l'on extrait une liqueur de la sève du palmier. Le riz y est assez commun, mais d'une qualité bien inférieure à celui de Damiette : on récolte peu de froment et d'orge et l'on fait sécher des abricots. Le pays renferme des grenadiers, des pruniers, des pommiers, des pêchers, quelques vignes, des orangers, des citronniers et des

* C'est un sirop visqueux ayant la consistance du miel.

bananiers. Il croît un peu de luzerne pour la nourriture des animaux, qui sont d'ailleurs en petite quantité; les habitans prétendent que les chameaux n'y vivent pas; ils en élèvent peu. Ils ont des vaches et des buffles, mais en mauvais état; l'animal le plus commun est l'âne : on y trouve des chèvres, quelques jumens et peu de moutons; ces bestiaux y vivent difficilement; ceux que l'on consomme sont apportés des bords du Nil, ainsi que les poulets et les pigeons. Les gazelles sont assez communes aux environs; on y voit des *baqarah* (bœufs ou vaches sauvages), des loups et des renards; les couleuvres sont très-multipliées.

En faisant mes recherches autour de ces villages, je trouvai, comme à el-Mendych, beaucoup d'anciens aqueducs; dans la partie sud du village de Qasr, j'en comptai plus de trente, venant la plupart du sud, comme ceux d'el-Mendych. La plus grande source est une source d'eau chaude sulfureuse*, située entre le village du Qasr et celui d'el-Bâoueyt, tout près de l'extrémité ouest de ce dernier : quatre conduits souterrains apportent leurs eaux dans une vaste excavation, en partie naturelle, de 225 mètres

* *Voyez* en a, planche XXXVII.

de circonférence et de 12 mètres de profondeur; au fond, elle est tout-à-fait rétrécie et ne forme qu'un ruisseau où descend l'eau des aqueducs. Un conduit vient du sud, un autre du nord-ouest, et deux de l'ouest. Cette excavation devait être autrefois souterraine. Deux soupiraux étaient ouverts jusqu'au sol; aujourd'hui, la partie qu'ils occupaient est écroulée et remplie de décombres : l'eau vient en abondance par ces conduits, sur-tout par celui du sud; elle ne séjourne point dans l'excavation; le sol ayant une forte pente, elle forme un courant rapide. Les conduits de l'aqueduc sont en grande partie comblés; je n'ai pu y pénétrer ni connaître leur étendue. Les habitans du village assurent que c'est l'ouvrage des koufâr, c'est-à-dire, des païens; mais ils ne peuvent dire d'où vient l'eau. Auprès du ruisseau, sont quelques palmiers de haute taille et des arbrisseaux qui couvrent ses bords.

Le 8 février, j'observai que la température de l'eau des conduits de l'ouest était, à cinq heures du soir, à 33°,8, et dans les deux autres, de 30° seulement; l'air était dans le même temps à 17°,2.

Je dessinai une vue de cette excavation singulière*; nous prîmes, M. Letorzec et moi, un

* *Voyez* vol. II, planche XXXVIII, fig. 1.

très-bon bain dans cette eau thermale; les habitans disent qu'elle est plus chaude la nuit que le jour.

A 35 mètres à l'est 30 degrés sud de cette source, est une excavation souterraine qui se reconnaît aujourd'hui à une seule ouverture, pratiquée à la superficie du sol : elle est de forme circulaire, de 22 mètres de circonférence et de 8 mètres de hauteur; cette excavation a été pratiquée dans la pierre de grès, de la main des anciens. Je pense que c'était un réservoir pour les eaux de la grande source décrite ci-dessus; il est aujourd'hui à sec et en partie comblé.

Au sud-ouest du village du Qasr, est un autre aqueduc des plus grands que j'aie vus *; il est facile à visiter, un homme pouvant marcher droit dans les conduits. Il y en avait deux, l'un au-dessus de l'autre : peut-être le second a-t-il été fait, parce que le premier était trop élevé pour donner la quantité d'eau suffisante. Aujourd'hui l'aqueduc n'apporte plus d'eau; la source est une excavation de 15 mètres de circonférence, sur 8 mètres de profondeur, et actuellement comblée; on compte dix soupiraux sur une étendue de 55 mètres.

* *Voyez* en d sur le plan topographique.

CHAPITRE XI.

Rencontre de M. Hyde, au Qasr. — Arc de triomphe. — Commerce avec l'Égypte. — Ignorance du peuple. — Composition du sol, calcaire, grès, roche volcanique.— El-Hayz, dépendance de la petite oasis. — Oasis de Farâfreh. — Les Arabes en refusent l'entrée. — Examen des firmans du voyageur.

Le 4 février, des Arabes vinrent m'annoncer l'arrivée d'un Européen. Avec quel empressement je me rendis à sa tente ! Il est si peu probable et si rare que deux voyageurs européens viennent à se rencontrer dans ces immenses déserts ! il est si doux pour eux de converser ensemble ! C'était un Anglais, M. Hyde, qui, après avoir visité les antiquités de l'Égypte et une partie de celles de la Nubie, s'était rendu à l'oasis de Khargeh et à celle de Dakhel. M. Hyde supportait facilement les privations et les fatigues du désert ; il me parla de la vive surprise qu'il venait d'éprouver en voyant le grand temple de Khargeh ; les voyageurs mettent aujourd'hui un grand empressement à parcourir l'oasis de Thèbes, et ils oublient les privations et les fatigues du désert. Déjà, en un an, cinq voyageurs avaient visité cette oasis,

Le 5, j'obtins, par la protection du cheykh, la facilité d'entrer dans plusieurs maisons arabes, pour voir et dessiner l'arc de triomphe, dont je n'avais pu examiner qu'une face, l'autre étant engagée dans la cour d'une maison. M. Letorzec et moi, mon interprète et un agent du cheykh, nous nous fîmes ouvrir cette maison et nous y entrâmes suivis de quelques Arabes. Cette façade est beaucoup mieux conservée que l'autre : le monument est d'ordre dorique *; je me hâtai d'en prendre une vue et je mesurai la plupart des détails d'architecture. Le propriétaire de la maison était absent; il n'avait pas été prévenu de notre visite, et les femmes étaient seules. A son retour, il entra dans une grande fureur, et il s'efforça de nous faire sortir; je lui dis que nous étions dans la maison par l'ordre du cheykh. Fort bien, répondit-il; le cheykh commande dans sa maison, et moi dans la mienne. Je voulais cependant achever de prendre quelques mesures : mon interprète essaya de l'adoucir, en lui promettant un présent; mais lui, sans rien écouter, répétait sans cesse que l'on *n'écrirait* pas malgré lui dans sa maison. J'avais fait les trois quarts de mon travail, M. Hyde se trouvait présent avec plusieurs de

* *Voyez* vol. II, planche XXXIX.

ses domestiques; nous nous réunîmes pour vaincre son obstination; et comme rien ne put calmer sa violence, on fut obligé à la fin de l'éloigner par force. Le cheykh, averti, arriva et mit un terme à cette scène. Pendant ce temps, je finis mon opération : il ne reçut aucun présent; mais je donnai aux femmes et aux enfans quelques bagatelles, de petits miroirs et des perles en verre pour faire des colliers.

Le monument que je décris est un ouvrage des Romains; il consiste dans un terre-plein élevé, sur lequel est assis l'arc de triomphe, et situé sur la limite nord du village du Qasr. La hauteur est de 10 mètres [environ 31 pieds] au dessus du sol de la campagne. Le revêtement est en pierre de taille; on le voit à découvert sur trois faces : du quatrième côté, c'est le sol du village, qui dans cette partie paraît avoir toujours été au niveau du terre-plein; sa longueur était de 39 mètres et demi [environ 121 pieds et demi]; étendue assez remarquable pour un ouvrage exécuté dans une aussi petite région, située au milieu d'un désert immense, et dépourvue de ressources*. La façade principale est tournée au

* Ses dimensions l'emportent sur celles du terre-plein du Pont-Neuf, à Paris.

nord. Les assises ont 27 à 30 centimètres de hauteur; on remarque dans la construction une disposition singulière *. A la première assise, les pierres sont placées en parpaing, c'est-à-dire qu'elles entrent de toute leur longueur dans le massif de la muraille; à l'assise suivante, c'est leur longueur qui se présente sur le parement, et ainsi de suite; de cette manière, une pierre en couvre trois : avec une disposition différente, ces murailles, qui ne sont construites qu'avec de petits matériaux, auraient eu beaucoup moins de solidité. La grande corniche, qui paraît avoir régné tout autour, est d'assez bon style : au-dessus s'élevait encore une espèce d'attique avec sa corniche haute de $0^m,90$, et formant un parapet autour du terre-plein. Les murs sont inclinés avec un fort talus; leur épaisseur (comme on en juge par les parties ruinées) est de $2^m,30$; au-delà on trouve un remplissage de pierres informes, jetées sans ordre dans le ciment, et composant le terre-plein.

L'arc élevé sur le terre-plein, au milieu de la façade du nord, est, comme on l'a dit, d'ordre dorique; sa longueur est de $7^m,48$ [22 pieds et demi]. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une arcade

* *Voyez* vol. II, planche XLII.

au milieu : de là on pouvait descendre, par un escalier situé au nord, jusqu'au sol du terrain inférieur. Les façades sont ornées de pilastres; de chaque côté de l'arc est une niche ornée de petites colonnes. Dans un des massifs, on a pratiqué une vis ou escalier tournant, servant à monter sur la terrasse : il a une issue sous la voûte. J'observai sur beaucoup de pierres quelques lettres grecques isolées; c'étaient sans doute des marques de repère *, pour aider à mettre en place les pierres taillées **.

Dans toutes les ruines de cette oasis, je n'ai pu trouver d'hiéroglyphes, ni aucune construction des anciens Égyptiens; mais j'ai vu au Qasr les restes d'un autre petit monument en pierres de taille ***.

Le 6, M. Hyde nous fit ses adieux; nous avions passé ensemble trois jours agréablement,

* On voit des signes semblables sur les pierres du Qasr Qeroun, temple du Fayoum. Voyez *Description de l'Égypte*, pl. 69 A, vol. IV et A. D. chap. XVII, section II.

** *Voyez* vol. II, planche XLII.

*** Ayant eu connaissance, à mon retour en France, de l'ouvrage de M. Belzoni, j'ai été surpris de la méprise de ce voyageur, qui a pris les murailles extérieures de ce terre-plein pour les murs d'un temple, qu'il suppose être celui de Jupiter Ammon; de même il cherche les restes d'une inscription grecque dans les marques des pierres dont je viens de parler.

et partagé fraternellement nos provisions. Ce voyageur devait se rendre au Fayoum pour en visiter les antiquités, de là au Kaire et ensuite en Syrie.

Il se fait dans la petite oasis un grand commerce de dattes. La route la plus fréquentée est celle qui conduit à Minyeh et à Meylaouy en trois jours, en partant de Dachlout ou de Dalgeh, villages au bord du désert : les Arabes arrivent à l'oasis ; ils y apportent du froment, des lentilles, des féves, des légumes secs, du beurre, des moutons, des poules, des cannes à sucre, du sucre, des toiles, des milâyeh, des tarbouchs, des souliers, des verroteries, des rasoirs, du savon, du poivre, et beaucoup d'autres articles servant aussi pour l'usage des habitans du Fayoum et d'Alexandrie. Ils échangent ces marchandises contre des dattes, du riz, des abricots secs, principaux produits de l'oasis. Les gens de Syouah viennent y acheter du riz et du froment qu'ils échangent quelquefois contre du kouskous, sorte de pâte qui leur vient de Tripoli *.

On remarque ici un grand concours de caravanes. Tous les Arabes du désert qui s'étend d'Alexandrie jusqu'à la hauteur de Minyeh, font

* On la fait avec de la farine de froment ou de millet.

continuellement ce voyage; les Arabes Oualad-Aly, partant d'Alexandrie, arrivent en neuf jours de marche. On peut évaluer à trois à quatre mille le nombre de chameaux qui viennent régulièrement toutes les années. Les piastres d'Espagne sont la monnaie la plus recherchée; les piastres d'Égypte (de 40 paras) y ont cours aussi. Les habitans ne prennent que très-difficilement les pièces d'or; le motif de leur répugnance est incompréhensible: il me restait un doublon d'Espagne; jamais il ne me fut possible de trouver à le changer; tous me dirent qu'ils ne me donneraient pas même la valeur d'un franc (deux piastres d'Égypte) pour mon doublon. Cette pièce pourtant leur parut bonne à quelque chose; le cheykh Ibrâhym me l'envoya demander pour servir de remède à sa femme, qui était en couche; elle se l'appliqua sur les parties souffrantes, persuadée que ce morceau de métal appartenant à un chrétien, pouvait produire des miracles. J'avais acquis dans le pays une haute réputation dans l'art de la sorcellerie; les autres femmes, apprenant cette aventure, ne craignirent point de venir chez moi pour demander quelques papiers écrits. Ainsi que les Africaines de l'occident, elles regardent ces morceaux de papier comme des talismans

précieux; enfin il me vint jusqu'à un mari qui implora mon secours pour faire cesser ainsi la stérilité de sa femme : j'aurais inutilement tenté de les dépersuader. Elles ne demandaient pas ces papiers gratis, et elles m'offraient en échange des poules, du riz et des provisions; je ne profitai pas de leur crédule ignorance; mais je m'aperçus, après quelques jours, que mes domestiques en avaient abusé, et j'appris que les poules qui avaient été consommées à notre table, n'avaient été payées qu'avec quelques chiffons de papier écrit qu'ils m'avaient dérobés. C'est ainsi que je perdis plusieurs notes que j'avais écrites sur ce pays : sans doute les femmes de l'oasis les portent aujourd'hui avec respect. Je découvris aussi par-là que mes domestiques avaient gardé l'argent que je leur donnais pour l'achat des provisions; autant qu'il fut possible, je fis rendre à ces femmes l'argent qu'on leur avait escroqué.

Chaque jour je sollicitais le cadi de me faire chercher des chameaux; enfin, je trouvai deux Arabes des environs de Meylaouy qui avaient cinq chameaux; je traitai avec eux pour qu'ils nous conduisissent à el-Hayz, dépendance de cette oasis; de là au Farâfreh, au Dakhel, au

Khargeh et à Syout. Je tenais beaucoup à suivre toute la ligne de communication d'une oasis à l'autre, et j'espérais par-là rectifier les idées peu exactes que l'on a de leur situation réciproque, et de leur position par rapport à la vallée du Nil.

Presque tout le sol que nous avions parcouru depuis le Fayoum jusqu'à Syouah, et de là jusqu'à la petite oasis, est calcairc; les longues chaînes de montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, et qui forment la vallée par laquelle nous arrivâmes à cette oasis, sont aussi de nature calcaire, et renferment fréquemment des coquilles fossiles, sur-tout des oursins et des nummulites; la superficie du désert en est couverte en nombre d'endroits. A peu de distance dans l'ouest du village de Qasr, commencent à se montrer les grès, disposés en couches horizontales d'un gris-blanc, bariolés de lignes roses par l'oxide de fer. Les montagnes qui séparent les deux parties de cette oasis sont aussi de grès, mais leur sommet est recouvert d'une couche, de 4 à 8 mètres d'épaisseur, de roche volcanique; circonstance digne de remarque dans cette localité, et qui excitera sans doute l'attention des géologues. On trouve dans ces montagnes des fragmens de grès dur,

à grains fins, en partie mamelonnés, et pénétrés d'oxide de fer.

La chaîne de montagnes qui s'étend de l'est à l'ouest, formant la partie nord de la vallée de la petite oasis, est en calcaire dur, avec des parties lamelleuses, et imprégné d'oxide de fer: on trouve une autre variété de calcaire blanc mêlé de silex, à la hauteur du Qasr. On reconnaît évidemment que ces masses calcaires reposent sur des grès, qui sont au-dessous en couches horizontales, et qui se montrent çà et là à la base des montagnes, à un mètre au-dessus du sol. Toutes les montagnes qui se trouvent à la hauteur de cette oasis et au milieu de la vallée, sont de grès.

On s'étonnera peut-être des difficultés que j'ai éprouvées de la part des Arabes de la petite oasis. Si je n'y étais resté que peu de jours, en me contentant d'examiner le pays à la hâte et sans rien dessiner, j'aurais probablement échappé à ces désagrémens; mais les Européens qui y viendront par la suite ne seront pas exposés aux mêmes contrariétés; car après un séjour d'un mois et demi, je voyais de jour en jour les habitans perdre un peu de la crainte que nous leur avions inspirée d'abord. Nous payions généreu-

sement tout ce qui nous était fourni ; quelques présens nous gagnèrent leur confiance, et, grâces à un peu de libéralité, nous devînmes fort bons amis : l'intérêt est le sentiment dominant chez les Arabes.

Lorsque les habitans virent les apprêts de notre départ, ils s'assemblèrent en foule ; je distribuai de nouveaux présens. Le cadi me donna une lettre de recommandation pour les cheykhs du Farâfreh. Aucun Européen n'étant encore allé dans cette oasis, je devais m'attendre à y éprouver de plus grandes difficultés encore.

Le 10 février, nous partîmes à huit heures du matin ; plusieurs chefs et d'autres Arabes voulurent nous accompagner jusqu'à une lieue du Qasr. Nous fîmes route dans le sud quelques degrés ouest ; en une heure de marche, on atteignit la chaîne de montagnes, courant est et ouest, qui ferme de ce côté la vallée de la petite oasis. Ces montagnes sont, comme celles du nord de l'oasis, formées de calcaire posé sur le grès ; nous y suivîmes un vallon dirigé dans le sud. Aussitôt ces montagnes passées, nous trouvâmes tout le sol composé de grès ; la route était couverte de fragmens de cette matière et de sables, qui rendaient la marche pénible pour nos chameaux. Le désert

nous offrit grand nombre de montagnes isolées et de forme conique, s'élevant au-dessus d'un terrain pierreux et parfaitement nivelé. Dans l'est de notre route, sur le soir, nous eûmes sous les yeux une chaîne de montagnes qui paraissait dirigée dans le nord-est; au pied, on apercevait des bas-fonds avec des dattiers épars, et quelques petites pièces de terre : c'est une ancienne dépendance de cette oasis qui renferme des sources. A une lieue environ dans l'ouest, est une chaîne de montagnes qui paraît dirigée nord et sud; en bas sont aussi quelques dattiers et des terres dépendantes d'el-Ouâh el-Bahryeh, d'où part une autre route allant au Farâfreh, mais moins fréquentée que celle que nous suivions. Nos chameaux étant frais, nous fîmes une bonne journée; nous marchâmes dix heures, et, à six heures du soir, nous arrivâmes à el-Hayz, dépendance de la petite oasis. Nous campâmes près d'un santon, tombeau du cheykh Aly, personnage en grande vénération dans le pays; les habitans de l'oasis viennent exprès à el-Hayz en pélerinage, pour visiter ce tombeau.

J'avais appris par Kouroum qu'à peu de distance de ce lieu il y avait des ruines; le 11, j'allai les visiter : elles sont à cinq quarts de lieue dans

l'est 30 degrés sud : on les appelle *Ouqsor;* ce sont des restes de bâtimens chrétiens, élevés en briques crues. La première où nous arrivâmes, et qui est la plus au nord, est une ancienne église chrétienne; elle paraît avoir été construite avec beaucoup de soin : sa longueur est de 19^m,80 [61 pieds environ] *. L'extérieur ne présente que quatre murailles inclinées en talus et sans aucun ornement; dans la partie est sont deux portes ouvertes, l'une au nord, et l'autre au sud **. A l'intérieur est une nef, et de chaque côté, trois arcades formant autant de chapelles, avec une niche au milieu ornée de petites colonnes et de chapiteaux à volutes. Au-dessus des chapelles est une galerie qui fait le tour de l'église; la nef est ornée de colonnes dont les chapiteaux, grossièrement imités de ceux des anciens Égyptiens, ressemblent un peu à la fleur du lotus. Sur quelques murailles il subsiste encore des restes de peintures à fresque; j'y distinguai la tête d'un cheval, probablement celui de Saint-Georges, des croix grecques et quelques fragmens d'inscriptions. Il est difficile de reconnaître aujourd'hui com-

* *Voyez* le plan, planche XLII, fig. 5 et 6.

** *Voyez* volume II, planche XXXVI, fig. 2.

ment ce monument était couvert; les murailles et les colonnes qui forment la galerie supérieure, paraissent trop faibles pour avoir supporté des voûtes. A un demi-quart de lieue de cette ruine, dans le sud, sont les restes d'une enceinte formée de longues et hautes murailles, et qui a probablement appartenu à un château romain. Sa longueur paraît avoir été de plus de 87 mètres [268 pieds environ], et sa hauteur de 6 mètres [18 pieds 1/2]; à l'intérieur sont les débris des habitations : j'en pris une vue *. Les enceintes ou châteaux fortifiés que l'on trouve assez souvent dans les oasis, ont dû servir aux anciens habitans pour y enfermer les produits de leurs champs et s'y mettre à l'abri des Arabes du désert.

Dans l'ouest et auprès de cette ruine, on voit des restes de voûtes presque englouties par les sables : je suis porté à croire que ce sont des tombeaux. D'un autre côté, dans le sud 30 degrés ouest, à un petit quart de lieue, sont celles d'une maison carrée que l'on peut regarder comme un ancien bain : elle est divisée en cabinets ou petites salles; au centre est un puits carré, taillé dans le rocher, aujourd'hui

* *Voyez* volume II, planche XXXVI, fig. 1.

presque comblé et sans eau; dans l'épaisseur du mur était pratiquée une petite rigole qui portait l'eau en-dehors *. Ces ruines occupent le fond d'une vallée basse, bordée à l'est par des montagnes dirigées sud-ouest et nord-est, et s'étendent jusque dans les environs d'el-Mendych. Auprès du même endroit, je vis une petite pièce de terre, cultivée en riz et en froment, entourée d'un pré d'une demi-lieue, qu'arrose une source de 8 mètres de circonférence. J'observai la température de celle-ci : à onze heures et demie, elle était de 29°,9, l'air étant à 18°,9. Je passai la journée à visiter ces ruines et à en prendre quelques dessins, et il fallut revenir le soir à ma tente; le lendemain je retournai achever mon travail, et le 12 au soir je fis faire les préparatifs du départ pour le lendemain. El-Hayz est par 28° 0′ 32″, latitude du couvent chrétien; cette position a été occupée par les anciens; les terres cultivées n'ont guère qu'une demi-lieue de circuit: quelques carrés de terre sont dispersés çà et là; on les entretient avec beaucoup de soin; des herbages épars couvrent un espace de deux lieues de tour; il y a quelques doums et des

* *Voyez* le plan volume II, planche XLII, fig. 4.

dattiers : les sables envahissent de plus en plus ce vallon ; à deux cents pas dans l'ouest du santon, on trouve une source d'eau douce ferrugineuse. Dans le sud, j'aperçus quelques excavations grossières pratiquées dans la montagne, probablement les restes des tombeaux des anciens habitans. J'observai aussi des ruines d'habitations anciennes en terre, aujourd'hui enterrées dans les sables jusqu'au sommet. Des gens du Qasr viennent ici pour faire paître leurs bestiaux ou pour cultiver quelques pièces de terre qu'ils y possèdent : il arrive souvent que personne ne réside à el-Hayz.

Le 13, nous continuâmes notre route pour Farâfreh. A six heures et demie, nous nous mîmes en marche ; après trois lieues de chemin, nous trouvâmes une petite source appelée *Kamhin*, assez douce, mais de mauvaise qualité, entourée de quelques rejetons de dattiers. La montagne de l'ouest et celle de l'est se rapprochent et finissent par former un entonnoir. La masse en est calcaire, la base est de grès : j'y ai trouvé ce dernier en grains. Tout le désert a une pente vers l'est. A la jonction des deux montagnes, nous montâmes sur un plateau élevé ; on n'y rencontre plus de grès, tout le sol est calcaire ;

on y trouve fréquemment de la chaux carbonatée de l'espèce appelée *spath d'Islande* : la pierre est d'une blancheur éblouissante. Après onze heures trois quarts de marche, nous campâmes au bas d'un rocher nommé *Zaïm*. La partie est de ce désert porte le nom de *Macroum;* la partie ouest, celui d'*el-Gouz-Abouzeid* *.

Les nuits étaient toujours très-froides; le 14, le thermomètre, qui était à 4°,1 à six heures, marquait 28 degrés à midi, toujours à l'ombre. Dès le matin, nous entrâmes dans une vaste plaine où l'horizon se prolongeait à une grande distance : le sol en est pierreux; elle s'élève un peu vers le sud et l'est. Rien de triste comme l'aspect de ce désert; la blancheur éblouissante du sol calcaire, jointe à la réverbération des rayons d'un soleil ardent, nous brûlait, pour ainsi dire, les yeux. Après cinq heures de marche, nous arrivâmes à un espace resserré entre deux rochers, d'où nous descendîmes dans une vallée très-large, également formée de montagnes cal-

* Abouzeid est le nom de plusieurs hommes connus dans l'histoire orientale, entre autres du célèbre Abouzeid Honain ben Ishak, médecin du calife Motaoukel, et chrétien, traducteur d'Aristote, &c., mort en 260 de l'hégire. (*Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.)

caires; au bout de trois quarts d'heure, après avoir traversé cette vallée, nous descendîmes dans une autre plus étroite. Le calcaire de ces montagnes n'est plus semblable à celui dont nous venons de parler; il est dur, souvent imprégné de fer, de même que celui de la petite oasis. Il y a dans cette vallée beaucoup d'herbages et de dattiers. Le sol a dû être habité et cultivé par les anciens; maintenant il est couvert de sable; on n'y connaît aucune eau douce : il en est de même de beaucoup d'autres endroits situés dans le voisinage des oasis; ils ont été engloutis sous les sables. Les oasis mêmes ne sont plus ce qu'elles ont été; la diminution de leur territoire est en grande partie le fruit de la négligence des habitans.

Après avoir remonté le désert, nous campâmes sur un monticule de sable où se trouve une source entourée de palmiers; c'est une excavation qui a 10 mètres de circonférence : il y croît des joncs; l'eau est bonne et douce. Cet endroit s'appelle *el-A'yn el-Ouâdi* [la fontaine de la vallée].

Le 15 février, à six heures du matin, nous nous mîmes en route, et nous traversâmes d'immenses plaines rocailleuses parsemées de mon-

ticules calcaires. A l'ouest, nous avions une chaîne de montagnes dirigée dans le sud-ouest; les formes de ces rochers isolés, souvent bizarres, semblent offrir, à quelque distance, l'image de tombeaux musulmans en ruines. Un accident qui faillit nous être funeste, vint rompre la monotonie du voyage : mon interprète et moi nous fûmes jetés à bas de nos chamelles sur le rocher nu : elles avaient été mordues et effrayées par un chameau de la caravane, d'espèce vicieuse. Cette chute fut terrible*; il me fut impossible de me relever; mon interprète était tombé sur la tête; et je ressentais de vives douleurs dans les reins: mais nous étions près du Farâfreh; le desir d'y arriver nous donna des forces; au bout d'une heure, nos Arabes nous aidèrent à remonter sur nos dromadaires. M. Letorzec aurait eu le même sort, s'il n'eût pas été en arrière : cependant il ne fut pas plus heureux que nous ; car, dans le cours de ce voyage, et ne pouvant maintenir son chameau, parce qu'il avait les mains embarrassées par sa boussole et par ses papiers, il tomba trois fois de sa monture.

Nous découvrîmes, vers le soir, les palmiers

* Un homme monté sur un chameau de taille ordinaire, a la tête élevée de 8 pieds au-dessus du sol, et quelquefois plus.



de Farâfreh, et nous y arrivâmes après dix heures de marche. A notre aspect, les Arabes prirent les armes et se réunirent à la porte de leur village; la plus grande partie monta sur les tours du Qasr : tous avaient des fusils. Ces préparatifs nous firent craindre qu'ils ne voulussent pas nous recevoir. Nous voyant avancer, ils envoyèrent deux des leurs au devant de nous pour parlementer : leur abord fut brusque; ils nous offrirent de l'eau et ce qui nous serait nécessaire, à la condition que nous n'approcherions pas du village, ajoutant qu'ils avaient ordre de nous faire poursuivre notre route. Notre réputation dans la petite oasis nous avait précédés dans ces lieux, et l'on savait que nous étions chrétiens; mais je n'étais pas en état de continuer; ma chute m'avait jeté dans une grande faiblesse, et mon interprète pouvait à peine parler. Nous leur dîmes que nous avions des firmans du pacha du Kaire, et qu'on les leur montrerait le lendemain. En même temps, je fis décharger mes chameaux et placer notre tente à trois cents pas du village, vers le sud. Les habitans persistaient à nous faire partir; mais je n'écoutai personne et je m'étendis sur mon lit : c'était un simple tapis et une grande couver-

ture, avec ma valise servant d'oreiller. Ordinairement j'y trouvais un profond sommeil, causé sur-tout par la fatigue des courses à pied et par les mouvemens du chameau. Instruits de notre accident par le conducteur, les Arabes prirent pitié de notre état, et ils nous laissèrent dormir tranquilles.

CHAPITRE XII.

Plan de l'oasis d'el-Farâfreh. — Crédulité des habitans. — Entrée dans le château. — Puits ancien. — Description du lieu. — Culture, produits du sol, arbres fruitiers. — Commerce, industrie. — Maladies. — Départ pour l'oasis de Dakhel. — Observations sur la forme du sol. — Arrivée au Qasr.

Le 16, je reçus la visite des principaux cheykhs du village, et je leur remis la lettre du cadi cheykh Moussâ : ils n'y firent aucune attention. Je leur présentai ensuite plusieurs firmans de Mohammed-Aly pacha; ils les reçurent avec la même indifférence, disant qu'ils ne pouvaient pas les lire. Voyant bien que ces pièces ne pouvaient me servir que sur les bords du Nil et non pas dans les lieux où j'étais, je n'en parlai plus, et je fis servir le café aux Arabes; puis on prépara notre

dîner, qui consistait en deux plats de riz et en corbeaux que j'avais tués en route : j'engageai quelques habitans à partager notre repas; ils le trouvèrent fort bon, et s'en retournèrent au village, disant qu'ils allaient parler de nos firmans, et se concerter pour savoir si nous pourrions être admis. Croyant découvrir dans ce village quelques constructions antiques, je tenais beaucoup à y pénétrer.

Cette journée, nous éprouvâmes une assez forte chaleur; le thermomètre marquait 7°2 à six heures, et 30° à midi. Tandis que les Arabes tinrent conseil, je me trouvai assez bien pour entreprendre une promenade. Je sortis avec M. Letorzec, et nous commençâmes à lever le plan du lieu et de la position des sources : au retour, nous trouvâmes la moitié des habitans du village qui assiégeaient pour ainsi dire notre tente, et fort étonnés de voir ce qu'ils appelaient une maison en toile. Les cheykhs me dirent qu'ils ne pouvaient pas me laisser entrer dans leur village, parce qu'aucun chrétien n'y avait encore eu accès : je pressentis, toutefois, que la difficulté ne serait pas insurmontable, et je chargeai mon interprète d'arranger l'affaire par quelques bakchichs ou présens.

Le 17, à l'aide de M. Letorzec, j'achevai la topographie de Farâfreh. Les Arabes, étonnés de nous voir parcourir tout le pays, examiner leurs sources, et écrire continuellement, demandaient à Ismayl, mon interprète, ce que nous cherchions; celui-ci leur disait que c'étaient des belad-koufâr [villages des païens]. Ces réponses ne dissipèrent pas leurs craintes; ils disaient que nous mettions leur village sur des papiers; que ces papiers pourraient un jour servir à des étrangers, comme des titres pour prendre possession de leurs terres, en qualité d'anciens maîtres du pays. Ce peuple simple et superstitieux supposait qu'un droit de propriété pouvait s'établir de cette manière.

Au moyen de la chambre obscure, je pris une vue de leur village, et sans qu'ils s'en doutassent; il me fut d'autant plus facile de les tromper, que j'étais éloigné de ce village et que j'y tournais le dos. Lorsqu'ils virent cet appareil, ils accoururent en foule en me demandant ce que je faisais. Je plaçai M. Letorzec à côté de moi, tenant en main la lunette astronomique, tournant comme moi le dos au village; il faisait semblant de regarder le soleil : j'étais censé, ainsi que lui, l'observer dans ma biote, et pen-

dant ce temps j'avançais mon dessin. Ils étaient étonnés de ce que nous pouvions remarquer dans le soleil, le regardant de tous leurs yeux et n'y voyant rien de plus extraordinaire que les autres jours. Mon interprète leur fit entendre très-sérieusement qu'il leur expliquerait l'affaire; puis il se posait la main sur la bouche pour leur imposer silence, comme si le moindre bruit eût dû troubler nos observations.

Nous avions chacun notre rôle : un de mes Arabes, Solymân de Syout, parvint à faire asseoir les habitans en cercle autour de nous; ils gardaient le plus profond silence. Quelques curieux voulurent examiner ma chambre obscure, mais avec une corde je tournais la glace, et ils n'y voyaient rien : lorsque mon opération fut terminée, je retournai mon dessin et je fermai ma boîte. Ceux qui n'avaient pu voir le soleil dans ma chambre obscure, le regardaient par la lunette : cette lunette nous servait pour les occultations des satellites; elle était montée sur un pied et commode pour l'observation. M. Letorzec, pour ne point trop se fatiguer la vue, y avait fait monter un verre de couleur : j'invitai l'un de ces cheykhs à regarder dans ce verre; il aperçut le soleil comme un globe de feu

pourpre et privé de ses rayons; stupéfait, il s'écrie : *Allah, allah, Mohammed resoul allah.* Ces cris piquèrent la curiosité des autres spectateurs; ils voulurent jouir du même avantage, et je laissai à mon interprète le soin de satisfaire leur curiosité : cette condescendance me procura enfin l'entrée de leur village. Qu'on ne soit pas étonné si, parfois, je m'attachai à exciter la surprise des Arabes, et à profiter de leur ignorance, au lieu de les instruire de choses souvent très-simples, et de les guérir de leur crédulité : non-seulement mes efforts eussent été vains, mais je me serais privé par-là des moyens de voir et d'étudier le pays, et d'en dessiner le plan, l'aspect et les monumens.

Ce fut le 19 que nous entrâmes dans le village de Farâfreh; il méritait peu que nous prissions tant de peine pour y pénétrer. Les cheykhs appelèrent mon interprète, et le conduisirent dans le tombeau du cheykh Marzouq, situé à l'ouest et tout près du village, et pour lequel ils ont la plus grande vénération; là, ils le firent jurer par Mahomet qu'une fois introduits dans le Qasr ou château, nous nous abstiendrions totalement d'écrire, de mesurer et de dessiner, et que nous ne leur causerions

aucun dommage; ils l'obligèrent de baiser les quatre coins de cette tombe et de faire une prière, en garantie des obligations qu'il venait de prendre en notre nom; puis on déposa dans le tombeau notre offrande, qui était censée faite par Ismayl. Ils avaient juré, disaient-ils, qu'aucun chrétien n'entrerait dans le Qasr, et ils ne pouvaient être relevés de ce serment que par des prières et par une offrande adressée au cheykh Marzouq.

Ismayl vint me rendre compte des conditions que l'on venait de nous imposer, et, pour mieux jouer son rôle, il me demanda deux bougies qu'il alluma sur la tombe du cheykh; cet acte de piété fit merveille. Les Arabes nous conduisirent en tremblant; nous traversâmes d'abord quelques petites maisons ou cahutes en terre, comme sont toutes les constructions de ce pays. Nous étions suivis de tous les habitans du village; les femmes montaient sur leurs terrasses pour nous voir : on marchait dans le plus profond silence. Ce cortége nous accompagna ainsi jusqu'à la porte du Qasr; mais il n'y entra que les principaux habitans.

Cet endroit est enclos de murs élevés et fortifiés; on y arrive du côté de l'est : il faut monter

quelques marches formées de pierres assez mal arrangées; deux murs forment un réduit devant la porte. Le dessus de cet emplacement est ouvert; au milieu se trouve une trape qui se lève: c'est là leur plus grand moyen de défense; lorsque leurs ennemis veulent approcher de la porte, ils les assomment à coups de pierres.

Nous franchîmes divers passages étroits et couverts de chambres contiguës; le jour y pénètre par de petites cours; elles sont surmontées d'un étage peu élevé. Chaque famille possède une de ces salles, où elle renferme ce qu'elle a de plus précieux, ainsi que sa provision pour l'année, comme du dourah, des olives, les armes et l'argent. Quoique ces cabinets ne soient pas bien fermés, il ne s'y fait point de vols; la plus grande confiance règne entre les habitans.

Je montai dans les premiers cabinets, à l'aide de quelques troncs de dattiers très-inclinés, et de là je gravis jusqu'aux seconds, où sont les terrasses; les planchers en sont très-élastiques, formés de troncs de palmiers et de petites branches de dattiers. C'est du haut de ces terrasses qu'ils se défendent contre les Arabes: elles sont surmontées, à la hauteur d'un mètre, par des

murs formant parapet, et crénelés comme ceux de nos tours. Quoiqu'il nous fût défendu de rien mesurer, je pus compter mes pas, et je reconnus que cette enceinte est de forme-à-peu près carrée, et qu'elle a environ 100 mètres de tour; les murs extérieurs ont environ 35 pieds de hauteur. Les premières assises sont en pierres sèches; le reste est en briques crues. La construction est généralement mauvaise *.

Dans une petite cour, au nord du Qasr et au milieu d'une chambre obscure, on a pratiqué un puits; je descendis, sur deux troncs de dattiers, dans cette chambre, par une ouverture étroite, en me tenant à la muraille, et pieds nus; la pente était très-rapide. La chambre est de forme demi-circulaire; le puits, qui est au centre, est en partie couvert en bois et creusé dans le roc; il paraît contenir beaucoup d'eau : les habitans le regardent comme un trésor, et ils ont soin de le tenir toujours bien fourni d'eau, afin de pourvoir au cas où ils seraient obligés de se renfermer dans le château et de soutenir un blocus contre les Bédouins. Je pense, et en cela les traditions du pays sont conformes à mon opinion, que ce puits est l'ouvrage des anciens habitans,

* *Voyez* la vue et le plan, volume II, planche XXXV.

pu exister dans cet emplacement une forteresse antique. Aujourd'hui l'on n'y trouve que des constructions arabes, excepté le puits et de petits hypogées situés dans le sud du village.

Tous les habitans s'étaient rassemblés à la porte de l'enceinte pour nous voir; ils nous accompagnèrent jusqu'à notre sortie et jusqu'à ce que nous fûmes hors du village. J'appris d'eux qu'en 1817 une tribu d'Arabes nommée Djouessy, révoltée alors contre Mohammed-Aly, était venue chez eux pour les piller: à son aspect, ils emportèrent dans le Qasr tout ce qu'ils purent sauver, et s'y réfugièrent tous, hommes, femmes, enfans. Les cavaliers étaient au nombre de soixante: ils tentèrent d'entrer dans ce château; mais, accueillis par une grèle de pierre qui les fit rétrograder, ils pillèrent les maisons voisines et se retirèrent. La perte des habitans ne fut pas considérable, parce qu'ils ont l'habitude de ne faire des provisions qu'au fur et à mesure de leurs besoins.

Suivant une tradition, cette oasis fut la première que conquirent les musulmans sur les chrétiens qui habitaient ces déserts. Nous employâmes le peu de jours que nous y passâmes à observer la latitude et la longitude, et à

dresser le plan des lieux. Le village de Farâfreh est situé par 27° 2′ 59″ de latitude nord, et par 25° 50′ 28″ de longitude est, résultat de quatre hauteurs méridiennes du soleil, et de six calculs de longitudes par les distances de la lune et des étoiles au soleil. Il contient cent quatre-vingts habitans, dans un circuit de six cents pas, y compris le Qasr; il occupe une partie du désert, peu élevée au-dessus du niveau de la vaste plaine qui est à l'est. La partie au nord du château n'est pas, comme les autres côtés, entourée de constructions. Lorsque les habitans s'y réfugient, ils en ferment la porte par une pierre énorme. Alors, du haut des murailles, les uns tirent des coups de fusil sur les assaillans, et les autres précipitent sur eux de grosses pierres dont ils font à dessein une grande provision. Le château a une certaine apparence; les murs sont inclinés comme ceux de l'enceinte de Syouah. Les terres en culture sont dispersées dans le désert : les meilleures sont couvertes d'oliviers et touchent au village, vers l'est et le sud-ouest : c'est la partie la plus considérable du territoire. Je n'ai pu mesurer le contour de plusieurs de ces terres, mais j'en ai déterminé la place et l'étendue à l'aide de la boussole. Cette oasis présente plusieurs petites dépendances; ce sont des pièces

de terre cultivées, et des sources, à différentes distances vers le sud-ouest, depuis un quart de lieue jusqu'à dix lieues, avec des dattiers et des oliviers. On y remarque une construction ancienne que les Arabes appellent *Deyr :* ce lieu n'est plus habité; les Arabes n'y vont que pour en travailler les terres et récolter les produits.

Au sud-ouest du village s'élèvent quelques monticules de forme conique et dont l'éclatante blancheur fatigue la vue : au-delà est un petit bois de palmiers et d'oliviers. Dans l'ouest et le nord, d'autres petits groupes d'oliviers et de palmiers épars s'étendent sur une vaste plaine; du côté de l'est, se trouve une longue chaîne de montagnes; enfin on découvre encore des oliviers à plus de deux lieues dans l'ouest. Mais tous les végétaux qu'offre cette oasis ne forment en quelque sorte que de petits points de verdure, perdus dans l'immensité du désert que la vue embrasse.

Les principales productions du Farâfreh consistent en huile d'olive, en un peu de dattes, de coton et de froment, en dourah et en dokn ou millet; il est riche en arbres fruitiers de diverses espèces; les habitans font croître même quelques légumes, comme dans la petite oasis,

et encore d'autres plantes, telles que bydinjân*, poivre long, haricots, melokhyeh, bamyeh, kharroubyeh, espèce de longs pois dont on fait un sorbet, bougoum, qui sert à la teinture, citrouilles, pastèques, &c. Je fus étonné de trouver dans un endroit d'aussi peu d'étendue, tant de productions diverses et des jardins parfaitement entretenus, tous entourés de murs et fermés de petites portes faites de branches de dattiers. Les vergers sont plantés d'oliviers, d'abricotiers, de grenadiers, de pêchers, de pommiers, de figuiers, de treilles, d'orangers à fruits amers, de citronniers doux et aigres, et de rosiers; ces arbres sont toutefois en petite quantité : on y trouve aussi des nabks, des acacias, peu de doums. Tous ces jardins sont arrosés par des sources très-abondantes dont l'eau est parfaitement douce. Combien l'aspect de cette verdure soulageait nos fatigues et réjouissait nos yeux! Privés depuis si long-temps d'alimens végétaux, nous pouvions tous les jours nous en nourrir abondamment; la salade de feuilles de raves nous semblait excellente. En général, dans les oasis, les voyageurs peuvent satisfaire leur appétit, et varier leur nour-

* *Solanum melongena.*

riture. La nôtre se composait de riz et de la viande de jeunes chèvres, de bœufs, de vaches et de poules, indépendamment des fruits et des légumes. On rencontre encore, dans le pays, des ânes et d'autres bestiaux.

Les habitans échangent leurs produits, tels qu'huile, dattes, abricots secs, coton, &c. contre du blé, des lentilles, du riz et des toiles pour leur usage; mais ils en vendent encore plus, sur-tout l'huile : ils commercent avec la petite oasis, à laquelle ils paient un tribut ; ils communiquent aussi avec le village de Qasr, appartenant à l'oasis de Dakhel. Une tribu arabe, nommée Ellays, fait ordinairement ce dernier voyage; elle s'arrête sur les bords du désert, entre Ojel et Meylaouy, ainsi que dans la petite oasis. On parle l'arabe au Farâfreh, mais il est plus corrompu qu'en Égypte. Hommes, femmes, enfans, tous sont très-laborieux et très-actifs. Les hommes cultivent les terres, et y conduisent les eaux des sources avec une juste proportion, à l'aide d'un certain nombre de rigoles qu'ils ont soin d'entretenir et de préserver de l'encombrement des sables; ils filent eux-mêmes leur coton, dont une partie est employée à faire de la toile pour leur usage; ils

fabriquent aussi des tissus grossiers en laine. On ne compte que soixante-quinze hommes. Les femmes ne restent pas non plus oisives : elles travaillent beaucoup dans leur ménage, et font des vases grossiers en terre cuite pour les besoins usuels : ce sont elles aussi qui expriment l'huile au moyen d'un assez pénible procédé, car elles n'ont pas de moulins ; elles pratiquent pour cela des trous dans le rocher calcaire, et s'en servent en guise de mortier ; assises à terre, elles y broient les olives à l'aide d'un pilon, et en extraient une huile assez bonne, mais bien inférieure à nos huiles de France ; on la conserve dans des outres.

Au Farâfreh, de même qu'à la petite oasis, il tombe quelques légères pluies dans les mois de janvier et de février ; il y règne aussi les mêmes fièvres ; quelquefois la peste y pénètre en même temps que dans la Haute-Égypte, mais cela n'arrive guère qu'une fois en vingt ans.

Le 19, ayant terminé mes opérations, je fis faire les préparatifs du départ ; et le lendemain, à six heures trois quarts, nous fîmes route vers l'oasis du Dakhel. Nous traversâmes d'abord des plaines en partie couvertes de sable ; le sol est de pierre calcaire mêlé de beau-

coup de chaux carbonatée ou spath d'Islande. Après sept heures de marche, nous arrivâmes à une source ou puits que l'on a soin de tenir couvert pour le garantir du sable ; deux palmiers s'élèvent auprès : on l'appelle *byr dakar*. Nous y remplîmes nos outres, et nous continuâmes à travers de vastes plaines qui se prolongent à perte de vue. Après neuf heures et demie de marche, nous campâmes dans un endroit que l'on nomme *A'mrah el-A'yn*. Le désert, toujours uniforme, uniquement composé de plaines immenses, n'offrait rien qui bornât nos regards. Chaque soir, en arrivant, nos Arabes préparaient notre souper, composé seulement de pilau ; le matin, pour ne point perdre de temps, nous déjeûnions en route avec des dattes ; parfois il nous arrivait d'emporter une chèvre, mais non du bois pour la faire rôtir, ou bien les Arabes, pour ne pas trop charger leurs chameaux, en prenaient fort peu, dans l'espoir de trouver au désert quelques broussailles ou même des fragmens de dattiers : de manière que souvent notre provision de viande nous devenait inutile. Il fallait bien en passer par-là ; autrement il eût fallu être sans cesse en guerre avec les maîtres des chameaux. Pour surcroît de peines, mes deux domestiques

arabes avaient contracté la fièvre au Farâfreh; il me tardait d'arriver à Syout, car nous craignions beaucoup d'être atteints de la même maladie.

Nous partîmes le 21 à six heures, et traversâmes toute la journée des plaines de sable; le chemin était très-pénible pour nos Arabes, qui devaient marcher dans ces sables dix ou douze heures par jour, forcés de courir sans cesse derrière les chameaux pour les exciter, tantôt par des chansons, et tantôt par des cris: souvent j'ai remarqué que, stimulés et comme électrisés par ces chants, les chameaux précipitaient leur marche. De chaque côté de notre route, nous observâmes des bancs de sable dirigés nord et sud, formant une étroite vallée large d'un quart de lieue ou d'une demi-lieue. Après treize heures de marche, nous campâmes ce jour-là au pied d'une montagne isolée, nommée *el-Ouara-Abd-Somat.*

Le 22, à six heures et demie, nous continuâmes à nous avancer dans une vallée formée de hauts bancs de sable, d'une étendue de six lieues, et toujours dirigée du nord au sud: ensuite nous trouvâmes la plaine inégalement coupée de petits rochers épars çà et là. Tout ce désert, depuis le Farâfreh, s'élève

dans le sud, et peu dans l'ouest : après onze heures trois quarts de marche, nous campâmes dans un endroit nommé *Karachef.*

Le 23, à six heures, nous continuâmes de monter, pendant trois lieues encore, sur une plaine hérissée de rochers bas. C'est un sol calcaire percé, creusé et onduleux à la superficie, disposition qui paraît être l'ouvrage de l'eau : la direction de ces parties onduleuses est constamment nord et sud, ce qui semble annoncer que, lors de la formation de cette plaine, les eaux ont eu un écoulement vers le nord. Il nous suffisait d'observer la direction des lignes marquées sur le sol, pour connaître notre route. J'y trouvai un calcaire dur, à grain fin, luisant, avec de légères veines d'oxide de fer rouge, susceptible de recevoir le poli du marbre. On le distingue aisément de l'autre calcaire, qui est plus tendre; le premier se polit naturellement par le frottement des sables.

En suivant cette plaine, nous parvînmes dans une région élevée d'où l'on découvre un horizon étendu; elle est hérissée de montagnes isolées, de forme conique. Les sommets de ces montagnes offrent un aspect imposant et sauvage; après les avoir parcourues l'espace de deux lieues, à

travers des sinuosités qu'il fallait suivre pour trouver un chemin praticable, nous descendîmes dans une vallée profonde, bornée à l'ouest par une chaîne d'autres montagnes qui s'étend nord et sud, et qui domine en partie le vallon de l'oasis de Dakhel, dont l'apparition de plusieurs corbeaux nous annonçait la proximité. Ce passage est nommé l'*Aqabah du Dakhel;* il est très-pénible pour les animaux; la descente dura plus d'une heure. En approchant, mes Arabes tirèrent des coups de fusil en signe d'alégresse. Après une heure de marche dans la vallée, nous arrivâmes au Qasr, principal village de cette oasis: notre route de ce jour avait duré huit heures.

CHAPITRE XIII.

Position de Qasr, chef-lieu de l'oasis du Dakhel. — Source minérale.—Antiquités, temple à Balât.— Description de l'oasis. — Bruit d'une expédition dans le Dongolah. — Ruines à Cheykh-Besendy et à Teneydeh. — Temple à A'yn-Amour. — Hauteur de la montagne. — El-Khargeh. —Antiquités.—Le cheykh du lieu reconnaît le voyageur, qui y était venu en 1818.

En nous apercevant, plusieurs des principaux habitans de Qasr vinrent à notre ren-

contre, et nous firent un bon accueil. Ils voulurent nous conduire dans le village; mais nous préférâmes nous tenir en dehors, et nous campâmes dans un jardin rempli de dattiers et d'oliviers, sous les murs du lieu. Aussitôt arrivèrent les cheykhs, nous apportant en présent des dattes et des abricots secs; lorsque je leur dis que je venais voir les antiquités, ils s'offrirent de la meilleure grâce du monde à m'y accompagner. Je trouvai une bien grande différence entre les procédés et les manières des habitans de cette oasis et ceux des habitans des trois autres que nous venions de visiter. Ce village, qu'on nomme dans le pays *Medynet el-Qasr*, est situé par 25°,41′ 32″ nord, et par 26° 39′ 6″ de longitude est : ces résultats ont été obtenus par deux hauteurs méridiennes, et deux observations de distances de la lune au soleil. Il contient environ deux mille ames : c'est le plus considérable de l'oasis; aussi les habitans l'honorent-ils du nom de *ville*, ce que signifie le mot *medynet*. Il est assez bien bâti; on y trouve des maisons à deux étages, des rues, et des portes qui se ferment la nuit. Au milieu du village jaillit une source abondante d'eau thermale sulfureuse : les habitans en ont tiré un bon parti, en y formant

des bains, qui sont une de leurs plus délicieuses jouissances : ils ont creusé deux petits bassins, et les ont couverts et entourés de murs, de manière à former deux cabinets distincts, où les deux sexes se rendent à toute heure de la journée, surtout de grand matin. On sait que tout musulman se fait un devoir religieux des ablutions prescrites par le Coran. Les habitans du Qasr-Dakhel s'y soumettent scrupuleusement; ils se croiraient impurs, si, au sortir du lit, ils n'allaient pas se plonger dans le bain avant de faire la prière. Nous nous y baignâmes nous-mêmes plusieurs fois. Le 24 février, à une heure quinze minutes, la température de l'eau était de 38°, 5, celle de l'air étant de 21° 9'. Les habitans nous dirent que l'eau était plus chaude pendant la nuit que pendant le jour; c'est que la température de l'air étant plus froide la nuit, souvent de 20 degrés, leur fait alors trouver cette eau plus chaude que pendant le jour. J'ai remarqué, en effet, que cette température était constamment la même. L'eau vient à cette source en abondance; au sortir des deux bassins, elle tombe dans un ruisseau et se sépare en mille petits canaux qui vont fertiliser les jardins du Qasr. Les femmes vont puiser cette eau, la laissent

refroidir, et l'emploient à tous les besoins de la vie.

Le 24, je fis une course dans les environs pour y voir les antiquités. Au sud, on trouve d'abord les tombeaux d'el-Mezouaqah, creusés dans un rocher de forme conique : il y a là des fragmens de momies humaines et d'animaux; à la surface du sol, plusieurs ouvertures de puits qu'on y remarque, paraissent être des dépendances des tombeaux. Je visitai divers monumens en briques crues, tels qu'un château romain et d'autres constructions de la même époque, recouvertes par des voûtes et ayant leurs murs inclinés. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à Deyr el-Hagar, ce qui répond à *temple en pierre :* la construction en est de style égyptien ; le tour des portes seulement est couvert de figures et de caractères hiéroglyphiques; on y voit Osiris, à tête de belier, avec Isis et Anubis. Ce monument paraît appartenir au siècle des Ptolémées; c'est le seul digne de remarque que l'on rencontre dans cette oasis. Il est entouré d'une enceinte également en pierre, à laquelle se rattachaient un portique intérieur et une continuation d'arcades qui paraissent avoir occupé tout son circuit: elles étaient

supportées par des colonnes construites en briques triangulaires : ces arcades communiquaient à de petites chambres qui servaient probablement de logement aux prêtres. Les murs semblent avoir été couverts d'un enduit et peints à fresque. L'enceinte avait pour objet principal de garantir le monument qu'elle renfermait des sables du désert, qui, aujourd'hui, le comblent en partie. Après cette course, je revins de bonne heure au Qasr, où je m'occupai, avec M. Letorzec, d'observations de longitude.

On compte dans cette oasis onze villages épars, dont on peut évaluer la population à 3000 ames : les principaux produits y consistent en dattes, olives, riz et abricots secs; les dattes sont d'une belle espèce et très-estimées, sur-tout celles que l'on nomme *sultanes*. Les habitans font beaucoup d'huile, dont ils pourraient améliorer la qualité s'ils apportaient plus de soin à cette opération; mais celle qu'ils obtiennent est très-médiocre; ils la conservent dans des outres. Leur miel de dattes est excellent. Ainsi que dans les autres oasis, ils sèment un peu de coton, de dourah, de dokn, de froment, mais pas assez pour suffire à leur consommation.

Des Arabes qui arrivaient de Syout, m'apprirent que le pacha préparait une expédition pour le Dongolah : une telle nouvelle éveilla toute ma curiosité; elle excita en moi le desir de profiter de cette occasion pour tenter des découvertes; je ne rêvais plus qu'Éthiopie et Méroé. Cette circonstance m'obligea à quitter l'oasis beaucoup plutôt que je n'eusse fait; il me fallait d'ailleurs un temps assez long pour étudier la topographie de ces lieux, en examiner les nombreux villages et rechercher les antiquités. Le séjour du désert avait fatigué, excédé tous mes gens; deux d'entre eux avaient la fièvre; enfin ce début avait dégoûté M. Letorzec lui-même, et j'éprouvais la même impression. Une autre raison plus puissante encore venait se joindre à celle-ci; les gens de Syouah avaient à peu-près épuisé mes ressources pécuniaires: tous ces motifs me firent accélérer mon retour au Nil, avec le projet de bien examiner notre route, et de revenir plus tard dans cette oasis.

J'ordonnai en conséquence les préparatifs du départ pour le 26; et ce jour arrivé, nous fîmes route à sept heures du matin pour l'oasis de Thèbes. Nous passâmes d'abord dans des sables qui empiétent de plus en plus sur les terres cultivées; ensuite nous traversâmes des champs

pour les rassasier. Nous continuâmes notre route au milieu de plusieurs petites chaînes de monticules, semblables à ceux que nous avions vus la veille, composés de couches de grès et d'argile, quelquefois recouverts, à la superficie du sol, d'une couche de poudingue en partie calcaire et faiblement lié. Nous nous rapprochâmes de la grosse chaîne de montagnes au nord de la route : là elle forme un coude qui va nord et sud; nous marchâmes dans l'angle de ce coude pour sortir du défilé. Après avoir quitté la vallée du Dakhel, nous montâmes pendant trois heures par une pente douce, en suivant une gorge profonde; comme il s'y trouvait quelques herbages, nous voulûmes en faire profiter nos chameaux, et nous nous déterminâmes à y camper; ce passage se nomme l'*A'qabah Ounag*. Nous avions marché dix heures.

Le 28, à six heures un quart, nous recommençâmes à gravir la montagne pendant un quart d'heure, et nous arrivâmes sur un vaste plateau, d'où s'élèvent quelques petits monticules formés de couches d'argile veinée et de couches de calcaire dur légèrement imprégné d'oxide de fer. Après avoir marché trois heures

sur ce plateau, nous franchîmes le mont Abou-Tartour, cône isolé sur la plaine. Le plateau est ensuite parfaitement nivelé : on marche pendant deux heures sur le rocher même, tout couvert de ses fragmens, ce qui rend la marche très-pénible pour les chameaux. On distingue facilement, sur ces grandes surfaces, la différence de nivellement du sol, par-tout plus élevé au sud qu'au nord. La superficie de ce terrain calcaire offre quelquefois l'aspect des bois pétrifiés; elle est striée, avec des lignes onduleuses, présentant l'image d'un terrain sillonné par des eaux courantes, dans une direction parfaitement nord et sud, comme les grandes surfaces calcaires qui se trouvent entre le Farâfreh et le Dakhel. Après dix heures de marche, nous descendîmes pendant un quart d'heure, en suivant un ravin escarpé, à A'yn-Amour, source ombragée par quelques dattiers, et qui donne son nom à cet endroit : elle est placée à mi-côte, sur une plate-forme; aussi la montagne est nommée *Gebel A'yn-Amour.* D'après les traditions des Arabes, ce lieu portait jadis le nom de *Malaga.* On voit sur le plateau les restes d'un petit temple de style égyptien, qui était entouré d'une vaste enceinte. Le temple a 21 mètres 83 centimètres de longueur [67 pieds

et demi environ]; sa façade postérieure est couverte de sculptures : j'en ai dressé le plan (*voy.* vol. II, pl. XLII, fig. 1). Aux environs se trouvent quelques excavations dans le rocher, avec des ruines d'habitations. Tout annonce que ce lieu, situé entre le Khargeh et le Dakhel, était une station habitée ou fréquentée par les anciens Égyptiens.

Le 29, avant de partir, mon guide me dit qu'à la distance d'une journée dans l'est de cet endroit, était encore une petite oasis nommée *Oum el-Debâdeh* et *el-Lengeh,* qu'elle était inhabitée, et qu'il s'y trouvait une petite ruine comme celle d'A'yn-Amour. Je remontai au sommet de la montagne, avec mon baromètre, pour y observer la pression de l'air, et je descendis ensuite à A'yn-Amour, et de là au bas de la montagne, où je plaçai de nouveau mon baromètre : à six heures et demie, sur la cime, il marquait* 707^{mm},08; le thermomètre du baromètre, 18°,7; le thermomètre libre, 18,3 : au bas de la montagne, à neuf heures, le baromètre marquait 739^{mm},13; le thermomètre du baromètre, 28 degrés; le thermomètre libre, 27. D'où l'on

* La hauteur du baromètre est toujours exprimée en millimètres, et celle du thermomètre en degrés centigrades.

peut conclure que le plateau du mont d'A'yn-Amour est élevé de 371 mètres [1143 pieds environ] au-dessus du niveau de la vallée du même nom. On marche une demi-heure sur le plateau; la route devient ensuite très-difficile pour les chameaux, à raison du nombre de sentiers tortueux par lesquels il faut les conduire, entre les rochers et à mi-côte. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes dans une vallée couverte de sable et coupée de petits rochers. Bientôt nous entrâmes dans une vaste plaine dont le sol est généralement de grès, et présente à sa surface des concrétions roulées, quartzeuses, de couleur noirâtre, chargées d'oxide de fer, et d'autres formées de couches feuilletées très-minces; on y trouve aussi quelques roches calcaires. On découvre au nord une grande chaîne de montagnes. Vers le soir, nous trouvâmes beaucoup de bancs de sable disséminés; après douze heures de marche, nous campâmes dans cet endroit, qui s'appelle *Oche el-Gard.* La plaine est élevée vers le sud et vers l'est.

Le 1.er mars, nous partîmes à six heures; comme la veille, nous nous dirigeâmes vers le sud-est : des bancs de sable rendaient notre

marche difficile. Au bout d'une heure et demie, nous parvînmes à une montagne de grès, d'où nous eûmes la satisfaction de découvrir enfin, dans le sud-est, les palmiers du Khargeh, à deux lieues et demie de distance. Il nous eût été bien plus agréable d'apercevoir les palmiers du Nil; mes Arabes sur-tout l'eussent desiré; deux d'entre eux étaient cruellement tourmentés par la fièvre : nous fûmes toutefois enchantés d'arriver au Khargeh, où nous devions prendre deux jours de repos. Nous descendîmes bientôt dans la vallée de la grande oasis, où nous ne tardâmes point à découvrir les tombeaux d'el-Gabaouet et les ruines du grand temple. Nous passâmes près d'une belle source ombragée de superbes acacias, et, après quatre heures de marche, nous campâmes à un quart de lieue plus loin, auprès du monument, sous de beaux acacias et des tamariscs, au lieu même où j'avais séjourné lors de mon premier voyage.

CHAPITRE XIV.

Position géographique du grand temple de Khargeh. — Surprise du cheykh, qui reconnaît le voyageur. — Antiquités. — Châteaux fortifiés. — Observations barométriques sur plusieurs montagnes. — Caravane de Dârfour. — Hospitalité reçue d'une femme bédouine. — Syout. — Scorpions, reptiles. — Retour au Caire. — Peste. — Arrivée de M. Drovetti, venant de Syouah ; récit de son voyage et de la prise de l'oasis. — Lac et île d'Arachyeh. — Tentative de Browne pour y pénétrer.

Ce fut un vif plaisir pour moi de me retrouver encore au milieu de ces ruines qui, le 8 avril 1818, avaient excité ma surprise et mon admiration : le cheykh du Khargeh, qui m'avait connu à mon premier voyage, fut bientôt averti que des Européens venaient d'arriver ; car, malgré leur costume arabe, il suffit, pour les reconnaître, de les voir rechercher des ruines et y établir leur habitation. Des Turcs, dirent les gens du pays en nous voyant, ne seraient pas aussi fous. Mais aussi les habitans savent qu'avec les voyageurs il y a toujours quelque chose à gagner, quelques présens à recevoir. Le cheykh accourut. Quelle fut sa surprise, quand il me reconnut, me voyant de retour après deux ans !

Il ne me regarda plus comme un fou, et il ne douta point qu'à mon premier voyage je n'eusse emporté des trésors; il fut confirmé dans cette idée, voyant que, depuis cette époque, ces ruines étaient visitées par beaucoup d'Européens, tandis qu'auparavant on n'en avait pas encore aperçu un seul : il crut donc que je venais encore chercher de l'or. Les voyageurs Poncet et Browne y avaient pourtant passé; et même ce dernier, deux fois, en allant au Dârfour et en revenant*.

Le 2, je fis déblayer les débris des portes qui obstruent l'accès du grand temple, pour y rechercher des inscriptions, entre autres les premières lignes d'un décret qui paraît avoir été un double de la grande inscription. Le temple a 191 pieds de longueur**. Je pris ensuite deux vues des tombeaux d'el-Gabaouet***. Les 2 et 3, nous obtînmes deux hauteurs méridiennes et des distances de la lune au soleil pour déterminer la position du lieu : la latitude du temple est 25° 28′ 30″ nord, et la longitude, 27° 18′ 37″ est;

* Je ne puis concevoir comment ils ont ignoré l'existence des monumens de la grande oasis.

** Voyez mon premier *Voyage à l'oasis de Thèbes*, en 1818, publié par M. Jomard, page 93.

*** *Voyez* vol. II, planche XXXIII et XXXIV.

c'est le résultat de trois hauteurs méridiennes du soleil et de cinq calculs de longitude par des distances lunaires.

Le 4, nous reprîmes notre route vers Syout. D'abord on traverse beaucoup de sables : le sol de la plaine est de grès, souvent disposé en grains globuleux, en partie pénétrés d'oxide de fer. Après trois heures de marche dans le nord-est, nous atteignîmes une vallée dirigée nord et sud, où l'on trouve beaucoup de végétation, des doums, des dattiers épars, et dont il paraît que les fruits sont abandonnés; notre marche dura trois heures. Là j'observai un château romain, nommé *Qasr-Byr el-Hagar,* situé à six lieues du Khargeh; cette ruine a 17 mètres 74 centimètres, sur 23 mètres 85 centimètres [près de 74 pieds]; les murs, un mètre 84 centimètres d'épaisseur, et 7 mètres d'élévation. Une seule porte est pratiquée à l'ouest du bâtiment; son intérieur est tellement obstrué de décombres, qu'à peine peut-on en reconnaître le plan : on y voit beaucoup de restes de petites chambres : sur le sommet des murs, dans leur épaisseur, on avait pratiqué des boyaux, de petits chemins. Le bâtiment est construit en grosses briques crues, de 39 centimètres de longueur sur 18 de

largeur et 15 d'épaisseur : près de là sont deux puits d'eau douce creusés dans le roc; c'est probablement l'ouvrage des anciens qui habitèrent cette vallée; elle est aujourd'hui déserte et envahie par les sables.

A trois lieues au nord de cette ruine est un autre château romain, plus fortifié, mais moins étendu que le précédent : il est aussi de forme carrée; il est long de 12 mètres sur 11 mètres 10 centimètres, et il a 7 mètres 50 centimètres d'élévation; ses murs sont épais d'un mètre 85 centimètres. Il n'a qu'une seule porte voûtée, pratiquée au sud : aux quatre angles de ce monument sont des massifs cylindriques, à l'imitation des tores des temples égyptiens : étant fort gros dans ce bâtiment, ils donnent de la solidité à l'édifice. De même que dans le premier château, on avait ici pratiqué, dans l'épaisseur des murs, de petits chemins hauts de deux mètres. Des décombres en remplissent l'intérieur, où l'on voit de petites pièces voûtées; l'extérieur est assez bien conservé. A un petit quart de lieue au nord de ce second château, on en rencontre un troisième de même nature, construit sur un rocher qui s'élève au-dessus du niveau du sol : il a quelque apparence, et on le

découvre de loin ; on le nomme *Qasr Gebel el-Sont.* Il n'y a point de boyaux pratiqués dans ses murailles : on n'y trouve qu'une seule porte, au sud, et, dans son intérieur, six chambres qui étaient voûtées ; il est possible qu'il y eût un second étage : de même que les deux premiers, ses angles sont flanqués de tours. Le mur de l'est s'est écroulé ; les autres ont encore 10 à 12 mètres d'élévation (*voy.* le plan, vol. II, pl. XLII, fig. 3). Nous campâmes près de là, après une marche de dix heures.

Le 5, nous partîmes à 5 heures trois quarts. A une lieue de distance, nous trouvâmes une source d'eau saumâtre au milieu des sables ; des doums, des dattiers sont épars çà et là dans cette vallée, et y prospèrent, quoique abandonnés. Après trois heures de marche, nous atteignîmes la chaîne de montagnes qui longeait notre route vers l'est ; nous marchâmes encore deux heures avant d'y gravir. Après avoir observé mon baromètre, je montai pendant trois quarts d'heure. Ces montagnes sont calcaires, tandis que le sol de la vallée est de grès. Arrivés au sommet, nous nous trouvâmes sur un vaste plateau d'où l'horizon ne nous échappait qu'à une très-grande distance. Cette chaîne

conduit jusque dans la vallée du Nil. Mon baromètre, au bas de la montagne, marquait à dix heures $748^{mm},35$; le thermomètre du baromètre, 28°,6; le thermomètre libre, 28,5: au sommet de la montagne, à onze heures, le baromètre marquait $729^{mm},60$; le thermomètre du baromètre, 28°,7; le thermomètre libre, 28°,3. D'où l'on peut conclure que la montagne qui forme le grand vallon du Khargeh, est, dans cette partie, élevée de 226 mètres [697 pieds environ] au-dessus du niveau de la vallée. La superficie de ce désert nous montrait souvent le sol onduleux, sillonné, toujours dans la direction nord et sud*; ce phénomène singulier se reproduisait si constamment, qu'au besoin il eût pu nous servir de boussole.

J'observai dans plusieurs parties de ce désert le calcaire en formations mamelonnées, souvent en parties isolées et parfaitement rondes, d'un diamètre de 15 à 30 centimètres. Ces formes étonnent beaucoup les Arabes; diverses fois, ils m'avaient parlé de ces boules, en me disant qu'ils trouvaient, dans les déserts, des pastèques en pierre. Notre vue étoit bornée par une quantité de petites montagnes. Le soir nos chameaux

* *Voyez* ci-dessus pages 217 et 227.

étaient singulièrement fatigués de marcher dans les sables. Après avoir cheminé douze heures, nous dressâmes nos tentes dans l'endroit qu'on nomme *Chegueg el-Raml.*

Le 6, nous fîmes route sur une plaine inégale, coupée par-tout de petits rochers et de monticules épars. Le sol était calcaire comme celui sur lequel nous avions marché les journées précédentes. Nous trouvâmes sur la route huit chameaux morts, qui avaient appartenu à une caravane venue depuis peu de Chendy par les oasis; l'air en était infecté. Toute cette route déserte du Khargeh à Syout se trouve aujourd'hui tracée par des ossemens de chameaux, qui dessinent la direction suivie par la grande caravane du Dârfour. Après environ treize heures de marche, épuisés de fatigue, nous campâmes dans cette plaine, qui porte en cet endroit le nom de *Gart el-Faras;* nous avions encore un jour de marche à faire pour arriver au Nil.

Le 7, nous trouvâmes la route absolument la même que les jours précédens. On remarque sur ces vastes plaines une différence très-sensible dans le niveau du sol; il est plus élevé dans le sud et dans l'ouest. Je trouvai dans ce désert

beaucoup de silex. Après huit heures de marche, nous laissâmes à l'est un chemin qui conduit à Zaoué, village à quatre lieues au sud de Syout. Nous voulions absolument arriver le soir; mais, malgré tous nos efforts, il nous fallut renoncer à ce dessein, quoique nous n'eussions plus qu'une courte distance à parcourir: nos chameaux ne pouvaient plus marcher; cependant, pour les ménager, il nous était arrivé souvent à M. Letorzec et à moi de faire quatre à cinq lieues à pied par jour. Nous campâmes après avoir marché pendant près de treize heures. Les nuits et les matinées étaient fraîches; mais nous éprouvions des transitions très-rapides du froid au chaud. Au lieu où nous étions, à six heures du matin, le thermomètre marquait 11°,6, et à sept heures du soir, 23°,8; à midi il allait jusqu'à 28 degrés.

Mes Arabes, qui avaient bien prévu que ce jour nous ne pourrions arriver jusqu'au Nil, avaient eu la précaution de ramasser de la fiente de chameaux, qui nous servit à faire un peu de feu et à préparer un plat de riz; ce qui avait presque toujours été toute notre nourriture dans le cours de ce long et pénible voyage. Cela n'était rien encore en comparaison de la mauvaise eau que nous étions forcés de boire; cette

eau saumâtre, renfermée dans des outres, agitée sans cesse par les secousses de la marche de nos chameaux, et exposée à de si fortes chaleurs, finit par devenir noire, et par prendre un goût de peau détestable.

Notre approche du Nil avait répandu la joie dans notre petite caravane: chacun se félicitait des jouissances qu'il alloit éprouver; l'un allait surprendre et embrasser sa femme et ses enfans; l'autre allait revoir son pays natal, son vieux père, ses amis: seuls, M. Letorzec et moi, nous ne pouvions nous bercer d'un espoir si flatteur; un espace immense nous séparait de notre patrie; pouvions-nous nous promettre de la revoir encore? Le bonheur des autres nous faisait sentir plus vivement encore l'amertume de nos privations. Le souvenir de nos parens, de nos amis, nous occupa long-temps: pour nous distraire un peu des pensées mélancoliques qui assiégeaient nos ames et brisaient nos cœurs, nous nous efforçâmes de ne plus songer qu'au voyage de l'Éthiopie.

Le 8, à six heures, nous nous mîmes en marche: nos chameaux doublèrent le pas; ils semblaient déjà sentir l'air de la vallée du Nil. Au bout d'une heure, nous arrivâmes sur la

crête de la montagne qui forme cette vallée. Tout-à-coup, nous découvrons à nos pieds les bords du Nil, que nous avions quittés depuis si long-temps. Alors, promenant nos regards alternativement sur le désert que nous venions de parcourir, et sur la riante perspective qui s'offrait à nous, nous pûmes admirer à loisir cet intéressant contraste. D'un côté, le fleuve nous présentait, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, ses bords couverts de verdure, de fleurs et de moissons; les palmiers du Nil, les barques nombreuses qui le couvraient, les bestiaux qui paissaient sur ses rives, animaient ce beau paysage : de l'autre côté, le désert attristait encore nos regards par sa vaste mer de sables arides et brûlans. Tandis qu'à gauche tout nous offrait l'image du néant, à droite tout portait l'aspect de la vie et de la fertilité.

Je n'essaierai pas de peindre les sentimens que j'éprouvai. Que le lecteur se transporte en idée sur le lieu de cette scène, qu'il se souvienne des fatigues, des privations que le voyageur a essuyées, des dangers qu'il a courus; qu'il se représente l'immense étendue du désert et les bords enchanteurs du Nil : alors il appréciera peut-être les vives sensations qui



Blanchard Sc.

Costume des Barâbras.

m'affectaient en ce moment. Mes Arabes s'arrêtèrent pour faire le salut d'usage; ils tirèrent quelques coups de fusil en poussant des cris de joie.

Ici, j'observai mon baromètre, pour essayer de déterminer la hauteur de la chaîne qui domine cette partie de la vallée : la descente est d'une petite demi-lieue, depuis ce point où la montagne est ouverte, jusqu'à Syout. Je plaçai mon baromètre : à huit heures 10 minutes, au sommet de la chaîne, il marquait 742^{mm},40 ; le thermomètre du baromètre, 22°,7 ; le thermomètre libre, 22°,5 : à huit heures 30 minutes, au bas de la chaîne, le baromètre marquait 752^{mm},70 ; le thermomètre du baromètre, 24°,9 ; le thermomètre libre, 24°,9. On peut conclure de ces observations, que cette partie de la chaîne est élevée de 121 mètres [372 pieds] environ au-dessus du niveau de la vallée. A neuf heures nous atteignîmes les terres cultivées. Là, nous rencontrâmes une femme bédouine qui portait sur sa tête un vase d'eau; nous la priâmes de s'arrêter. Elle contempla un moment notre caravane épuisée de fatigue : nos chameaux maigres et se traînant avec peine, nos figures pâles, nos Arabes couverts de poussière, tremblant la fièvre et abattus, lui firent

assez connaître combien nous avions besoin d'eau; elle s'empressa de nous offrir celle que contenait son vase, et quelques dattes. Avec quelle avidité nous nous partageâmes cette petite provision d'eau fraîche! La jeune femme nous demanda s'il y avait long-temps que nous avions quitté ce fleuve : quatre mois, répondirent mes Arabes. A ces mots, elle témoigna la plus grande surprise : Quatre mois! s'écria-t-elle en fixant sur nous ses beaux yeux noirs, où la douceur et la pitié étaient peintes; et par un mouvement spontané, elle tendit vers nous les bras, ajoutant d'une voix plaintive : O mes amis, ô mes malheureux frères! Je récompensai de quelque argent les soins charitables de cette femme hospitalière, et nous la quittâmes comblée de nos bénédictions.

Après une demi-heure de marche sur la lisière du désert et des terres cultivées, nous passâmes auprès des tombeaux de la ville; nous traversâmes ensuite une belle chaussée bordée de grands sycomores, et nous arrivâmes à Syout à dix heures. Depuis notre départ du Fayoum, nous avions fait environ quatre cents lieues dans le désert, attendu la sinuosité des routes. C'était la saison du *barsim*, où la vallée abonde en

herbes pour les animaux; nos chameaux dévoraient cette herbe fraîche : de notre côté, nous trouvions le pain délicieux. J'appris en arrivant que Mohammed bey defterdâr, résidant en cette ville, venait d'être rappelé au Caire pour commander une partie des troupes destinées à l'expédition qu'on préparait pour le Sa'yd : le capitaine du port s'occupait de la recherche des barques; ces préparatifs me confirmaient ce qu'on nous avait annoncé dans l'oasis. J'espérais donc pouvoir entreprendre ce voyage si desiré, qui devait nous conduire à la connaissance de l'Éthiopie et à la découverte des ruines de Méroé, objet de la recherche de tant de voyageurs!

Je me flattais, en arrivant à Syout, d'y trouver des lettres d'Europe, et d'y rencontrer mon ancien ami le docteur Maruchi, médecin du bey, qui m'avait témoigné tant d'affection lors de mon premier voyage : mais il avait suivi le bey, et je ne vis que son interprète. Alors Syout devint pour moi un désert : n'y trouvant point de barque pour me conduire au Caire, je me décidai à partir dès le lendemain pour Reyremoun avec nos mêmes chameaux, qui, ayant respiré l'air du Nil, avaient repris toute leur vigueur.

Plusieurs cheykhs arabes qui m'avaient vu

à Syout lors de mon premier voyage, me reconnurent; et comme il n'y avait pas de médecins dans cette ville, la journée ne se passa point sans que je fusse obligé de distribuer des purgatifs; il me fallut aussi administrer force alcali volatil pour des piqûres de scorpion, qui sont souvent mortelles, sur-tout pour les enfans. Cet insecte est très-commun dans les maisons, ainsi qu'une grosse espèce de lézard; les serpens mêmes s'y glissent assez fréquemment. Les villages de la Haute-Égypte, étant la plupart bâtis en terre et en briques crues, deviennent le refuge d'une multitude de reptiles et de rats, sur-tout lorsque les eaux du fleuve sont hautes. Nous tuâmes dans la maison du docteur un serpent qui vint se livrer lui-même assez singulièrement. Une cage renfermant un serin de Canarie était posée sur une fenêtre au second étage; un serpent de deux pieds et demi de long, taille ordinaire de ceux qui fréquentent les maisons, pénétra facilement à travers les barreaux de la cage et avala l'oiseau : mais ce fut là sa dernière proie; celle-ci gonfla le ventre du serpent de telle manière, qu'il lui fut impossible de sortir de la cage. Quelle fut la surprise de la maîtresse du pauvre serin, quand,

le soir, voulant rentrer l'oiseau chéri, elle aperçut le reptile qui l'avait remplacé!

Le lendemain 9, nous partîmes. Toute la journée, nous vîmes la route couverte de bestiaux qui entravaient notre passage : on les conduisait au môle; on appelle ainsi un grand marché qui se tient deux fois par an à Tantah, gros village situé dans le Delta, et où l'on vient en foule de toutes les parties de l'Égypte.

Le 10 au soir, nous arrivâmes au village de Reyremoun, où je restai quelques jours pour chercher une barque. Je pris gîte chez M. Brine, Anglais, directeur des raffineries de sucre du pacha. M. Brine accueille avec la plus grande aménité les voyageurs qui passent dans ces lieux.

Nous apprîmes à Reyremoun que Mohammed-Aly préparait une grande expédition, qui allait à Syouah pour faire la conquête de cette oasis. M. le chevalier Drovetti, consul général de France, accompagné de quelques personnes, devait profiter de cette expédition pour faire le voyage avec sécurité. Ils desiraient ardemment pénétrer dans l'île mystérieuse du lac d'Arachyeh, où ils espéraient trouver, non le sabre qui, comme le prétendent les naturels du pays,

conserve l'indépendance de Syouah, mais le temple de Jupiter Ammon. Une nombreuse escorte devoit leur assurer un heureux succès.

Je dus encore à la complaisance de M. Brine une petite barque qu'il me fit obtenir; et le 14 au soir, nous quittâmes Reyremoun pour nous rendre au Caire. Le 15 nous passâmes Minyeh, le lendemain Benysoueyf; bientôt les sommets des pyramides nous signalèrent l'approche du Caire. Il s'éleva aussitôt un fort vent du nord qui nous retint jusqu'au soir, avant de pouvoir débarquer. Nous arrivâmes au Caire le 18, de bonne heure.

Je n'y vis point le pacha; la peste s'étant déclarée à la citadelle, il s'était retiré dans sa maison de plaisance de Choubrah, où il n'était accessible qu'à peu de personnes.

Le 2 avril, je vis arriver au Caire M. le chevalier Drovetti, venant de Syouah avec MM. Linan et Ricci, qui l'avaient acompagné. Ils étaient partis de Terrâneh avec l'expédition envoyée par Mohammed-Aly. Cette expédition, forte d'environ deux mille hommes, avait de l'artillerie; elle était commandée par Hassan-bey, gouverneur de la province de Bahyreh. Après quatorze jours de marche, ils arrivèrent

à Zeytoun. Les Européens s'y arrêtèrent pour observer les antiquités qui s'y trouvent : dans cet intervalle, Hassan-bey, à la tête de ses troupes, s'avança sur Syouah, à deux lieues de Zeytoun. En arrivant, il ne fut pas peu surpris de voir que les habitans s'étaient retranchés, qu'ils avaient inondé les lieux par où devait passer l'armée, et qu'ils se tenaient prêts à combattre. Aussitôt le bey ordonna à ses troupes de commencer les hostilités : on en vint aux mains. Les gens de Syouah, disposés en tirailleurs, se masquaient derrière leurs dattiers et les murailles de leurs jardins; pendant trois heures ils opposèrent la plus vigoureuse résistance : la place ne céda qu'à la force de l'artillerie; un boulet qui tua dans la ville une femme et ses enfans, les effraya et amortit leur courage. Les habitans perdirent quarante hommes, et Hassan-bey, quinze. Les premiers avaient contraint d'entrer dans leurs rangs une caravane de cent Arabes, venus des environs de Benghazy pour affaires de commerce : il y avait mille fusils dans Syouah. Le bey frappa sur la ville une contribution de dix mille talaris, pour s'indemniser des frais de la guerre; et il voulut leur imposer un tribut de deux mille charges de

dattes par an, impôt accablant pour eux. M. le chevalier Drovetti employa auprès du bey sa médiation en faveur de ces infortunés, et il obtint pour eux une forte diminution, en se rendant d'ailleurs personnellement garant envers le pacha. Les voyageurs européens voulurent entrer dans la ville; mais les habitans s'y opposèrent encore fortement. Le bey menaça de faire feu une seconde fois, s'ils ne cédaient pas aussitôt. Pour satisfaire la curiosité des Européens, Hassan-pacha se disposait à tenir sa parole; peu s'en fallut que le sang ne coulât de nouveau. Les voyageurs entrèrent dans cette ville, dont j'ai déjà décrit la construction bizarre.

Je ne doute point que, frappés de cette catastrophe inattendue, les gens de Syouah ne se soient bien repentis de nous avoir reçus chez eux, nous qui leur étions déjà si suspects. Combien de fois ne durent-ils pas me maudire, lorsque, deux mois après mon départ, ils virent arriver l'armée du pacha! Les mers de sable qui les entourent étaient comme des forteresses qui, jusque-là, avaient préservé leur indépendance. Leur opiniâtreté à refuser l'entrée de leur pays aux étrangers chrétiens, la crainte que l'on ne connût leurs sources, et

que l'on ne décrivît les chemins qui conduisent chez eux, sont des sentimens bien naturels chez un peuple qui peut se suffire à lui-même. On doit même excuser leur caractère farouche et sauvage, qui avait pour résultat la conservation du plus précieux de leurs biens, la liberté. N'est-ce pas après avoir ouvert ses portes à l'étranger, que l'ancienne Égypte a vu commencer sa décadence?

En apprenant ces nouvelles, nous nous estimâmes fort heureux d'avoir quitté Syouah avant que ses habitans eussent pu soupçonner les dispositions que l'on faisait contre eux. M. Drovetti et les autres voyageurs voulant visiter avec sécurité le lac de l'île Arachyeh, le bey prit plusieurs cheykhs en otage. Une barque avait été apportée de Terrâneh, pour voguer sur ce lac mystérieux, où les voyageurs croyaient trouver le temple de Jupiter Ammon : mais en arrivant, ils furent trompés dans leur espoir; ils ne remarquèrent sur ce lac que quelques îlots et des rochers nus*, et ne découvrirent aucun monument. Ainsi s'évanouit la prétendue importance de ce lieu, qui, plusieurs mois auparavant, avait tant tourmenté mon imagination. Les voyageurs firent le tour

* Et aussi, dit-on, des blocs de natron.

du lac à pied : ils trouvèrent qu'il avait cinq à six lieues de circonférence ; il est situé à vingt-cinq lieues environ au nord-ouest de Syouah. On sait quels efforts fit Browne pour faire passer son cheval à la nage jusqu'à ces îlots ; ils ne méritaient pas sur-tout qu'on y transportât une barque à travers le désert, depuis Terrâneh, c'est-à-dire, durant un trajet de dix-sept jours entiers. J'avoue cependant que j'aurais été curieux de sonder ce lac, de parcourir ces îlots et d'en reconnaître la nature : mais les voyageurs étaient fatigués ; je l'eusse été de même. Ils revinrent à Syouah voir le temple d'Omm-Beydah et observer les restes de ses enceintes : la figure du dieu Ammon, répétée dans les sculptures ; la fontaine, qui est sans doute celle du Soleil ; sa position ; le village de Gharmy, qui dût être sa citadelle, et d'autres particularités, concourent de plus en plus à faire reconnaître cette ruine pour celle du temple d'Ammon, qui a été l'objet de tant de recherches *.

* Il est à regretter que ces voyageurs, ayant la force en main, n'aient pas entrepris quelques fouilles dans les ruines d'Omm-Beydah. L'occasion est sans doute perdue pour long-temps, puisque Syouah refuse aujourd'hui d'acquitter les tributs que le pacha d'Égypte lui a imposés. Voyez le *Voyage à l'Oasis de Syouah*, &c., cité au commencement de ce volume.

CHAPITRE XV.

Visite à Ismâyl pacha. — Acquisition d'une barque pour le voyage de Nubie. — Départ du Caire. — Submersion d'une barque. — Minyeh. — Syout. — Retard de l'expédition. — Gournah; séjour dans un hypogée; description des peintures. — Objets trouvés dans les fouilles.

M. Drovetti me présenta à Ismâyl pacha, fils de Mohammed-Aly, qui se disposait à aller dans la Haute-Égypte pour se mettre à la tête de l'expédition de Dongolah; ce prince m'assura de sa protection, et me fit espérer toute espèce de secours pour mon voyage.

Il était difficile de trouver des barques à louer; elles étaient toutes retenues pour l'expédition : je me décidai donc à en acheter une; c'était un petit bâtiment européen, long de 8 mètres, portant une voile latine; une petite chambre au milieu pouvait loger trois personnes; trois hommes conduisaient cette embarcation : j'espérais pouvoir lui faire franchir les cataractes, et remonter ainsi le Nil, à une grande distance; elle devait me servir encore pour visiter les cataractes et les îles du fleuve.

Je m'embarquai au vieux Caire, le 22 avril, avec M. Letorzec, un interprète et deux domestiques arabes. Le vent était peu favorable; nous fûmes donc obligés de faire tirer à la cordelle notre barque, à laquelle en était attachée une seconde remplie d'effets. Le 25, à midi, nous nous trouvions tout près de la rive occidentale du Nil, au-dessous de Zâouy : la berge s'élevait perpendiculairement au-dessus du fleuve, à une hauteur de 15 à 18 pieds. Pour éviter le milieu du courant, le timonier longeait le rivage : tout-à-coup une masse considérable de terre se détache et tombe sur nos barques. Celle que nous traînions à la remorque coula à fond ; la nôtre ne fut pas submergée, mais elle fut presque entièrement encombrée par la terre, qui continuait à s'ébouler. Quoique nous fussions couverts de terre et d'eau, nous parvînmes toutefois à débarquer, avec l'aide des habitans dont nous avions appelé le secours. La petite barque fut retirée de l'eau ; mais nous perdîmes ses voiles et divers objets dont elle était chargée. Nous employâmes le reste de la journée à faire sécher les effets que nous avions sauvés. Ces sortes d'éboulemens, causés par les courans rapides qui minent la partie inférieure des berges,

sont fréquens, et ils mettent souvent en péril les barques qui naviguent à proximité des rives du fleuve.

Le 26, nous fûmes contraints, par un fort vent du sud, d'attacher notre barque près de Zâouy, où nous étions retenus, tantôt par des calmes, tantôt par des vents violens de Khamsyn : le thermomètre montait jusqu'à 34°. Nous n'arrivâmes que le 4 mai à Minyeh : j'y trouvai l'ancien kiahya bey, ministre du vice-roi, que nous avions vu passer la veille, avec un grand nombre de barques à sa suite; il se rendait à Asouân, à l'effet d'y établir des magasins de vivres pour l'armée d'Ismâyl pacha.

Le 8, nous arrivâmes à Syout, où j'allai voir Ahmed pacha, gouverneur de la Haute-Égypte. C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, un peu fier de remplir un pareil emploi; ce qui surprendra peu à cet âge : toutefois il s'acquittait assez bien de sa charge, et il ne se montrait pas aussi cruel que ses prédécesseurs. La cruauté, si contraire à la nature, est cependant quelquefois un moyen nécessaire de gouvernement dans les contrées de l'Orient : c'est à l'aide de ce terrible ressort qu'Ibrahym pacha et le defterdâr Mohammed bey sont parvenus à dompter les Arabes,

et à faire régner dans les déserts de l'Égypte une sécurité complète, sécurité si favorable aux Européens, qui aussi depuis ce temps se portent en foule dans ce pays. Les voyageurs, qui blâment avec raison le caractère impitoyable des Turcs, conviennent du moins que, sans les moyens rigoureux qu'on a employés en Égypte, nous serions encore privés de l'avantage de pouvoir exploiter les riches antiquités de la Thébaïde, et des déserts de l'Égypte et de la Nubie.

Je reçus d'Ahmed pacha des firmans pour les kâchefs de Thèbes ; je reçus aussi des lettres pour le cheykh khalyf Abâbdeh, de Darâou, afin d'obtenir de lui un guide pour Dongolah. Marchant à la suite de l'armée, je devais néanmoins, autant que cela était possible sans compromettre ma sûreté, rester souvent en arrière, pour dessiner les monumens et observer les objets curieux que présentait un pays presque entièrement nouveau ; car quand on est obligé de suivre des troupes sans pouvoir s'en détacher un seul instant, il faut renoncer à faire des observations de quelque importance : c'est un désagrément dont se plaignirent plus d'une fois les savans français lors de la campagne de la Haute-Égypte. J'appris à Syout que

l'expédition de Dongolah était retardée. Les nouvelles d'Albanie annonçaient les mouvemens d'Aly pacha contre la Porte : le pacha, que ces mouvemens inquiétaient, suspendit le départ d'Ismâyl.

Le 9, nous quittâmes Syout par un vent favorable qui nous porta jusqu'à Gournah le 14 mai. Devant rester quelque temps dans ce village, je fis disposer pour moi une habitation dans la grande enceinte, formée de murs très-élevés en briques crues, et qui est au bas de la montagne de Gournah; on la connaît sous le nom de *Deyr*. J'avais besoin d'un local commode pour y former un dépôt de mes principaux objets d'antiquités, et mieux adapté à cet usage que les hypogées, que j'avais toujours habités dans mes précédens voyages. En attendant que cette construction s'achevât, j'allai, le soir du même jour, m'établir, comme les habitans, dans un magnifique tombeau orné de peintures qui retraçaient les scènes variées de la vie et de la mort. Là, je me livrai au repos; mais l'extrême chaleur interrompit mon sommeil, et je m'éveillai au milieu de la nuit, pensant que j'étais peut-être à la place où, depuis quelques mille ans, gisait la poussière d'un pharaon. Mon imagination

était frappée d'idées mélancoliques et lugubres : j'avais de la lumière ; je me levai pour contempler toutes les peintures qui décoraient ce tombeau. J'y vis des scènes familières, entre autres une, pleine d'intérêt, représentant un homme, une femme et leur jeune fille, se livrant aux occupations de la pêche : le mari tirait les filets, la femme et l'enfant se précipitaient pour y prendre les poissons ; le ciel était d'un azur éclatant, les bords du fleuve semés de fleurs ; tout retraçait l'image du contentement et du bonheur. L'artiste avait voulu peindre sans doute un des plus beaux jours de cette famille.

Sur l'autre muraille, quel contraste ! On apercevait les préparatifs d'un convoi funèbre et les opérations de l'embaumement ; plus loin, un corps est déposé sur une barque, qui s'avance vers le lieu sacré où le défunt va occuper le réduit ténébreux qui lui est destiné ; les plus proches parens, avec les mêmes figures de femme et d'enfant qui assistaient à la pêche, paraissent le suivre à sa dernière demeure. La femme se livre au désespoir ; la jeune fille arrose de ses larmes les pieds du défunt ; la barque se détache du rivage : les amis et une foule de personnes y accourent ; ils se couvrent la tête de

leurs mains, en signe de deuil, et s'abandonnent à la douleur. Enfin le corps est transporté à la porte du tombeau même que j'habite. Je me sentis vivement ému à l'aspect de ce tableau. Cette même grotte sépulcrale, me disais-je, qui fait aujourd'hui ma demeure, retentit autrefois des gémissemens et des sanglots d'une épouse : là même où je repose, la piété filiale baigna de pleurs les pieds d'un père chéri. L'aspect de ces lieux faisait naître en moi les idées les plus mélancoliques. L'éloignement où j'étais de ma famille et la crainte de ne pas la revoir ajoutaient encore à ma tristesse.

En moins de cinq jours, trois chambres de ma nouvelle maison furent élevées et couvertes : la difficulté de trouver en cette saison des branches de dattier, dont on se sert en Égypte pour former le toit des maisons, me fit employer, en place, des fragmens de caisses à momies ; je me servais à regret, pour un usage aussi vulgaire, de beaux fragmens coloriés, couverts de caractères hiéroglyphiques, dont les peintures bien conservées auraient été recherchées en Europe ; mais ces caisses sont si communes à Thèbes, que les voyageurs s'en servent habituellement pour y faire leur cuisine.

A l'aide de plusieurs Arabes de Gournah, que j'occupai à faire des fouilles, j'ouvris diverses tombes, et j'y trouvai des morceaux très-intéressans. Parmi ces objets, j'en citerai plusieurs qui attestent les progrès des arts chez les anciens et nous font connaître leurs usages; on me pardonnera, pour ce motif, cette longue énumération : par exemple, un tabouret dont le dessus en jonc est tressé avec soin; des fragmens de chaises et d'autres meubles en forme de pieds de lion, et d'un style élégant, tels que nous les offrent diverses peintures des tombeaux des rois à Thèbes; de petits paniers en feuilles de palmier, tissus avec beaucoup d'art, qui nous montrent dans sa perfection l'art de la vannerie. Les artistes en cheveux et en objets de toilette nous ont aussi laissé des échantillons de leur talent : ce ne fut pas sans étonnement que je trouvai dans une boîte, trois perruques en cheveux tissus sur du filet, différant peu de celles que l'on fait aujourd'hui; des corbeilles contenant des tresses de cheveux précieusement conservées sous le sceau d'un cachet; de longues nattes et d'autres cheveux roulés, cordelés de diverses manières; des mèches de cheveux postiches en forme de tour; des peignes, dont plu-

sieurs sont semblables aux nôtres; des pots de toilette en albâtre, contenant le noir dont les femmes égyptiennes se peignaient et se peignent encore aujourd'hui les cils; d'autres, le henneh rouge, poudre qu'elles employaient à colorer leurs ongles (c'est un usage que les femmes d'orient ont conservé); des miroirs en bronze poli, à main, comme ceux des dames romaines; des bracelets en bronze et quelquefois en fer; des pendans d'oreille en or; des cordons pour le cou, auxquels sont attachées de petites figures en bois et des billets en papyrus, portés peut-être comme talismans; d'autres colliers en cornalines, à pendeloques, dont les pierres, sans être travaillées au tour, sont arrondies et coupées en forme de balustres et d'un travail difficile; des tissus en coton et en lin, ayant plus de quatre pieds de largeur, dont l'extrême finesse et la régularité nous prouvent que l'art de tisser les étoffes était dès-lors parvenu à une très-grande perfection (on peut en juger par des tissus semblables qui ont l'aspect de la soie); des chemises ou tuniques sans manches, souvent reprises avec une délicatesse étonnante; des écharpes dont les extrémités sont effilées en frange, comme nous les portons encore. La fabrication des souliers

n'était pas moins parfaite, soit que l'on considère le fini du travail, soit que l'on examine la commodité des formes, la préparation des peaux en maroquin rouge et vert, et la coupe des souliers, si bien adaptés à chaque pied, que l'industrie moderne ne paraît pas avoir reculé beaucoup les limites de l'art : je trouvai des sandales couvertes d'impressions et de dessins, des bottines en maroquin ornées et artistement découpées, des souliers pour le premier âge, des représentations de sandales formées de papyrus et posées sous les pieds de diverses momies. J'en trouvai avec des peintures qui retracent un triomphe : on y voit la représentation de *pasteurs* ayant les pieds et les mains garrottés ; ainsi les conquérans foulaient aux pieds l'image de leurs ennemis vaincus. Des bandelettes de peau rouge, en forme d'étoles, et à l'usage des prêtres égyptiens, portant des figures hiéroglyphiques et empreintes d'un timbre sec, nous montrent que les anciens, sans arriver à la découverte de la gravure, en avaient cependant approché jusqu'à un certain point *.

Parmi les objets qui vinrent en ma possession, je citerai encore plusieurs grands cachets portant

* Voyez la description des hypogées de Thèbes, dans la *Description de l'Egypte*, A. D., chap. IX, page 337.

des cadres ou médaillons hiéroglyphiques; un grand nombre de scarabées; des bagues en faïence vernissée, portant aussi des médaillons, et qui étaient autant de cachets, une entre autres en or, avec des pierres de purpurine et de lapis artificiels, trouvée au doigt d'une momie; diverses petites figures, dont plusieurs en bois, avec les bras mobiles, comme les mannequins ou poupées à ressort, et représentant des mariniers; des amulettes d'un travail fini; les animaux particulièrement, toujours mieux dessinés que les figures humaines. Parmi les compositions de pâte de verre, j'en remarquai de très-jolies, représentant des dessins de diverses couleurs: ce sont des incrustations imitant la mosaïque; elles supposent des connaissances approfondies dans la chimie des métaux. Je trouvai encore un objet en bois, en forme de croissant et à pied, servant d'oreiller aux momies*; une corde à boyau ayant servi à un instrument de musique; une poulie, des fuseaux à filer, un maillet, des instrumens tranchans en bronze, tels que couteaux, aiguilles à passer, une sorte de poêlon, et un grand nombre de vases et d'objets pour

** Les habitans de la partie supérieure du cours du Nil se servent, pour reposer, d'un meuble de la même forme.

divers usages domestiques. Dans mon précédent voyage, j'avais été assez heureux pour trouver à Éléphantine un coin de médaille en bronze ayant servi à frapper une médaille de Bérénice; on reconnaît que tel a été l'usage de ce poinçon au refoulement produit par les coups : l'autre partie du même coin, ayant pour empreinte la corne d'abondance et la légende de Bérénice, fut trouvée dans le même lieu, deux mois avant mon passage, par M. Burckhardt, médecin allemand, qui possède une belle collection de médailles; nous ne pûmes nous entendre pour réunir ces deux morceaux précieux.

Dans les hypogées de Thèbes, je trouvai un autre morceau également intéressant : c'est un bâton ou sceptre, si communément représenté dans les sculptures, et que tient souvent dans la main la déesse Isis; il est terminé par une pomme en forme de lotus, portant le médaillon hiéroglyphique attribué au roi Psammétique. Je recueillis beaucoup d'instrumens à l'usage des peintres, tels que des étuis de couleurs, des godets, des porte-pinceaux, des palettes encore chargées de couleurs. Je me procurai une suite de belles momies, avec leurs caisses couvertes de figures hiéroglyphiques et de peintures d'une

bonne conservation, entre autres une momie grecque, qui sera l'objet d'une description particulière; des cartons formés de toile et enduits, dont les couleurs sont encore fraîches et vermeilles, quelquefois découpés à jour, et servant d'ornement aux momies. L'un de ces cartons semble être entièrement neuf; il porte une ligne d'hiéroglyphes, avec une lacune laissée à dessein pour y inscrire le nom du défunt; ce qu'on faisait au moment d'employer cette pièce : ici, probablement, elle a été placée comme objet funéraire, attribut de l'art du défunt. D'autres cartons et masques de momies sont très-bien dorés; l'or est appliqué sur un enduit. Je réunis une belle suite de papyrus, dont plusieurs avec leurs couleurs intactes; un très-petit manuscrit en forme de billet roulé, encore cacheté d'une empreinte hiéroglyphique et entouré d'un fil qui tient le cachet (usage qui existait encore chez nous du temps de Louis XIV); un autre petit billet renfermé dans un étui en fer, et qu'on regarde comme un talisman, &c. &c.

Parmi les animaux embaumés, je trouvai des momies de bœuf, de chat, de chien, de serpent, d'ibis, de poisson et de singe *; des crocodiles

* On trouve même des souris, des crapauds, &c.

enveloppés avec beaucoup d'art à l'aide de bandelettes de diverses couleurs, formant des quadrilles et d'autres dessins; des fœtus humains renfermés dans de petits tombeaux en bois, accolés à des figures assises et dorées. En parcourant, à la lueur des flambeaux, ces grottes sépulcrales, dont plusieurs sont de vrais labyrinthes, je ressentais une vive satisfaction d'y découvrir et d'y ramasser moi-même les objets dont je viens de parler, souvent très-bien conservés, même des fruits de palmier doum, des figues de sycomore, des raisins, des œufs, des ognons, des dattes, des noix muscades, le fruit du dattier du Soudan (allob), des graines de ricin, de l'orge, du froment, de petits pains de la forme de ceux que nous appelons flûtes, des gâteaux, &c. Tous ces objets alimentaires, à l'usage des anciens Égyptiens, étaient respectueusement déposés dans des corbeilles; je recueillis moi-même avec une sorte de vénération ces objets fragiles, d'une nature si périssable, et qui cependant avaient triomphé de trente à quarante siècles. J'augmentai beaucoup ma collection, soit à Thèbes, soit à Memphis et en d'autres lieux de la Haute-Égypte, et je la portai à neuf cents morceaux; elle est déposée aujour-

d'hui à Paris, au cabinet des antiques, à la bibliothèque du Roi.

Tout en surveillant les fouilles, je m'occupai de recueillir des dessins dans les hypogées de Gournah ; ainsi je ne manquais pas d'occupation à Thèbes : mais le retard qu'éprouvait l'expédition d'Ismâyl pacha m'engagea à retourner au Caire, persuadé que j'aurais le temps de faire un voyage sur la côte d'Alexandrie et dans la Cyrénaïque, avant le départ du prince pour Dongolah, qui était, disait-on, différé de cinq à six mois : des lettres que je venais de recevoir du Caire me confirmaient cette nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Retour au Caire. — Bois pétrifiés sur la route de Suez. — M Vidua, arrivant de Laponie. — Mohammed bey. — M. Salt. —Départ pour Syène.— Abdyn bey. — Achmouneyn ; destruction des monumens. — Syout ; caravane de Dârfour. — Ahmed kâchef. — Thèbes. — Darâou. — Syène ; arrivée de l'armée. — Soldat enlevé par un crocodile. — Accueil d'Ismâyl pacha. — Trame contre le voyageur. — Il est renvoyé au Caire. — Réflexions.

Nous partîmes en conséquence le 6 juin, et nous ne nous arrêtâmes nulle part ; mais, contrariés par de forts vents du nord, nous n'arrivâmes que le 26. On parlait du prochain départ d'Ismâyl pacha : j'allai le voir, et il me renouvela la promesse de me favoriser dans le cours de son expédition ; il m'annonça lui-même que, d'après des dispositions nouvelles, il partirait sous quinze jours. Combien ne regrettai-je pas alors d'avoir quitté les ruines de Thèbes ! cependant je n'étais pas resté oisif ; ma barque était assez commode pour me permettre, pendant la navigation sur le Nil, de travailler à mes dessins, et je les avais beaucoup avancés.

Le 12 juillet, je fis une course sur la route de Suez, pour observer la montagne calcaire et y

chercher des fossiles : je trouvai une belle placuna, une vulsella, &c. *

A trois lieues du Caire, et à quatre cents pas environ de cette route, sur la gauche, je vis une grande quantité de fragmens de bois pétrifiés ; le sol en est couvert à un demi-quart de lieue à la ronde : les espèces n'en sont pas très-distinctes ; on y remarque peu de morceaux de palmier, mais de très-grosses souches, qui paraissent être de sycomore, et des troncs d'acacia ; les troncs d'arbres les plus longs que j'aie observés sont de 8 à 10 pieds, et couchés sur le sable. Dans le choix que je fis d'une quinzaine d'échantillons, je rapportai des morceaux contenant des nœuds, des branches, des fragmens qui paraissent pourris, mais conservant toujours parfaitement l'aspect ligneux.

Pendant mon séjour au Caire, je vis un voyageur très-recommandable, M. le comte Vidua, de Turin, qui était venu de Laponie en Égypte ** ; il avait déjà visité les monumens de la Basse-Nubie, levé les plans de ces monumens avec le soin le plus scrupuleux, et mis la même exactitude à copier les inscriptions. Nous étions en-

* Voyez le vol. II, planche LXV, fig. 10 et 11.

** Il a visité plus tard plusieurs contrées de l'Amérique.

semble sur la route de Suez, lorsque je découvris les bois pétrifiés : nous nous livrâmes à différentes recherches, et nous passâmes une journée agréable ; j'écoutais ses récits avec une vive curiosité, et il voulut bien entendre avec le même intérêt la narration de mes voyages.

Je ne pus à cette époque voir Mohammed-Aly pacha ; il était à Alexandrie : mais je visitai son neveu, Mohammed bey, ancien gouverneur de la Haute-Égypte, destiné à commander une expédition pour le Kourdfâl * et le Dârfour. Sa trop grande rigueur envers ses mamlouks et son caractère intraitable le rendirent souvent odieux et lui occasionnèrent des pertes considérables. Sa garde était composée de mamlouks qu'il avait achetés : huit de ces hommes prirent la fuite, en lui emportant la valeur d'environ un million de piastres du pays, en armes, or, diamans et bijoux; ils se dirigèrent par le Désert arabique, pour tenter de passer en Syrie. L'un d'eux, le lendemain, éprouva des remords ; il revint sur ses pas : mais à son arrivée, il fut tué à coups de sabre, ainsi qu'un châouch qui avait favorisé la fuite des voleurs. Ceux-ci ne purent jouir de leur rapine; car,

* Ou le Kordofân.

à la hauteur de Belbeys, ils furent rencontrés par cent Arabes du désert, qui les reconnurent, en les voyant montés sur de beaux chevaux richement équipés, et eux-mêmes couverts d'armes magnifiques. Attaqués par les Bédouins, les mamlouks se défendirent avec tout l'acharnement qu'inspire le désespoir; ils tuèrent dix Arabes : mais ils durent succomber sous le nombre; un seul, qui avait reçu six coups de sabre, respirait encore; dépouillé par les Arabes, qui ne lui laissèrent rien sur le corps, confondu parmi les cadavres, regrettant de n'avoir pas péri avec ses compagnons, il resta long-temps privé de tout secours et d'alimens, en proie à une cruelle agonie. Au bout de trois jours, les troupes que Mohammed bey avait envoyées à la poursuite des voleurs arrivèrent sur le champ de bataille; ce malheureux fut découvert parmi les morts et reçut des secours. Les gens du bey prolongèrent inutilement leur séjour dans le désert, dans l'espoir de trouver les Arabes; toutes leurs recherches furent vaines : de retour au Caire, le coupable fut amené devant Mohammed, qui le crut assez puni par les souffrances qu'il avait endurées et celles qu'il éprouvait encore.

A Syout, le bey fut encore volé par deux de ses mamlouks, qui lui emportèrent des bijoux; douze hommes furent envoyés à leur poursuite, avec ordre de les ramener vivans; ils les atteignirent bientôt: l'un d'eux, se voyant perdu, rendit les armes, en confessant son crime; l'autre, au contraire, fit une vigoureuse résistance, et tua deux des hommes qui le poursuivaient; on eut de la peine à le désarmer. Tous deux furent conduits devant le bey: ses gens firent valoir la soumission et le repentir du premier, et accusèrent l'autre d'avoir occasionné la mort de deux des leurs. Le bey jugea que celui qui, sans être effrayé par le nombre, avait osé se battre contre douze hommes, avoit fait preuve d'un grand courage, et méritait sa liberté; et que l'autre, s'étant conduit comme un lâche, devait avoir le poignet coupé et plongé dans l'huile bouillante; en outre, on lui mit sur la tête, à demeure, une coiffe en cercle de fer, et présentant à l'intérieur plusieurs petites pointes saillantes, afin qu'il ne pût pas appuyer la tête pour dormir; dans cet état, il fut relégué dans les écuries, avec les chevaux.

Je me préparai à partir de nouveau pour la

Haute-Égypte, et j'allai faire mes adieux à M. Salt, consul général d'Angleterre. Il m'aida de ses sages conseils; il augurait mal de l'expédition de Dongolah et de Sennâr, et craignait qu'elle ne pût atteindre le fleuve Blanc, faute de subsistances : il est vrai que cette expédition présentait bien des difficultés; mais on ne connaissait point les ressources que l'armée pouvait trouver, et qu'elle trouva en effet dans plusieurs provinces. M. Salt s'occupait toujours de recherches scientifiques, et de l'exploration des antiquités : on doit espérer que les sciences seront enrichies par les intéressans matériaux que ce savant voyageur a rassemblés, et qu'il publiera sans doute un jour.

Je m'embarquai au vieux Caire, le 27 juillet à dix heures du soir. Nous voyageâmes toute la nuit: un fort vent du nord nous conduisit le 1.er août à Minyeh, où je m'arrêtai pour voir A'bdyn bey, gouverneur de la province; il venait d'être nommé par Mohammed-Aly pacha, pour commander une partie de l'expédition jusqu'à Dongolah, où il devait rester en qualité de gouverneur. Quand j'arrivai, il était campé sur le bord du fleuve avec quatre cents hommes. Je lui remis les lettres de recommandation

dont j'étais porteur ; il m'accueillit favorablement et me témoigna les meilleures dispositions. Après qu'il m'eut offert le café et sa propre pipe, il voulut bien écouter les questions que je lui adressai sur l'expédition : mais il se borna à me dire qu'il avait reçu l'ordre de se trouver à Asouân le 25 du mois, et qu'il devait s'y rendre en suivant les bords du désert, pour y rassembler des Arabes qui campent sur les confins de la Haute-Égypte.

A'bdyn bey est peut-être de tous les Turcs qui se trouvent en Égypte, celui qui aime le plus les Européens ; les services qu'il se plaît à leur rendre, et ses manières affables, lui concilient l'affection de tous les voyageurs.

Le 2 août, à la pointe du jour, nous nous embarquâmes par un fort vent de nord-ouest, et nous arrivâmes le soir à Reyremoun ; le lendemain, j'allai encore une fois visiter les antiquités d'Achmouneyn. Je cherchai en vain les ruines d'un monument où se trouvait une inscription grecque que des savans français avaient vue, et dont on ne possède qu'une partie * ; la main destructrice des Turcs a enlevé tous ces restes, soit pour en faire de la chaux, soit

* Voyez Description de l'Égypte, A. vol. V, pl. 56.

pour les employer à de nouvelles constructions. Le soir nous continuâmes notre route. Sur notre chemin, nous vîmes de grandes excavations creusées dans la chaîne arabique, sur le bord du fleuve; les unes sont des hypogées et les autres des carrières. Les Turcs détruisent chaque jour ces hypogées, qui sont en grand nombre, et tous voisins les uns des autres : ils trouvent plus de facilité à en extraire la pierre qu'à exploiter celle de la montagne; et ainsi se détruisent de plus en plus ces monumens, travaillés avec tant de soins, de patience et d'efforts par les anciens Égyptiens.

Le 4 au soir, nous passâmes devant Monfalout. L'année précédente, le Nil avait emporté le grand espace de terre qui se trouvait en avant de ce village; depuis, on fut obligé d'élever un quai : mais, malgré cette précaution, déjà beaucoup de maisons avaient été renversées; tout porte à croire que le Nil y fera encore bien des ravages. Le 5 au soir, nous arrivâmes à Syout, où je trouvai une petite caravane, composée de six cents individus, qui arrivait de Dârfour. Ils devaient, après avoir débité leurs marchandises, se rendre à la Mecque, pour se faire hadjis : ordinairement, pour accomplir ce pélerinage, ils passent par Dongolah, Souâkin,

où ils s'embarquent pour Geddah; c'est la route directe. Le 10, nous passâmes devant Kéné, et le lendemain à Qous, où je m'arrêtai un instant. J'appris que le kâchef était changé, et qu'il partait pour l'oasis du Dakhel: c'était ce Hamed qui, quelques mois auparavant, s'était signalé par un trait de la plus atroce barbarie.

Hamed était un jeune favori du pacha et le servait avec zèle: c'était lui qui avait le privilége de lui présenter le café. Le pacha, par reconnaissance et par affection, lui donna pour épouse une de ses esclaves, belle Géorgienne, et bientôt il le fit kâchef. Contre l'usage des Turcs, dit-on, Hamed était éperdument amoureux de sa femme. Elle tomba malade; et comme il n'y avait pas de médecin à Qous, son mari l'envoya à Syout, afin qu'elle pût y recevoir les soins de celui de Mohammed bey. On prétend que là cette femme eut des entrevues avec un favori: le bey, bientôt informé de sa conduite, lui fit préparer une cange et l'obligea de retourner à Qous; en même temps, il expédia un courrier à Hamed kâchef, pour lui faire part du retour de sa femme, et de la conduite qu'elle avait tenue à Syout, en l'engageant à se venger. La punition des femmes infidèles

consiste ordinairement à les lier dans un sac, et à les jeter ainsi dans le fleuve : mais le kâchef, trouvant trop commun ce moyen de vengeance, en inventa un autre d'une barbarie plus raffinée. Sa femme arrive ; il la reçoit avec les plus tendres empressemens ; et loin de lui faire le moindre reproche, il célèbre son retour par des fêtes brillantes ; festins, danse, musique, tout respiroit la joie dans sa maison. Le soir du troisième jour de l'arrivée de son épouse, il entre dans son appartement : cette femme, d'une beauté ravissante, était couchée sur un sopha, livrée à un doux sommeil. Il s'approche à pas lents, et contemple ses charmes en silence ; le ressentiment qui l'anime est un instant encore combattu par l'amour : mais bientôt celui-ci fait place à toutes les fureurs, à toute la rage de la jalousie ; c'est dans le sang d'une épouse adorée qu'il prétend laver la honte qu'elle a imprimée sur son front. Il saisit un pistolet, et lui en tire un coup dans la tête ; elle pousse des cris plaintifs ; son enfant, éveillé, accourt auprès d'elle. Quel spectacle déchire son jeune cœur ! les cris, les prières de cette innocente créature, ne peuvent retenir le bras du barbare ; avec son kandjar il achève d'arracher la vie à cette malheureuse, victime

d'une imprudence, ou peut-être d'une calomnie.

Le même jour au soir, nous arrivâmes à Thèbes: j'y restai jusqu'au 18; pendant ce peu de jours, je me procurai chez les Arabes quelques morceaux d'antiquités.

Le 20 août, nous passâmes devant Esné; le 23, nous arrivâmes à Darâou: je cherchai à m'y procurer quelques dromadaires; j'en achetai quatre pour le prix de 400 mahboubs [600 francs environ], et je laissai à mon interprète le soin de les conduire à Asouân. Le 27 au matin, comme le vent et les courans me contrariaient, je rejoignis mes dromadaires auprès du grand a'qabah; je quittai ma barque et je montai un dromadaire jusqu'à Asouân, où je fus rendu le soir du même jour.

Ismâyl pacha y était arrivé; il campait avec ses troupes à une lieue d'Asouàn, sur la partie gauche du fleuve. Les rives qui avoisinent Syène étaient bordées de barques, et couvertes de troupes, de tentes, de chameaux, de cavalerie, de bagages, de munitions et d'artillerie; tout annonçait la guerre qu'on allait porter chez les peuples de Nubie. Ces préparatifs avaient quelque chose d'imposant: les cris des animaux, les acclamations du peuple, le chant

des Albanais, la musique des timbales et des flûtes, le bruit des tambours; tout tendait à émouvoir les sens, à électriser l'imagination. Le camp présentait l'image de la plus vive alégresse; chacun se livrait à la joie, selon ses passions ou ses intérêts particuliers: le soldat voyoit en perspective les fruits du pillage; le pacha se flattait de prendre quarante mille nègres; l'ambition des Européens était d'atteindre Méroé; elle les portait jusqu'aux vraies sources du Nil: mais pour cela, fallait-il exposer les autres et soi-même à courir les chances d'une guerre injuste? Les agresseurs étaient dans la joie, et ils allaient faire des milliers de malheureux!

Le 28, je passai le fleuve pour aller voir Ismâyl pacha. En traversant son camp, je fus retenu par un rassemblement d'Albanais qu'une circonstance fâcheuse avait occasionné: un soldat, dormant dans sa tente placée tout près de l'eau, venait d'être enlevé par un crocodile; le vorace animal avait saisi ce malheureux par une jambe, et l'avait entraîné avec lui. Ces tragiques événemens sont assez communs; mais les femmes en sont plus souvent victimes, parce qu'elles vont ordinairement puiser de l'eau au fleuve, dans lequel

elles entrent jusqu'à mi-jambes. Il est rare que le crocodile attaque l'homme quand il le voit à la nage.

Je vis le prince et le trouvai toujours bien disposé en ma faveur; il m'offrit une tente et le tahim [la ration]: je le remerciai de ses offres, les provisions que j'avais faites me mettant à même de ne pas en avoir besoin pour le moment. L'ancien kiahya bey, que je vis le même jour, me reçut de la manière la plus amicale, et me témoigna beaucoup d'égards; je pus m'entretenir avec lui plus souvent qu'avec le prince, sur la marche de l'expédition. Il me conseilla de remonter le Nil dans ma barque jusqu'à la cataracte d'Ouâdy-Halfah, observant que j'aurais assez le temps de fatiguer mes dromadaires: il me dit qu'A'bdyn kâchef se chargerait de me les faire conduire jusqu'à cette cataracte, ou je pourrais commencer à suivre les troupes par terre. Ce parti me convenait beaucoup.

Le 30 au soir, un médecin piémontais, au service d'Ismâyl pacha, vint m'avertir qu'on cherchait à me faire perdre la faveur du prince. Un des objets de l'expédition étant la recherche ou l'exploitation des mines d'or que l'on disait exister au Fâzoql, plusieurs médecins grecs,

au service d'Ismâyl, et un voyageur italien, lui insinuèrent que j'avais une mission du gouvernement français pour faire des recherches de minéralogie; que l'histoire offrait beaucoup d'exemples de nations qui, dans l'espoir de posséder des mines d'or, se hâtaient de porter la guerre dans les contrées les plus éloignées: ils parvinrent ainsi à persuader ce prince, et il décida que je ne suivrais point l'expédition. Le but de mes détracteurs était de faire ce voyage seuls, ou de m'occasionner assez de retards pour qu'ils pussent arriver avant moi sur le théâtre des antiquités. Le 31, j'allai voir Ismâyl pacha: au changement que je remarquai dans ses manières, je jugeai à quel point on l'avait indisposé contre moi. Il me dit que, toutes réflexions faites, il croyait qu'il n'était pas possible que je fisse partie de l'expédition; qu'il allait faire la guerre; que le moment n'était pas favorable aux voyageurs qui voulaient dessiner et décrire le pays, puisqu'il était question de s'y battre. Quand nous en aurons fait la conquête, ajouta-t-il, vous pourrez y voyager avec agrément, tandis qu'aujourd'hui vous n'y trouveriez que des dangers à courir; je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque événement fâcheux; j'ai trop à

m'occuper de mes soldats pour étendre mes soins jusqu'aux voyageurs.

Je le priai d'observer que je ne craignais pas les événemens de la guerre, qu'il n'aurait pas à s'occuper de moi, et que j'espérais toujours pouvoir me procurer le strict nécessaire. Je lui présentai trois firmans de son père; il put voir que j'étais connu de celui-ci depuis cinq ans : mais le dernier firman, qui avait trois mois de date, ne parlait point de Dongolah; il saisit ce prétexte pour persister dans son refus, en disant qu'un nouveau firman m'était indispensable. J'insistai encore, et lui rappelai ses propres promesses; mais rien ne put ébranler sa résolution. Je le quittai, le cœur pénétré d'amertume. J'allais donc perdre le fruit de mes soins et de mes peines ! J'avais fait à grands frais les préparatifs nécessaires pour ce long voyage; je croyais en avoir prévu toutes les difficultés, levé tous les obstacles : Ismâyl pacha, commandant en chef de l'expédition, m'avait solennellement promis sa protection; j'étais aimé du brave A'bdyn kâchef et de l'ancien kiahya-bey, favorisé des principaux chefs, A'bâbdeh khalyf, Dâoud kâchef, Aboujoubrân; tout me promettait donc d'heureux succès pour mon entreprise; combien de fois,

au Caire, près de M. Boghos, je m'étais félicité d'avoir fait disparaître tous les obstacles qui pouvaient entraver l'exécution de mon projet! J'étais loin alors de prévoir qu'un Européen, un voyageur dominé par une basse jalousie, emploieroit l'intrigue et la calomnie pour faire naître d'autres difficultés, sans doute insurmontables. Des voyageurs qui courent la même carrière, qui bravent les mêmes dangers, au lieu de se nuire, ne devraient-ils pas plutôt s'entr'aider? cette union pourrait tourner au profit des sciences: mais au contraire, on voit de ces hommes qui se servent de tous les moyens pour décréditer les autres, leur susciter des avanies et leur faire perdre en un instant des avantages obtenus au péril de leur vie. Pour rompre les mesures de mes ennemis, je n'avais plus à leur opposer que ma persévérance; je dus donc y recourir. Je me jetai dans ma barque, et j'ordonnai de suite notre départ pour le Caire. J'aurais fait plus promptement ce voyage en montant un dromadaire; mais le pays était inondé, impraticable pour les chameaux; il fallut donc encore subir l'ennui d'un voyage par eau, avec la triste pensée que j'avais quatre cents lieues à faire pour revenir de nouveau à Asouân; encore ne

pouvais-je pas être sûr de réussir. Mon retour ne devait-il pas choquer l'amour-propre du prince? Je ne fus pas le seul qui me retirai: MM. Corner et Segato, Italiens, victimes comme moi de l'intrigue et de la bassesse, durent aussi renoncer au voyage.

Le 6 septembre au matin, nous passâmes Qéné. Le Nil était alors dans ses plus hautes crues: la nuit du 7, au-dessous de Belyaneh, nous entendîmes les cris des habitans, que les eaux avaient surpris; une foule d'Arabes cherchaient à sauver leurs enfans, leurs bestiaux et tous leurs biens, emportés par le courant du fleuve.

Le 8 au soir, nous étions à la vue d'Aboutyg. Par la maladresse du rays, un fort courant nous entraîna dans un faux canal, au milieu du Nil, où il n'y avait guère que trois pieds d'eau, ce qui était insuffisant pour le passage de ma barque. La nuit nous surprit; et malgré nos efforts, nous ne pûmes nous tirer de ce mauvais pas: la violence du courant nous soulevait parfois, et nous y engageait de plus en plus, au lieu de nous débarrasser. Nous commencions à craindre de ne pouvoir plus en sortir, les eaux pouvant baisser d'un moment à l'autre. Le 9,

à la pointe du jour, nous nous mîmes à l'ouvrage ; il fallait retourner à l'endroit d'où le courant nous avait amenés dans la nuit : nous portions une amarre à un pieu que nous plantions dans la vase, et nous tirions dessus. Après quatre heures d'un travail pénible, nous parvînmes à nous remettre à flot. Sortis d'un courant, nous retombâmes bientôt dans un autre : nous n'avions point de vent qui nous favorisât, plus de rames pour nous retenir, car nous les avions brisées la nuit précédente. Nous étions trop éloignés de terre pour appeler et attendre du secours. Il nous restait un médréh, dont nous nous servîmes comme de piquet : nous achevâmes de rompre nos cordes en tirant sur ces amarres pendant six heures. Enfin nous nous retirâmes des sables, après avoir éprouvé quelques avaries à la proue de notre barque. Le 10, nous passâmes devant Syout, où nous vîmes les débris d'une très-grosse djerme qui avait échoué quelques heures auparavant, et dont le rays reçut, à son arrivée à Boulâq, cent coups de bâton sous la plante des pieds. Depuis Asouân jusqu'à Syout, je comptai jusqu'à cinq de ces bâtimens naufragés en deux mois. Ils sont toujours tellement chargés en descendant le

Nil, que je suis étonné qu'il n'arrive pas plus de malheurs. Le soir, nous passâmes Monfalout, où les hautes eaux du Nil avaient fait aussi beaucoup de dégâts. En moins de vingt jours, le courant du Nil emporta trois mosquées, vingt et quelques maisons, et plus de cent cinquante tombeaux musulmans. Souvent retenu par de forts vents du nord, je gémissais de me voir condamné à passer sur le fleuve une saison si favorable pour les voyages du désert; malgré le gros temps, jour et nuit je faisais route, quoique ballotté et inondé par les vagues, semblables à celles de la mer. Le 19, je découvris les pyramides de Dahchour. Le lendemain nous arrivâmes au vieux Caire.

CHAPITRE XVII.

Le Caire; absence du pacha. — Départ pour Alexandrie. — Canal Mahmoudyeh. — Description du Canal. — Plaque d'or découverte à Canope.—Nouveaux firmans accordés par Mohammed Aly pacha.—Expédition du général Minutoli.— Découverte d'une inscription à Menouf. — Arrivée à Boulâq. — Départ du vieux Caire pour la Haute-Égypte. — Firman pris à Syout pour Darâou. — Thèbes. — Crocodiles. — Mohammed-Aly aux hypogées de Gournah. — Petit temple peu connu. — Droits levés par le pacha sur les habitans. — Esné. — Elethyia. — Edfoû. — Silsilis. — Orage. — Ombos. — Emplacement supposé du Nilomètre. — Darâou. — Première bataille d'Ismâyl contre les Cheykya'. — Koubanyeh. — Chameaux et provisions achetés à Gharb Asouân.

J'APPRIS que Mohammed Aly pacha était à Alexandrie: nouveau désagrément, nouveau retard! il fallut donc continuer jusqu'à cette ville. J'allai un moment au grand Caire, où j'espérais trouver des nouvelles de ma famille; mais je fus privé de cette consolation. Je revins aussitôt à ma barque; et le 22 au soir, nous arrivâmes près du village d'A'tfeh, à l'origine du nouveau canal, nommé *Mahmoudyeh*, du nom du grand seigneur. La forte inondation du Nil faisait craindre pour ce canal, dont la construction n'était pas encore achevée. Le pacha en fit fermer

l'ouverture, et y conserva, pour recevoir les blés et les autres marchandises de la Haute-Égypte, un certain nombre de barques. Je dus laisser la mienne pour en prendre une autre sur le canal, et je partis le soir du même jour; le lendemain 23, à l'entrée de la nuit, j'arrivai à Alexandrie.

La triste vue des deux rives du canal, où rien ne végète, rend la navigation très-ennuyeuse; sa longueur est de 80250 mètres [18 lieues environ]; sa largeur est de 35 mètres; sa pente est peu rapide: il est formé en partie par l'ancien canal de Rahmânyeh, et il débouche dans les deux ports d'Alexandrie; c'est au vieux port qu'arrivent toutes les barques; à l'approche d'Alexandrie et durant les basses eaux, les filtrations du lac Maréotis en rendent l'eau saumâtre. Il traverse des ruines d'anciennes villes : on trouva, en fouillant, des débris de constructions sur les bords du canal, ainsi que les fondations d'un pont, formées de fûts de colonnes, quelques beaux morceaux d'antiquités que les consuls s'arrachèrent, plusieurs lingots d'or que le gouvernement réclama, et sous une pierre de fondation, une plaque d'or cachée entre deux tuiles, portant une inscription grecque qui est

la dédicace d'un temple à Osiris, monument élevé par Ptolémée Évergetes. En voici la traduction : « Le roi Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoë, » dieux adelphes, et la reine Bérénice, sa sœur » et sa femme, dédient ce temple à Osiris. » Cette plaque fut envoyée en présent par Mohammed-Aly à l'amiral sir Sydney Smith.

Les ingénieurs turcs, à qui le travail fut confié, crurent qu'il n'y avait qu'à creuser et enlever de la terre, et qu'on pouvait donner nombre de sinuosités au canal, puisque le Nil en a aussi. Mais surprises par les vents dans ces coudes étroits et par des courans rapides, un grand nombre de barques y ont péri. On ne tarda pas à sentir la nécessité d'avoir recours à des Européens pour s'assurer du nivellement. M. Coste, architecte français, fit exécuter d'importans travaux : les écluses qu'il proposa de construire à l'embouchure, auraient été de la plus grande utilité; mais on s'effraya des dépenses. Les Turcs n'entretiennent rien; aussi déjà ce canal menace-t-il ruine. Il a coûté environ 7 millions 500 mille fr. On prétend que trois cent douze mille fellâh y travaillèrent pendant dix mois : ces infortunés étaient envoyés sur les lieux, sans qu'on eût pris le soin de pourvoir à

leur subsistance ; aussi manquèrent-ils de tout. Obligés de travailler dans l'eau, surveillés par des soldats plus prompts à porter des coups qu'à leur donner des secours, douze mille au moins périrent épuisés par la fatigue. Les cadavres étaient aussitôt recouverts par les terres fraîchement remuées. Leurs ossemens ont contribué à élever les berges du canal !

Le 24 septembre, je m'empressai de voir M. le chevalier Drovetti. M. Boghos me présenta au pacha, qui me demanda quelques détails sur la position où j'avais laissé son fils et ses troupes. Nous parlâmes des mines qui doivent exister en Nubie près des rives de la mer Rouge, et sur-tout des mines d'or que l'on disait être au sud de Sennâr : je dis au pacha qu'en faisant mes observations et mes recherches d'antiquités, je verrais ces mines et que j'examinerais si elles pouvaient lui procurer quelque avantage. Il accueillit fort bien ma proposition, et me promit de nouveaux firmans pour que je pusse me rendre à Sennâr et visiter les mines d'or. Pendant mon court séjour à Alexandrie, je vis M. le baron Minutoli, général prussien, jouissant d'une grande faveur ; il se proposait de partir sous peu pour Syouah, avec des naturalistes

et un dessinateur, pensant bien faire une ample collection. J'appris plus tard que cette expédition avait été malheureuse et que trois Européens avaient succombé.

Le 26 au soir, les firmans du pacha me furent délivrés, et, dans cette circonstance, MM. Drovetti et Boghos me rendirent encore les plus grands services. J'allai sans retard retrouver ma barque, près de laquelle M. Letorzec était resté, et le 27 septembre je fis mettre à la voile. Le 2 octobre, un calme nous arrêta : ne pouvant faire tirer ma barque, parce que les rives du fleuve étaient inondées, je profitai de ce moment pour aller à Menouf*, afin d'y faire la recherche d'une pierre portant une inscription en plusieurs langues, remarquée par les savans de l'expédition française.

Après avoir pris plusieurs informations sur la pierre que je cherchais, je parcourus les rues de Menouf, suivi d'une troupe d'Arabes qui

* Je rencontrai sur ma route une jeune fille de la campagne, de dix à onze ans. De mauvais haillons de laine lui couvraient à peine une partie du corps : honteuse de se trouver dans cet état devant un étranger, elle se hâta de soulever ces lambeaux pour s'en couvrir la figure, mais aux dépens du reste de sa personne, qu'elle abandonna à mes regards. Ce trait peut donner une idée du genre de pudeur qui caractérise les femmes égyptiennes de la classe du peuple.

me faisaient voir, çà et là, dans les murailles de leurs maisons, des fragmens de granit et d'autres pierres, avec des restes de caractères hiéroglyphiques : mais ce n'était point là ce que je cherchais. J'appris que l'ancien consul de France à Alexandrie et d'autres personnes avaient vainement cherché cet intéressant morceau. Cependant je fis annoncer publiquement le dessein qui m'amenait à Menouf, et promis une récompense à celui qui m'aiderait à découvrir cet objet. Un Copte vint me trouver, et me dit, d'un air mystérieux, qu'il savait où était la pierre que je cherchais; il m'invita à le suivre, me conduisit dans une vaste cour, et me fit avancer sous un hangar très-obscur. Ma vue, troublée par le passage subit de la lumière aux ténèbres, ne me permit qu'après quelques instans de distinguer les objets : je me vis avec étonnement au milieu de huit Arabes presque nus et chargés de chaînes, couchés par terre sur des lambeaux de nattes de paille ; c'était la prison de ces malheureux. L'obscurité du lieu, l'aspect de ces figures pâles et décharnées, rendaient ce spectacle encore plus triste. Mon guide me fit approcher ; et me montrant un gros banc [*mastabeh*] enfoncé en terre,

où étaient appuyés ces Arabes, il me dit : « La pierre que vous cherchez est dans cette maçonnerie depuis dix-huit ans. » Le geolier, aussi étonné de ma recherche que de l'assertion de cet homme, craignait qu'il n'y eût là-dessous quelque mystère, et ne voulait pas nous permettre de démolir le banc. Cependant la curiosité et l'appât du gain le firent céder à mes sollicitations : il écarta ses prisonniers. Un Arabe donna un coup de pioche et rencontra une pierre qui résistait; je reconnus une surface unie de granit noir : il fallait tourner ce bloc pour chercher la face qui devait porter l'inscription. Le geolier employa à ce travail les prisonniers, après leur avoir ôté les fers, en leur laissant ceux du cou qui les tenaient tous les huit attachés par une seule chaîne. Cette pierre fut retournée dans tous les sens : après l'avoir bien examinée, je n'y trouvai plus l'écriture cursive, mais seulement huit à dix lignes de caractères grecs, longues d'un mètre, qui paraissent être la fin de l'inscription. J'appris des personnes les plus âgées du pays, qu'après le départ de l'armée française, ce morceau précieux fut charié là par les Arabes, et que, dans le transport, la pierre se sépara en deux

parties, dont l'une, qui n'a pas encore été retrouvée, aura probablement été encombrée dans les fondations de la ville. Je ne pus en ce moment faire enlever la pierre; le bey commandant de la province était absent, et le geolier ne me l'eût pas permis : celui-ci fut étonné de voir cette pierre enfouie dans sa prison, et d'apprendre que les Européens la connaissaient. Il n'en fallait pas tant pour éveiller les soupçons et exciter l'inquiétude d'un Arabe superstitieux: malgré mes offres d'argent, il se refusa même à me laisser prendre copie de l'inscription. J'écrivis au consul de France, pour le prier de la faire copier; mais on ne put en obtenir la permission.

J'étais curieux de savoir le motif pour lequel on avait enchaîné ainsi ces malheureux; j'interrogeai le geolier: mais je ne pouvais ajouter foi à son récit; les fautes qu'on leur imputait me paraissaient trop légères pour avoir donné lieu à une aussi terrible punition. Le soir, je revins à ma barque; et le lendemain, 3 octobre, nous fîmes voile pour le Caire. Les courans étaient si forts et le vent du nord si faible, que nous ne pouvions remonter le Nil que très-lentement; il fallait cependant se résigner à l'ennui de

cette navigation, parce que les routes par terre étaient inondées. Nous arrivâmes le 6 à Boulâq : j'envoyai ma barque au vieux Caire, pour qu'on y fît quelques réparations bien nécessaires ; dans cet intervalle, je me rendis au Caire pour m'y munir de nouvelles provisions et aviser à d'autres préparatifs. Le 10 au soir, je m'embarquai pour la Haute-Égypte; nous naviguâmes toute la nuit. Le 18 au soir, nous étions à Syout. J'allai voir le lendemain Hamed pacha; il me donna de nouvelles lettres pour le commandant d'Esné, qui devait nous procurer des guides pour nous conduire à Dongolah. Le même jour, nous partîmes par un petit vent du nord et nous ne pûmes arriver à Thèbes que le 7 novembre. Les deux jours précédens, nous avions vu près de Denderah les premiers crocodiles; plusieurs avaient de 20 à 25 pieds de longueur; ils étaient endormis sur la rive: nous tirâmes sur eux; le bruit les éveilla, et ils rentrèrent très-lentement dans le Nil. Le défaut de vent me permit de rester à Gournah et de me procurer quelques antiquités : j'y séjournai encore deux jours.

Mohammed-Aly, las du voyage qu'il venait de faire en Nubie, voulut voir, à son passage

à Gournah, quelques-uns des tombeaux dont il avait tant entendu parler aux Européens. Il ne fut pas plutôt arrivé au village, qu'il fut frappé singulièrement à l'aspect des dépouilles éparses de momies, des bras, des têtes, des corps à demi brisés par les Arabes : ceux-ci les exhument souvent, soit pour s'assurer de leur état de conservation et les vendre intactes, soit pour s'emparer des objets dont la piété des anciens les décora : ces dépouilles sont alors impitoyablement abandonnées sur le sol, et deviennent la pâture des animaux. Indigné de ce spectacle, Mohammed-Aly fit faire des reproches aux consuls et aux autres Européens qui ordonnent ces fouilles. « Quoi ! s'écria-t-il en invoquant le prophète, » ces cadavres n'étaient-ils pas autrefois des » hommes comme nous ? On ne pense qu'à ac- » quérir de brillantes collections ; et ces chairs, » ces ossemens, sont jetés çà et là sans respect ; » ces restes humains deviennent tous les jours » la proie des plus vils animaux, et l'on y fait à » peine attention ! » Ainsi, un de ces Turcs que nous traitons de barbares, ne put supporter un spectacle qui n'avait peut-être encore étonné aucun voyageur européen ! Il ordonna sur-le-champ aux Arabes de couvrir de sable tous ces débris.

Je voulus éprouver mes dromadaires, et j'allai avec eux jusqu'à Esné. Le 9 novembre, M. Letorzec partit avec ma barque ; et le même jour au soir, accompagné de mon interprète et d'un Arabe, je me mis en route, monté sur un dromadaire.

A trois quarts de lieue au sud de Gournah, je vis un joli petit temple égyptien, dont l'intérieur est couvert de sculptures. Ce monument, remarqué par peu de voyageurs, avait échappé à l'expédition française : il est sur le bord du désert. N'ayant pu m'arrêter alors pour le reconnaître, je le vis plus tard; j'en donnerai ailleurs la description. Notre arrivée épouvanta quelques femmes arabes qui étaient renfermées dans le temple avec leurs bestiaux ; elles nous prirent pour des soldats, gens dont elles craignent toujours les avanies : nous les tranquillisâmes en continuant notre route. Une lieue plus loin, nous nous arrêtâmes au milieu d'un camp d'Arabes cultivateurs. J'acceptai le gîte que vint m'offrir un des principaux chefs, qui nous envoya du lait de buffle et du pain de dourah : tous ceux qui nous approchaient voulurent aussi nous apporter du lait et du beurre. Je fus touché de leur attention : les mœurs hospitalières sont

communes à tous ces Arabes. Ils se plaignaient amèrement des nouveaux impôts levés par le pacha sur leurs bestiaux : pour un buffle, ils payaient alors 20 piastres du pays par an ; ceux de la Basse-Égypte en payaient 25; pour chaque mouton et chèvre, une piastre ; quatre livres de beurre par vache : les dattiers devaient fournir des filamens pour faire des cordes; on leur payait ces cordes, mais à un prix qui ne couvrait pas les frais de la main-d'œuvre. Le pacha venait de comprendre dans le monopole toutes les nattes, jusqu'à ces tissus de paille grossiers sur lesquels dorment les Arabes. Aujourd'hui, presque tout ce qui se fabrique en Égypte est vendu par le pacha, dont l'exigence toujours croissante accable les habitans. Leur soumission, et la patience avec laquelle ils supportent les plus grandes vexations, prouvent assez le bon caractère de ces Arabes. Le 10, à la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route : nous nous arrêtâmes près de Gebel-Teyr, où nous passâmes la nuit; le 11, de bonne heure, nous étions à Esné.

J'allai voir Aly kâchef, qui commandait la province; il me donna des lettres pour les chefs arabes de Darâou, et une pour le kâchef du

lieu, afin qu'il me procurât un guide. Le 12, ma barque arriva: comme j'avais besoin de renouveler mes provisions en biscuit et autres vivres, je restai dans cet endroit jusqu'au 14. Le 15, le calme me permit encore de séjourner quelques heures sur les ruines d'Elethyia, où j'achetai des Arabes plusieurs vases d'albâtre, trouvés dans les hypogées de cette ancienne cité. Le même jour, je m'arrêtai sur l'autre rive, à *Apollinopolis Magna*, aujourd'hui le village d'Edfoû, où j'acquis encore beaucoup d'objets d'antiquités, comme scarabées, amulettes, &c. Le 17, nous fûmes retenus tout le jour par un fort vent contraire, sur les ruines de Silsilis; je m'occupai à copier plusieurs courtes inscriptions grecques que je trouvai dans un petit sanctuaire et sur les murs des carrières creusées dans ce lieu. Le soir, le vent était à l'est; le temps annonçait un prochain orage; mais j'étais si pressé d'arriver, que je n'en résolus pas moins de partir. A peine avions-nous mis à la voile que le ciel se couvrit d'épais nuages qui nous dérobaient la clarté de la lune; le vent soufflait impétueusement; l'orage éclata: les éclairs sillonnaient à chaque instant la nue; le tonnerre grondoit; nous étions en danger de voir

briser notre barque contre les roches environnantes; on n'apercevait aucun endroit où nous pussions aborder, les deux rives étant hérissées de rochers. Nous réduisîmes la voile à un quart de sa grandeur : malgré cette précaution, notre barque, penchant beaucoup sur le côté, paraissait près de se remplir. Cependant nous parvînmes à doubler les rochers, et nous nous arrêtâmes sur la partie orientale du fleuve : là, nous fûmes accueillis d'une grosse pluie qui dura un quart d'heure. Pendant un séjour de cinq ans en Égypte, je n'avais pas vu d'orage aussi violent et une pluie aussi abondante, sur-tout à l'approche d'Asouân. Le défaut de vent me permit, le 18, de revoir encore une fois les belles ruines de l'antique Ombos, située sur le bord du fleuve, qui entraîne et détruit chaque jour une partie des monumens. J'observai les restes d'une construction circulaire, et je regrettai de ne pas pouvoir m'arrêter quelques jours pour la faire déblayer, dans l'espoir d'y trouver le nilomètre qui a dû exister dans cette ancienne cité. Le lendemain 19, nous arrivâmes à Darâou. Amim aghâ, sur la lettre d'Aly kâchef, me procura un guide; j'achetai encore un chameau.

Ce jour même arriva une cange venant de Dongolah : j'appris le succès de la première affaire du prince Ismâyl pacha contre les Cheykyés, à deux journées de Dongolah ; ces derniers avaient perdu la bataille, et Ismâyl avait expédié cette barque pour envoyer à son père le fruit de ses premiers exploits, qui consistait en six têtes de cheykhs et quelques centaines d'oreilles de Cheykyés.

Le 21, nous partîmes pour Koubanyeh, petit village plus au sud, sur la rive occidentale du fleuve, et nous y arrivâmes le lendemain matin. Là, je devais quitter ma barque ; les difficultés que je trouvais à lui faire franchir les cataractes me firent renoncer au dessein de la conduire plus haut ; ensuite, cette manière de voyager était trop lente, et nous étions sans cesse contrariés par les vents et par d'autres incidens désagréables : en longeant par terre la rive gauche du Nil, il me semblait plus facile d'en déterminer le cours avec exactitude, et de reconnaître le pays ; d'autant plus que je me proposais de revenir par l'autre rive du fleuve.

Le 23 au matin, je fis charger mes chameaux, et à midi nous nous mîmes en route. Nous suivîmes le Nil l'espace de deux lieues, pour



arriver à un petit village nommé Gharb-Asouân, à trois quarts de lieue au nord-ouest d'Asouân. Le 24 je me rendis dans cette dernière ville, pour y acheter un chameau de plus : la journée se passa à arranger les bâts de nos chameaux et à préparer leurs charges.

Comme je quittais l'Égypte pour entreprendre un voyage très-long, dans un pays dépourvu de ressources, et que le passage d'une armée de trois mille hommes devait avoir réduit à un état plus misérable encore, je ne voulais partir que bien approvisionné : aussi achetai-je par-tout ce qui me paraissait nécessaire, jusque dans le dernier village de l'Égypte. J'eus beaucoup de peine à me procurer des domestiques; tous appréhendaient la fatigue et les dangers de la guerre : plusieurs se firent accompagner de leurs femmes et de leurs enfans jusqu'à la frontière.

CHAPITRE XVIII.

Départ pour la Nubie. — Couvent ruiné. — Granits de Syène. — Debout. — Monumens du pays des Barâbrah. — Tableaux hiéroglyphiques. — El-Qalâbcheh. — Soumission des habitans. — Dandour. — Difficulté de la route. — Temple de Kircheh. — Deqqeh. — Chaussée dans le fleuve. — Derry. — Tomâs. — Emploi fréquent de la cautérisation. — Perte du baromètre. — Ibrym. — Ebsambol ; récit de la découverte du temple souterrain, et de la première tentative faite pour l'ouvrir ; travaux de M. Salt. — Légumineuse employée en guise de café.

LE 25 novembre, je fis charger mes deux chameaux: M. Letorzec, mon interprète et moi, nous montâmes chacun le nôtre; mon guide avait aussi le sien ; mon capitaine de barque, qui était Maltais, voulut me suivre, et devint le directeur de ma caravane : j'avais avec moi trois Arabes ; de sorte que nous étions huit, en comptant le kabir. Nous prîmes route vers le sud 12 degrés nord, derrière la chaîne de montagnes qui borde le fleuve. Le chemin est fatigant pour les chameaux, à cause des sables qui couvrent la route. A trois quarts de lieue, j'observai les ruines d'une petite église copte

construite en briques crues; près de là, et plus vers le sud, existent d'autres ruines appartenant à un couvent assez considérable entouré de murs. En montant on aperçoit le Nil, et, de temps à autre, la cataracte, ainsi que les masses de granit d'où l'art a extrait ces monolithes, ces statues, ces sarcophages, ces obélisques, que l'on rencontre si fréquemment en Égypte, et qui frappent les regards des voyageurs; monumens qui retraceront à jamais l'incomparable grandeur des anciens Égyptiens. Nous passâmes devant l'île de Philæ, couverte de beaux ouvrages de cette ancienne architecture. Là, nous quittâmes les frontières de l'Égypte, limite où s'était arrêtée l'expédition française*. J'allais entreprendre une seconde fois le voyage de la Nubie, et revoir avec un nouveau plaisir les temples dont elle est ornée. Aux mois de mars et d'avril 1816, j'avais accompagné M. le chevalier Drovetti dans cette contrée et pénétré jusqu'à Ouâdy-Halfah.

Après une heure de marche, nous arrivâmes sur le sommet de la chaîne de montagnes, où nous continuâmes notre route pendant

* Le général Belliard s'est avancé à une douzaine de lieues en Nubie.

une heure et demie ; alors nous campâmes. Tout le sol que nous parcourûmes est de grès. A huit à dix lieues de distance à l'ouest, nous apercevions une autre longue chaîne de montagnes, nommée *el-Kouroum*, qui paraît s'étendre nord et sud. Les Arabes m'apprirent qu'il y a dans les sables un puits d'eau douce, et quelques doums et dattiers ; qu'au pied de ces montagnes est une route que prennent quelquefois des caravanes de Dârfour et de Dongolah, et qu'une autre route passe plus à l'ouest : celle-ci est plus suivie par les grandes caravanes de Dârfour qui se rendent à l'oasis de Khargeh. Le 26, après avoir marché une heure et demie sur les grès, comme le jour précédent, nous vîmes des rochers de granit qui sortent des sables et présentent leurs sommets noirâtres, formés de gros fragmens arrondis : ce granit est la syénite d'Égypte, généralement connue. De ce désert élevé, nous descendîmes dans la vallée du Nil, et nous nous trouvâmes au temple de Debout. J'y pris une hauteur méridienne : la latitude est de 23° 53′ 31″ : nous avions marché près de trois lieues. Les habitans de ce lieu ont, comme ceux d'el-Qalâbcheh, une réputation de méchanceté. Lors de

mon premier voyage; il s'étaient opposés à ce que je visitasse le temple, et, s'y étant renfermés au moyen d'une mauvaise porte, ils avaient voulu nous mettre à contribution, jurant avec arrogance que nous n'entrerions qu'après avoir payé. Comme ils avaient rançonné des voyageurs qui nous avaient précédés, ils crurent pouvoir en user de même avec nous; mais notre condescendance aurait pu tourner au désavantage des personnes passant après nous par cet endroit, et nous ne voulûmes pas reconnaître comme un droit un acte de brigandage : notre mamlouk tira un coup de pistolet dans le temple; il n'en fallut pas davantage pour effrayer ces misérables, qui se sauvèrent par-dessus les murailles.

Ayant appris qu'Ismâyl pacha commençait à pénétrer au-delà de Dongolah, je crus ne devoir pas m'arrêter aux monumens de la Nubie déjà connus par plusieurs ouvrages : on sait que ces monumens ont été dessinés par M. Gau et par M. Huyot, architectes distingués; ils l'ont été également par M. Linan pour M. Banks, savant voyageur anglais, de qui l'on attend les recherches les plus précieuses sur l'Égypte et sur la Nubie.

Nous suivîmes notre route entre un petit espace de terre cultivée et le désert : le granit, dominé par des grès, se montrait encore sur divers points ; les terres étaient ensemencées de dourah et de dokn ou millet dont on fait du pain. Les récoltes étaient bien inférieures à celles que nous avions remarquées au-dessous d'Asouân : nous vîmes peu de dattiers; quelques mauvaises masures en terre, éparses çà et là, nous donnaient une juste idée de la misère des Barâbrah.

A trois quarts de lieue de Debout, à l'est de notre route, j'observai de grands débris d'habitations en terre, sur un rocher de granit au bord du fleuve : c'étaient sans doute celles des Coptes. Une lieue plus loin, nous vîmes Markos, petite île sur la partie ouest du Nil. Vers le soir, nous marchions sur un sol entièrement de grès. Nous campâmes, après avoir voyagé pendant plus de sept heures ; l'endroit où nous nous arrêtâmes se nomme Dehmyr *, ainsi que la partie du côté opposé du fleuve ; on y trouve quelques maisons habitées. Nous partîmes le 27, en suivant le Nil : après avoir fait une lieue, nous vîmes un hameau nommé Ouâdy-

* En Nubie, le même nom est souvent donné aux villages situés sur les deux rives, et placés en face l'un de l'autre.

Haddadyn. Nous continuâmes à marcher sur le grès et le granit, qui se montraient dans les parties les plus basses de la vallée; une lieue plus loin nous passâmes à Ouâdy-Fellâhyn : là je vis des débris de colonnes épars sur la terre; une seule était encore sur pied. A un quart de lieue plus au sud, je vis, sur le sommet d'un rocher, un portique où l'on remarque des figures emblématiques d'Isis : je reconnus alors les antiquités de Kardâseh, et je les visitai de nouveau. La position de ce lieu est par environ 23° 44′ de latitude nord, et par environ 30° 34′ de longitude est, déterminée par les triangles. En continuant notre route, nous vîmes des rochers élevés et souvent escarpés qui dominent le fleuve. Nous passâmes sous des dattiers auprès de quelques maisons éparses; ce lieu se nomme Andau. A onze heures, nous nous dirigeâmes dans les montagnes; on y gravit difficilement, et l'on suit de très mauvais chemins, qui vont tournoyant sur le sommet de la chaîne : cette route fatigua beaucoup nos chameaux. Le commencement de ce passage est de grès; à la descente, reparaît le granit, recouvert parfois de couches de grès. Le chemin est resserré entre ces masses granitiques, qui rendent la descente pénible.

A droite, je vis un tableau gravé sur le rocher; il présentait cinq lignes d'hiéroglyphes en partie effacées. Après deux heures et demie de marche dans ces lieux difficiles, nous arrivâmes au bord du Nil, à el-Qalâbcheh, village qui se compose de quelques petites maisons construites pour la plupart en fragmens de pierre informes détachés de la montagne, comme le sont généralement les habitations dans toute cette partie de la Nubie, sur-tout jusqu'à Derr. Après sept heures de marche, nous campâmes tout près du grand temple de Qalâbcheh; je revis ce beau monument avec un nouveau plaisir. Ayant quelques heures disponibles, j'en profitai pour copier des inscriptions : elles avaient déjà été recueillies; mais ma copie offre des variantes qui en éclaircissent le sens. Tout le sol de Qalâbcheh est de grès, comme à Debout. J'y trouvai les habitans devenus bien plus traitables : ils témoignent beaucoup d'égards aujourd'hui aux Européens, qu'ils ont appris à connaître. Ces hommes passent pour être plus méchans qu'ailleurs; aussi plusieurs fois, avec les voyageurs anglais sur-tout, ont-ils eu des affaires sérieuses. Mohammed-Aly pacha est parvenu à les mettre à la raison et à les dompter entièrement.

Le 28 novembre, nous trouvâmes la route peu praticable, à cause de toutes les sinuosités que forme le Nil, ce qui nous fit prendre celle du désert, sur la chaîne libyque : ce passage est nommé *A'qabah el-Qalâbcheh*; le chemin est assez beau, et du sommet de la montagne on découvre très-loin dans l'est. On y voit de nombreux rochers de grès, dont la cime noirâtre, brûlée par le soleil, présente l'aspect de la lave : ce grès est généralement blanchâtre, d'un grain tendre; quelquefois, à la surface du sol, il se présente en couches minces, feuilletées et pénétrées d'oxide de fer.

Mon guide [*habir*, nom que l'on donne à tous les conducteurs de caravanes] se trompa de chemin, et nous fit prendre trop à l'est; nous nous en aperçûmes trop tard pour retourner sur nos pas : continuant dans cette direction, nous revînmes sur le Nil et descendîmes à Dandour, où nous arrivâmes après six heures de marche. Après nous être arrêtés un moment au temple, nous continuâmes notre route sur les rives du fleuve. Vers le soir, nous éprouvâmes de grands obstacles à faire passer nos chameaux par les nombreuses sinuosités des rochers qui dominent le fleuve;

le chemin étant tout-à-fait sur le Nil, présentait des dangers; nous arrivâmes très-heureusement à Kircheh, où nous campâmes après neuf heures et demie de marche. Nous allions très-lentement, les chameaux étant fort chargés, et les chemins très-difficiles. Le 29, nous continuâmes à cotoyer le Nil: au bout d'une demi-heure de marche dans le sud, nous parvînmes au temple de Kircheh, superbe excavation dans la montagne, que je voulus contempler une seconde fois. A une demi-lieue de là, nous entrâmes un peu dans le désert; et après une heure de marche sur la montagne, nous descendîmes dans une plaine de sable, au bord du fleuve. Les chaînes de rochers qui resserrent presque toujours la vallée du Nil, n'existent pas sur cette partie de ses rives: ce sont des plaines de sable, d'où, à quelque distance, s'élèvent des montagnes de grès; près de là se trouvent quelques faibles restes de ruines en briques crues: on découvre dans les environs divers emplacemens qui durent être cultivés par les anciens, mais qui sont maintenant envahis par les sables.

Nous arrivâmes à Deqqeh, après quatre heures et demie de marche: je ne pus y passer sans

en revoir le joli temple, qui est très-bien conservé. A une lieue au sud s'élève une forteresse entièrement construite en terre, nommée Ghourtah; elle est l'ouvrage des Arabes. Les habitans de Deqqeh et des environs s'y renfermaient pour s'y défendre contre les incursions des Arabes du désert qui venaient ravager le pays. A deux lieues plus loin, vers le sud-est, on aperçoit l'île de Zerar, qui est à trois quarts de lieue de là; je vis le petit temple romain de Meharraqah. A la distance d'un quart de lieue de ce temple, les rochers commencent à s'élever sur la rive du Nil : là se trouvent des restes d'habitations et de gros murs en pierres sèches, qui indiquent assez l'existence d'un ancien village. Près de là, nous campâmes au bord du Nil, après environ neuf heures de marche. A partir de Debout, j'avais remarqué de distance en distance, sur les rives est et ouest du Nil, des chaussées en pierre, qui s'avancent de trente à cinquante pieds dans le fleuve; il est très-probable qu'elles ont été construites par les anciens, pour empêcher les grands courans d'emporter le peu de terre qui borde le Nil : car les habitans sont si pauvres, qu'ils ensemencent jusqu'à de petits morceaux de

terrain de quatre à cinq pieds en carré, souvent même au milieu des rochers. Dans la nuit, nous nous éveillâmes en sursaut; nos chameaux s'étaient levés précipitamment : je sortis, et je connus aussitôt le sujet de leur épouvante, en voyant deux hyènes qui venaient du désert et allaient s'abreuver au Nil.

Le 30 novembre, nous marchâmes une heure dans la montagne, toujours en suivant le Nil. Cette partie du fleuve ne présente, aux environs, aucune terre labourable; on y remarque quelques acacias, et d'autres végétaux épars qui y croissent très-bien. Cette rive est couverte de sables qui viennent du désert, et se jettent dans le fleuve; le passage est très-étroit. A dix heures, nous montâmes encore vers le désert, sur un rocher très-élevé. On trouve au bord du fleuve des ruines coptes en briques crues. Là, nous remarquâmes que les montagnes, tant à l'est qu'à l'ouest du fleuve, sont plus élevées et plus volumineuses que celles que nous avions traversées plus bas. Nous passions par une foule de petites sinuosités; des montagnes de grès isolées, de forme conique, bornaient notre horizon. Le chemin était inégal; il nous fallait très-souvent faire des détours pour

monter et descendre; nos chameaux n'en pouvaient plus; après dix heures de marche, nous campâmes dans les sables.

Le 1.er décembre, nous continuâmes notre route dans le désert, tirant toujours à l'ouest; au bout de deux heures, notre vue s'étendit au loin dans le sud-ouest sur une immense vallée, d'où s'élèvent quelques petites montagnes éparses: plus loin encore, nous apercevions les cimes de celles de Derr, sur la partie orientale du Nil. A onze heures et demie, nous revîmes ce fleuve et Derr, village principal des Barâbrah, qu'on regarde comme leur capitale; on trouve beaucoup de dattiers dans ses environs. Nous descendîmes près du Nil, et nous arrivâmes, vers l'ouest, à Tomâs, l'un des lieux les plus considérables du pays; nous y campâmes à midi, après avoir marché plus de cinq heures.

Nos chameaux étaient accablés de fatigue; ils avaient tous sur le corps des tumeurs occasionnées par la pesanteur de leurs charges: je dus y apporter remède; mon habir pratiqua une opération qui consiste à brûler avec un fer rouge les parties enflées. Je fus surpris de voir arriver un habitant du pays qui, apercevant le fer rouge que mon habir appliquait sur mes

chameaux, s'avança vers lui en boitant, pour le prier de lui administrer le même traitement sur une tumeur qu'il avait à la cuisse; service que le habir lui rendit aussitôt. La brûlure du fer rouge est un remède très-usité chez les Nubiens et en Égypte : pour assurer et accélérer la guérison d'une plaie, on brûle la partie malade avec de l'huile bouillante. Nous prîmes à Tomâs deux jours de repos : nous y trouvâmes l'occasion d'achèter un mouton, nourriture assez rare dans le pays : depuis que nous avions quitté Asouân, nous étions absolument privés de viande; l'armée ayant tout consommé sur son passage. Le village de Tomâs est à 22° 44′ 45″ de latitude nord, d'après deux hauteurs méridiennes, et à 29° 52′ de longitude; il consiste en maisons éparses, comme les autres villages du pays des Barâbrah : il a environ une demi-lieue d'étendue. Chaque propriétaire a élevé son habitation en face de son terrain, ce qui offre une longue ligne de maisons; elles sont, comme à Derr, d'une forme pyramidale, mais beaucoup mieux bâties que celles que nous avions vues jusqu'alors : les terres cultivées y ont plus d'étendue; il y a beaucoup de dattiers. On trouve sur le rocher élevé auquel sont adossées les maisons, des

décombres d'anciennes habitations ; le village est fortifié par de grosses murailles en pierre. Derr, que l'on regarde comme une ville, est à un quart de lieue dans l'ouest 27 degrés nord de Tomâs.

La maladresse d'un de mes Arabes fut cause alors que mon baromètre de Fortin fut brisé : je regrettai beaucoup cet instrument, dont je m'étais servi pendant plus de six mois ; je l'avais transporté dans les déserts de l'oasis, où il avait échappé à mille chances hasardeuses, pendant un voyage de 400 lieues. Je donnai commission en France de m'en envoyer deux autres : ils arrivèrent effectivement au Caire ; mais faute d'une occasion, ils ne purent me parvenir.

Le 4 décembre, nous nous remîmes en route. Durant cette journée, notre chemin fut agréable ; nous suivîmes presque toujours le Nil : après avoir marché une demi-heure, nous passâmes à el-Mahager, petit village de quelques maisons. A trois quarts de lieue plus loin, dans l'ouest, on ne voit plus ni dattiers ni terre ; c'est une vallée de sable d'où s'élèvent quelques petits groupes de montagnes. Sur la rive droite, un peu plus haut, on voit Ibrym, l'un des principaux

villages du pays des Barâbrah. Sur le rocher élevé qui borde le fleuve, et dans une belle position, on remarque les ruines d'une forteresse construite par le sultan Sélim. Cette partie du Nil abonde en dattiers; les dattes d'Ibrym sont renommées dans toute l'Égypte. Après sept heures et demie de marche, nous campâmes dans un hameau qu'on appelle *Ouâdy el-Massas*. Le 5, après avoir marché deux heures, nous vîmes Techka, lieu composé de quelques maisons et où croissent beaucoup de dattiers : sur l'autre rive, sont Bostân et Armenneh. A droite de la route, notre vue s'étendait sur quelques montagnes éparses. Nous traversâmes une plage presque déserte et dépourvue de verdure, le sable s'avançant jusqu'au fleuve; je reconnus l'approche d'Ebsambol. Nous arrivâmes bientôt sur la montagne de ce nom, gros rocher de grès qui domine le fleuve. Je descendis de mon dromadaire; et laissant mes chameaux continuer leur route jusqu'au premier village, je m'arrêtai avec M. Letorzec pour voir une seconde fois les beaux temples creusés dans la montagne. Nous descendîmes de ce désert, ou plutôt nous roulâmes sur une pente de sable très-rapide, jusqu'au fleuve. Je revis avec un vif plaisir ces beaux monu-

mens : les sables s'étant encore éboulés, l'entrée du grand temple me fut interdite; je n'y pénétrai qu'à mon retour. La nuit s'avançait; nous nous hâtâmes de rejoindre nos chameaux*. Nous ne pouvions suivre les rives du fleuve, à cause de la grande inondation. Les rochers, élevés quelquefois à pic au-dessus du Nil, nous forcèrent de nous traîner péniblement dans le sable pour remonter dans le désert. Nous arrivâmes à la nuit au village de Beyllagy, où nous trouvâmes notre tente. Ce jour-là, nous avions marché pendant douze heures, à raison du détour que nous avions dû faire pour voir les temples.

Dans le désert d'Ebsambol, on voit du grès blanchâtre et rubané en rose par l'oxide de fer; à la surface de ce désert, le grès se montre en raisins ou globuleux, pénétré d'oxide de fer,

* Ce fut le 5 mars 1816 que je vis pour la première fois les beaux monumens d'Ebsambol, avec M. le chevalier Drovetti; il pressa beaucoup les habitans d'en déblayer l'ouverture. Après trois jours d'instances, nous les déterminâmes à satisfaire nos desirs. Ils promirent de se mettre à l'ouvrage pendant le temps que nous nous proposions de passer à visiter la cataracte; ils avaient reçu de M. Drovetti 300 piastres à cet effet. Huit jours après, quel fut notre étonnement, quelle fut notre peine de voir qu'ils n'avaient rien fait! Mus par l'intérêt, les habitans s'étaient présentés de bonne volonté; mais la superstition plus forte encore les arrêta : un ancien cheykh, regardé comme l'oracle du pays, leur avait prédit que l'ouverture de cet édifice entraînerait de grands malheurs,

souvent en grains d'un demi-pouce et même d'un pouce de diamètre, qui ont été emportés et roulés par les vents. Je trouvai dans ce désert beaucoup de petits fragmens de cornalines, d'onyx et d'agates orientales. Les cultures de Beyllagy sont endommagées par les sables qui tombent du désert: le séné y abonde, mais on ne s'occupe guère de le cueillir, parce qu'on en fait peu de cas; si l'on s'en sert, c'est pour le mêler avec celui qui vient des déserts situés beaucoup plus avant dans le sud.

Lors de mon premier voyage dans ce pays, en 1816, je vis une plante que l'on y regarde maintenant comme perdue; elle avait des gousses renfermant des grains ronds, un peu plus gros que le poivre: les habitans s'en servaient comme de café. Le 6, nous continuâmes

que nous enleverions les trésors qu'il contenait, ce qui attirerait sur le village une foule de calamités. Les crédules habitans prêtèrent facilement l'oreille à sa voix. Les cheykhs eurent toutefois la délicatesse de renvoyer l'argent qui avait été donné pour opérer le déblaiement du temple. Pour vaincre les préjugés de ces habitans, il eût fallu pouvoir rester sur les lieux et suivre les travaux. Six mois après, M. Belzoni s'y rendit, et commença le travail; mais il dut y renoncer. Enfin, après six autres mois, il y fut renvoyé par M. Salt, consul d'Angleterre, qui fit de grands frais pour déblayer ce temple, le plus magnifique de tous ceux que les anciens ont creusés dans les montagnes des bords du Nil. Ebsambol est placé à 22° 19′ de latitude.

notre route : les montagnes, dans cette partie, changent d'aspect sur les deux rives du fleuve; leur forme est conique, et elles sont partiellement isolées. En descendant, nous rencontrâmes le village de Faras, situé sur l'une et l'autre rive du Nil * : on y trouve quelques hypogées et des momies.

Après sept heures de marche, nous campâmes à Serrah, lieu qui consiste en un petit nombre de maisons à murs très-inclinés, et qui ont plus d'apparence que les constructions des autres villages.

Le 7, nous longeâmes encore le Nil, en marchant sur une vaste plaine qui s'élève dans l'ouest, et d'où l'on découvre quelques petites montagnes : sur la partie droite du fleuve, la chaîne est toujours voisine du rivage. Ici, sont les villages d'Echqeh et Debeyrah. Au sud, on aperçoit beaucoup de dattiers. A midi, nous nous arrêtâmes à Arguy, au-dessous de la cataracte d'Ouâdy-Halfah, après avoir marché quatre heures. J'espérais y trouver quelques provisions et un chameau dont j'avais besoin. Nous prîmes plusieurs hauteurs méridiennes et

* C'est une circonstance qui se retrouve très-fréquemment et qui est digne de remarque. Voyez plus haut.

des distances de la lune au soleil, qui placent Arguy à 21° 57′ 49″ de latitude nord, et à 28° 58′ 30″ de longitude est.

CHAPITRE XIX.

Ouâdy-Halfah. — Batn el-Hadjar. — Produit du pays des Barâbrah; usages, industrie, nourriture. — Position géographique d'Ouâdy-Halfah. — Cataracte; efforts du pacha pour y faire passer des barques. — Ruines chrétiennes. — Absyr, Abdoum, Ouronnârti et autres îles. — Forteresses. — Fleuve encaissé; pays escarpé et sauvage. — Roches granitiques. — Semneh et ses monumens.

Le 8 décembre, nous étant avancés à deux lieues et demie plus au sud, nous nous arrêtâmes en face du village d'Ouâdy-Halfah. Je desirais y trouver un nouveau guide; car celui que j'avais pris à Darâou ne connaissait bien le pays que jusqu'à l'endroit où nous étions parvenus, et je m'exposais avec lui à commettre de fréquentes erreurs, tant sur la route que sur les noms des lieux que je m'attachais à recueillir avec exactitude*. Pour faire venir une barque de l'autre

* Voyez, à la fin de l'ouvrage, le catalogue des noms de lieux en français et en arabe.

rive, nous tirâmes plusieurs coups de fusil; mais la grande largeur du fleuve empêchait de les entendre. Arrivé en ce lieu, j'éprouvai de violens accès de la fièvre qui m'avait saisi les jours précédens; mon interprète était dans le même état: nous fûmes forcés de nous arrêter. Le 9, à la nuit, nous tirâmes encore quelques coups de fusil, pour faire venir près de nous les habitans de l'autre rive; on nous répondit, et, une demi-heure après, nous vîmes arriver le kâchef du lieu, accompagné de quatre soldats albanais. Il me dit qu'il avait cru que c'était Ismâyl pacha qui s'en retournait; qu'autrement il ne se serait certainement pas déplacé pour des Européens. Toutefois je le priai de me procurer quelques provisions, et il promit de me faire donner ce qui me serait nécessaire. Le 10, au matin, le kâchef m'envoya sa barque pour que je passasse sur l'autre rive avec mon interprète. Il ordonna de faire chercher dans les environs quelques volailles et un mouton, malgré le dénuement d'un pays où l'armée d'Ismâyl pacha avait fait un mois de séjour. Sentant les approches de la fièvre, je regagnai l'autre rive et rentrai dans ma tente: les accès furent très-violens; je me trouvai tout-à-coup réduit à un

tel état d'épuisement et de faiblesse, que je ne pouvais plus me tenir debout. Je passai une nuit affreuse; j'éprouvais les plus vives douleurs et une suffocation continuelle. Éloigné de tout endroit où je pusse obtenir du secours et me procurer même les choses les plus indispensables, ne pouvant guère rencontrer de médecins qu'à deux cents lieues de là, j'étais dans un état difficile à exprimer, et mon impatience d'arriver à l'armée augmentait encore mon agitation.

Le 10, au matin, le kâchef ne nous avait encore rien envoyé; nous crûmes devoir revenir à Arguy, espérant y trouver quelques provisions. Il n'était pas prudent de séjourner loin des villages. Heureusement j'avais encore quelques médicamens et des tablettes de bouillon qui nous furent d'un grand secours. Le quinquina que m'administrait mon compagnon de voyage M. Letorzec, qui eut pour moi toutes les attentions d'un frère, me soulagea beaucoup; mon interprète s'en trouva aussi bien que moi. Je rencontrai à Arguy un guide qui connaissait parfaitement le pays jusqu'à Dongolah. Le 15, me sentant assez fort pour soutenir la marche, j'ordonnai les préparatifs du départ pour le lendemain. On levait nos tentes, lorsqu'un soldat du

kâchef vint dire au cheykh du village qu'on ne devait pas nous donner de guide : pour sortir de cet embarras, je ne vis d'autre moyen que d'aller m'expliquer moi-même avec le kâchef. Nous étions éloignés de trois lieues de sa résidence, et il fallait traverser le fleuve. On me fit espérer de trouver une barque une lieue plus bas. Je m'acheminai sur mon dromadaire, accompagné de mon interprète, et je trouvai en effet cette barque, mais entièrement délabrée : le rays ne voulait pas d'abord nous y recevoir; au moyen de quelques piastres, il se laissa gagner et il calfata grossièrement plusieurs trous : je renvoyai mes dromadaires, et nous nous livrâmes à ce frêle esquif. Arrivés sur l'autre rive, nous avions encore quatre lieues à faire pour aller trouver le kâchef; nous ne pouvions nous procurer de montures, et il était impossible de faire ce chemin à pied : tout-à-coup un fort vent de nord-ouest poussa vers nous une barque qui venait d'Asouân; lorsqu'elle fut en face, nous déchargeâmes nos fusils pour la faire aborder, et elle vint à terre : elle allait à Ouâdy-Halfah. A cinq heures du soir, nous arrivâmes chez le kâchef; je lui demandai les motifs pour lesquels il s'était opposé à ce que le

cheykh d'Arguy nous donnât un guide : pour s'excuser, il me dit qu'il voulait m'en donner un lui-même, dans la crainte que je n'eusse affaire à un mauvais sujet. Je le remerciai, en lui disant que j'avais trouvé un homme qui me convenait parfaitement. Il me fit demander par ses gens encore quelques bouteilles de rum. Cet ordre n'avait été donné que pour me faire voir son autorité et me mettre à contribution : je lui promis de lui envoyer ce qu'il demandait; alors il me donna une permission d'emmener le guide que j'avais choisi. J'envoyai de suite cet ordre à M. Letorzec, afin qu'il pût prendre le guide, et venir à la hauteur d'Ouâdy-Halfah, où je traverserais le Nil pour le rejoindre et poursuivre notre route. Ici j'éprouvai un nouveau retard : l'homme que j'envoyai porter ma lettre ne put passer le Nil que le 17 au soir, et ce fut le lendemain que M. Letorzec partit et vint camper vers les onze heures en face de l'habitation du kâchef. Il fit tirer quelques coups de fusil pour m'avertir de son arrivée, et je traversai le Nil avec mon interprète, satisfait de retrouver tout mon monde. Je ne manquai pas d'envoyer un second présent au kâchef; car il était homme à faire naître

de nouvelles difficultés et à nous susciter des embarras. Si l'on trouve parmi les kâchefs des hommes honnêtes et obligeans, on rencontre aussi parmi eux des êtres vils qui ne se font pas scrupule d'abuser de leur autorité pour rançonner les voyageurs. Celui à qui j'avais eu affaire ne se serait pas comporté de la même manière en Égypte. Le jour était trop avancé pour recharger nos chameaux et continuer notre route : nous passâmes donc la nuit dans cet endroit, en face d'une petite île nommée *Mânârti*, où sont quelques ruines en terre, probablement de constructions coptes : on y voit quelques dattiers. A deux lieues au sud d'Arguy, près du fleuve, on remarque les débris de plusieurs piliers carrés, et les restes des montans de la porte principale d'un petit monument en grès. Ces ruines sont ornées d'hiéroglyphes ; le style est bien celui des monumens égyptiens. L'extrémité du temple et les murailles des chambres sont en briques crues : en avançant quelques pas près du Nil, on aperçoit les restes de quelques colonnes également en grès et des murailles en terre. Ces ruines, peu élevées au-dessus du sol, échappent souvent aux regards des voyageurs.

Le principal produit du pays des Barâbrah, d'Asouân à Ouâdy-Halfah, consiste en dourah : les habitans cultivent aussi du dokn, de l'orge, du tabac vert, du coton, et le palma-christi, de la graine duquel ils tirent de l'huile; ils ont des haricots de plusieurs espèces, et des dattiers dont les fruits sont très-estimés; c'est le principal, on peut même dire le seul objet du commerce que les habitans font avec l'Égypte. Ils récoltent aussi du bois d'acacia et de sycomore, sur-tout entre Derr et Ouâdy-Halfah : ils en font de très-grands radeaux; à l'époque de la crue du Nil, quelquefois ils y embarquent leurs dattes, et vont même jusqu'au Caire. Ils élèvent des bœufs, des moutons, sur-tout des chèvres, qui y sont très-communes. Les habitans sont laborieux, sobres, d'un tempérament sec, et peu sujets aux maladies. La brûlure à l'aide du fer rouge est un remède souverain pour la plupart de leurs maux; beaucoup en sont marqués sur la colonne dorsale : souvent, dès leur enfance, on leur administre ce remède pour les préserver des maladies endémiques; l'humeur s'épanche par la plaie, laquelle ne se referme que lorsque le malade est guéri. Le peu de ressources que trouvent les habitans chez eux les oblige à

s'expatrier : ils sont au Caire à-peu-près ce que les Suisses sont à Paris ; leur réputation de fidélité les fait choisir pour la garde des portes de maisons. Les femmes sont laides ; elles restent dans le pays ; aussi dans les villages entre Syène et Ouâdy-Halfah, voit-on beaucoup plus de femmes que d'hommes : c'est ce qui a fait dire à tort que les individus de ce sexe y naissent en beaucoup plus grand nombre que les mâles. Ceux-ci sont vêtus de chemises de toile : les femmes les portent ouvertes des deux côtés dans toute la longueur, mais fermées sur le devant ; par-dessous, elles ont de grands pantalons aussi en toile blanche ou bleue : souvent un manteau leur couvre le visage. (*Voyez* les planches de costumes jointes à ce volume.)

Les hommes, la majeure partie du temps, sont sans chemise. Quelques-uns portent les cheveux courts et bouclés ; mais la plupart les ont tressés comme les anciens et bien huilés ; ils y fichent une longue broche en bois dur, pour se gratter la tête. Ils ont un couteau courbe, attaché sur le bras gauche.

De même qu'en Égypte, on fait usage ici du sakyeh, machine hydraulique pour élever l'eau sur les terres. On est étonné de voir que ces

machines, sur-tout les roues, formées d'un grand nombre de pièces, ne soient maintenues que par des liens de cuir; il n'y entre pas un seul clou; mais aussi le fer est très-rare. Les Nubiens cultivent très-bien leurs terres, et cependant ils sont très-pauvres. Les femmes font du pain sans levain, avec de la farine de dourah et de dokn, qu'elles broient à la main; elles étendent une pâte assez claire sur une plaque de fer en forme de galetière, et elles la font cuire ainsi. Elles s'occupent aussi à filer la laine et le coton: les hommes filent également; ce sont eux qui font les toiles et les tissus de laine grossiers.

Les maisons des nouveaux mariés sont faites en nattes de paille et en feuilles de palmiers.

La principale nourriture des habitans consiste en dourah et en dokn, qu'ils mangent avec du lait aigre, en dattes et en haricots: ils font peu d'usage de la viande; quelquefois ils se nourrissent de chair de chameau et de grosses sauterelles qu'ils font griller, soit à la flamme, soit sur le charbon. Ils ne fument guère, mais ils mâchent du tabac mêlé avec du natron; ils l'enveloppent dans un petit morceau de laine ou de quelque autre tissu, et le placent ainsi dans leur bouche.

Avant de quitter Ouâdy-Halfah, nous pûmes prendre la latitude du lieu : elle est de 21° 53′ 33″, et la longitude, de 28° 55′ 30″. Au sud, et tout près d'Ouâdy-Halfah, commence la cataracte de ce nom; quelques petites îles de verdure et de noirs rochers obstruent déjà le fleuve sur ce point. En quittant Ouâdy-Halfah, nous entrions dans Ouâdy-Hadjar, ou la vallée des pierres. Le 19 décembre, nous suivîmes une route montueuse qui longe le Nil, de manière que je pus très-bien voir la cataracte, dont nous étions toujours à très-peu de distance. Nous passâmes Fakous et Kenesâb, deux petites îles où sont quelques dattiers.

Nous aperçûmes bientôt les rochers de la cataracte, qui forment une quantité considérable d'îlots; ils sont la plupart très-élevés au-dessus du niveau du fleuve; quelques-uns offrent l'aspect d'une belle végétation, et sont en partie couverts d'arbrisseaux et de jeunes acacias : l'eau précipitée par de forts courans serpente et bouillonne entre ces écueils, et forme un bruissement continuel. La couleur noire des rochers offrait un contraste bien tranché avec la blancheur de l'écume des eaux, les sables de teinte rouge, et ces îles de verdure qui paraissent sortir du

fleuve. La diversité des couleurs, le bruit des ondes au milieu d'un profond silence, le soleil éclairant une perspective lointaine, et dorant le fleuve de ses rayons, formaient un tableau enchanteur, une scène imposante dont je ne pouvais détacher mes regards.

Toutefois je reconnus combien il y avait d'exagération dans les récits des auteurs anciens au sujet des cataractes du Nil : ces écrivains supposent des chutes considérables, et telles que les habitans qui résident dans les environs deviennent sourds, disent-ils, à cause du bruit épouvantable des eaux. Je ne remarquai rien de semblable, quoique, à la vérité, ce bruit s'entende de très-loin.

On avait toujours cru que les barques ne pouvaient pénétrer au-delà de cette cataracte; beaucoup de voyageurs et même de gens du pays étaient dans cette persuasion. Mohammed-Aly pacha, déjà fameux pour avoir su vaincre tant d'obstacles, était depuis deux mois parvenu à surmonter encore celui-ci, en faisant franchir la cataracte par environ cent cinquante grandes barques chargées de vivres pour l'armée; de pauvres Arabes, à force de bras et à l'aide de cordes et de palans, tiraient les barques

d'île en île *: cette entreprise réussit à force de persévérance; mais un grand nombre d'Arabes y périrent, et quarante barques furent brisées. Un ministre du pacha dirigeait cette opération. Le laghum-dgi-bachi (chef des mineurs), Mohammed aghâ, qui alors exploitait les carrières d'émeraudes auprès de la Mer-Rouge, fut appelé pour faire jouer des mines dans quelques rochers de cette cataracte, et l'on vint à bout d'y pratiquer un passage du côté oriental du fleuve; ce fut le chemin que suivirent les barques. Le désert que nous traversâmes est peu élevé : le sol est toujours de grès. Quelques hauteurs masquaient notre vue du côté de l'ouest; sur l'autre rive, les montagnes sont également peu élevées, à un demi-quart de lieue du fleuve : la vallée est couverte de sable; la cataracte tourne dans le sud-ouest : les bords du Nil sont hérissés de rochers très-bruns (formés de roches amphiboliques et feld-spathiques), qui s'élèvent hors des sables, et sont recouverts par les grès. A droite de notre route, je vis une petite ruine copte construite en briques crues, où l'on remarque encore quelques restes de peintures : les Apôtres sont représentés sur les murailles.

* Voyez planche XXXII, vol. II.

Nous passâmes le rocher et une petite île nommée *Absyr;* puis, un peu plus au sud, l'île de Teyt : ces îles sont en partie couvertes de dattiers. A une demi-lieue plus au sud, est l'île de Dahabet, rocher élevé où se trouvent quelques débris de murailles en terre, ouvrage des Coptes. Ici la cataracte se resserre, et l'aspect devient pittoresque. A Mirqis, se trouve la partie de la cataracte la plus obstruée par les rochers. Sur un de ceux qui sont les plus saillans, se trouvaient des restes considérables de grosses murailles en terre, formant des enceintes; ce sont probablement les débris d'une forteresse : on trouve aussi enfoncés dans les sables des restes de maisons, qui dénotent assez l'emplacement d'un ancien village. Comme la position de cet endroit est élevée, la vue s'étend à une grande distance; mais on ne remarque point de chutes d'eau considérables, ni ce fracas impétueux qu'occasionne ordinairement le brisement des vagues contre les écueils.

Au-delà de Mirqis, le Nil paraît navigable; on trouve peu de rochers sur ses rives : sur sa plage orientale, sont des ruines de constructions coptes. Quelques dattiers clairsemés prospèrent en ce lieu : le pacha venait d'y élever

de grands magasins de réserve pour l'armée. A midi, nous passâmes Deyr-Solleh, où sont les ruines d'un couvent et d'habitations coptes : quelques dattiers et des doums abandonnés végètent tristement sur la rive. A notre droite s'élevaient des masses de roches feld-spathiques ou amphiboliques noires, traversées de filons de feld-spath rose. Aussitôt que l'on a passé Mirqis, on ne voit plus de grès; tout le sol est primitif : ce ne sont plus que des roches granitiques, sillonnées par des filons de schiste micacé, des granits avec feld-spath blanc, des rochers feld-spathiques verdâtres. Après Mirqis, le Nil tourne dans le sud. Nous traversâmes une longue île nommée *Artinassi;* ce nom est commun aux deux rives du fleuve. A trois quarts de lieue de Solleh, le Nil paraît barré encore par trois îles appelées *Abdoum,* rochers élevés et couverts en partie de végétaux ; on y trouve divers arbustes, de jeunes acacias et quelques palmiers. La vue de ces îles, hautes de quarante pieds au-dessus du niveau du fleuve, est très-pittoresque; on y voit quelques ruines en terre, ouvrage des Coptes. Sur l'île de l'est, il y a des cabanes en terre et en paille, habitées par quelques misérables

Barbarins *. Notre route longeait toujours le fleuve; nous y remarquions des dattiers, quelques doums et fort peu de terre végétale. A un quart de lieue des îles Abdoum, nous passâmes à Kassa, où se trouvent aussi des ruines en terre, dont la plus orientale est le reste d'une église des Coptes, portant encore sur ses murailles quelques fragmens de peintures. L'autre ruine, plus considérable, a des murs de quarante pieds de hauteur, et annonce un château fortifié : deux familles y habitent et y cultivent quelques morceaux de terre tout près du fleuve, qui est ici très-resserré; les deux rives ont le nom de *Mircheh*. Depuis Arguy, nous n'avions encore aperçu aucune figure humaine, tant le pays est misérable. Après six heures de marche, nous campâmes, à deux heures de l'après-midi, à Karaqen, où il y a quelques dattiers et un peu de coton : les granits se montrent toujours sur les deux rives du fleuve: On est étonné de rencontrer autant de constructions ayant appartenu aux chrétiens; elles sont répandues sur la plupart des îles de cette cataracte, toujours situées sur des rochers élevés,

* On écrit ici *Barbarins* pour *Barâbrah*, indifféremment.

et occupant des positions presque inaccessibles.

C'est à juste titre que le pays au-dessus d'Ouâdy-Halfah porte le nom de vallée des pierres; il ne pouvait en recevoir un plus convenable. Si l'aspect du fleuve, encaissé dans ces rochers, est triste et sauvage, il est aussi très-imposant. Quelques misérables familles qui habitent ces rochers, s'estiment ici très-heureuses de pouvoir cultiver un peu de dourah et de dokn, et élever quelques chèvres: là, comme dans le désert, ils sentent le prix de leur indépendance, et vivent contens dans ces îles inabordables, sans en sortir presque jamais: quoique peu éloignés des pays productifs, ils semblent en ignorer l'existence; un peu de pain et de laitage, une ou deux chèvres qu'ils tuent chaque année, satisfont à leurs modiques besoins; et ces malheureux me demandaient s'il y avait du pain de dourah dans mon pays! ils s'imaginaient que je n'étais venu dans le leur que pour y trouver un meilleur sort.

Le 20 décembre, à sept heures et demie, nous montâmes vers la partie occidentale du désert; les monticules y sont de granit et de roche feld-spathique verdâtre; nous décou-

vrions de l'autre côté les rochers qui bordent la rive droite. Nous passâmes sur un terrain argileux, encore humide des pluies qui l'avaient arrosé. Mon guide me dit qu'à l'époque de la crue du Nil, il avait séjourné dans cet endroit, et y avait observé des amas d'eau provenant des pluies d'orage. On le remarque également à Thèbes et le long des chaînes libyque et arabique ; mais cela n'arrive pas toutes les années ; les grandes averses sont très-rares. Après deux heures de marche, nous descendîmes de nouveau dans la vallée du Nil : nous avions à notre gauche un gros rocher nommé *Mangandol.* Les deux rives du fleuve sont, dans cet endroit, nommées *Sarâs;* on y trouve quelques herbages : on remarque, au bas des rochers, de petits acacias qui, vers l'est, s'étendent jusqu'au fleuve. La largeur du Nil n'excède pas deux portées de fusil : il paraît navigable, malgré quelques rochers épars qui se montrent au-dessus de sa surface. A une lieue de là, le Nil se resserre ; et une île formée d'un rocher très-élevé semble en fermer le passage ; au sommet de ce rocher habite un cheykh ou santon musulman. Dans la partie nord de l'île, plusieurs misérables Barbarins cultivent un peu de coton : on voit

quelques dattiers et quelques doums au bord de l'île, tandis que les hauteurs, hérissées de roches noires et arides, sont couronnées de ruines en briques crues; à son extrémité méridionale, plusieurs rochers forment une petite cataracte qui ferme le Nil et présente une perspective assez intéressante. Le passage des barques a lieu encore ici sur la rive orientale. En face de cette île, la route est à pic sur un roc escarpé : l'eau et les sables poussés par les vents sur ces rochers, leur ont donné, avec le temps, un beau poli. Plus loin, le Nil s'élargit un peu; mais il est en grande partie couvert par des rochers, au milieu desquels quelques herbages végètent à fleur d'eau. Tous ces parages du fleuve présentent l'aspect le plus sauvage.

A onze heures, nous dûmes remonter vers le désert dans le sud-ouest; mais suivant toujours le Nil d'assez près, nous passâmes les monts Fedr sur la rive droite, et, sur la gauche, Sarâs, nom donné aux deux rives du Nil dans cet endroit. De moment à autre, nous avions en perspective les sommets rembrunis des montagnes opposées. Durant une heure, nous fûmes entourés de monticules : enfin la vue

s'étendit sur une plaine inégale au sud-ouest, et nous découvrîmes les montagnes de Semneh, à cinq heures de distance : j'étais impatient d'y arriver, car mon guide m'avait dit qu'il y avait dans ce lieu des ruines intéressantes. La route était escarpée, et pénible pour nos chameaux; on trouvait sur les sables beaucoup de fragmens de quartz hyalin.

Après avoir traversé ces déserts pendant trois heures et demie, nous descendîmes au Nil par une belle vallée; je revis le fleuve couvert d'une multitude de rochers, et Ourounârti, longue île qui se compose d'une suite de rochers d'une assez grande élévation. Nous continuâmes à longer le Nil. Au niveau du désert, j'observai les restes d'une longue muraille construite probablement par les anciens pour arrêter les sables, qui depuis ont envahi en grande partie le peu de terres susceptibles de culture. Aussitôt qu'on a passé l'île d'Ourounârti, on trouve celle de Kag-Engirah, qui est plus petite. Au-dessus de ces deux îles, le Nil se resserre de nouveau : nous ne l'avions pas encore vu si étroit; sa largeur n'excède pas une portée de fusil. A une demi-lieue au sud, nous arrivâmes au petit temple de Semneh, à cinq heures du soir,

après neuf heures de marche. Nous campâmes à un quart de lieue de ce temple. Semneh et ses environs portent encore le nom d'Altisi. Nous y trouvâmes peu d'habitans : comme je voulais y observer des antiquités, je résolus d'y rester quelques jours. De gros rochers paraissent obstruer le Nil et former une cataracte.

Nous vîmes passer deux abâbdehs du cheykh Khalife et un soldat qui venaient du Dongolah, et se rendaient au Caire pour y porter sept cent vingt oreilles d'Arabes Chaykyés, qu'Ismâyl pacha envoyait à son père. J'appris par ces abâbdehs que le prince s'était emparé de Korti, principal village de la province de Chaykyé, au-dessús de Dongolah.

Je regrettais de ne pas pouvoir me trouver à l'armée pour juger par moi-même des événemens militaires dans cette province : d'un autre côté, j'étais bien dédommagé par la liberté que j'avais de m'arrêter sur la route, pour dessiner et décrire les monumens et le pays, et pour observer la latitude et la longitude des principaux lieux, ce que je n'aurais pu faire qu'imparfaitement, si j'avais dû suivre les troupes.

Le 21, pendant toute la nuit, nous entendîmes le bruit des eaux de la cataracte, qui

ressemblait à celui d'une mer très-agitée se brisant contre le rivage.

CHAPITRE XX.

Position du temple de Semneh. — Radeau construit pour passer le fleuve. — Second temple à Semneh. — Description et détail de la route de Dâl-Nârou. — Limite de la Vallée des Pierres et de celle de Sokkot. — Position de Dâl-Nârou.

La position de Semneh est assez agréable ; le Nil y forme, sur sa rive gauche, un petit port où nous trouvâmes sept ou huit cabanes formées de roseaux, et habitées par quelques Barbarins : on rencontre également sur l'autre rive quelques habitations éparses. Ces Barbarins cultivent un peu de dourah, du dokn, de l'orge et du coton : on voit aussi quelques doums et quelques dattiers renfermés par les sables qui anticipent sur les terres, dans un petit espace situé au bord du fleuve. Je me rendis de bonne heure au temple pour en lever et dessiner les plans : nous y fîmes des observations de distances lunaires et de diverses hauteurs méridiennes, qui placent ce temple à 21° 29′ 32″ de latitude nord, et à 28° 37′ de longitude à l'est de Paris. Le

temple est construit sur un rocher très-élevé qui borde le fleuve, et se compose d'une seule pièce (*voyez* les plans et coupes, vol. II, pl. XXVII, fig. 1, 2, et les détails des sculptures). Il était entouré d'une galerie couverte, soutenue par des piliers et des colonnes, de même que le petit temple d'Éléphantine; mais il n'est pas, à beaucoup près, construit dans un style aussi élégant que ce dernier. J'ai pris deux vues de ce temple (*voyez* pl. XXIV, XXV). Les hiéroglyphes seulement ne laissent rien à desirer; ils sont tous en relief: mais on les a changés après coup sur la façade du temple (*voy.* pl. XXVII, fig. 5), en effaçant un sujet pour y en sculpter un autre d'un mauvais dessin. Dans l'intérieur, on réconnaît que les sculptures étaient peintes, ainsi que le plafond, en couleur bleu-de-ciel, avec des étoiles. Je parlerai plus tard des sujets des bas-reliefs, et des cadres ou médaillons hiéroglyphiques qu'on y remarque.

Au fond du temple est une statue d'Osiris, renversée; la tête est emportée : elle est de granit, assise les bras croisés, tenant en croix le sceptre et le fouet. Dans la partie occidentale du temple est une petite porte qui sans doute a été ouverte après coup, car les hiéroglyphes

paraissent avoir été coupés. Je fus surpris de voir qu'on se fût servi d'aussi grandes pierres pour construire un si petit monument : j'en mesurai une qui avait près de 3 pieds de hauteur d'assise et 9 de longueur. Trois assises forment la hauteur du temple, et il est couvert de douze pierres. Ce petit édifice est construit en grès; il a été renfermé dans une enceinte en terre de 60 mètres de longueur sur 53 de largeur.

A l'ouest, en tirant un peu vers le sud et tout près du temple, se trouvent les restes d'une vaste enceinte qui, probablement, devait enfermer le village. Cette enceinte a 72 mètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 55 mètres de largeur. L'intérieur du temple est rempli de décombres: on reconnaît quelques petits murs qui formaient des cellules. A l'extérieur, on aperçoit les restes d'une grosse muraille composée de pierres amoncelées et qui n'étaient disposées dans aucun ordre : cette muraille servait de rempart à la construction. (*Voyez* pl. XXIII, vol. II., en d, e.)

On voit encore dans l'ouest quelques parties de murailles; mais leur état de délabrement ne permet même pas de deviner si ce sont des débris de tours : je serais plutôt porté à croire

que c'étaient des massifs destinés à affermir l'enceinte. Les murs devaient avoir douze mètres d'épaisseur à leur base.

A l'est, et tout près de là, on remarque les débris de deux autres constructions également en terre, mais plus petites : celle qui est au nord a 23 mètres du nord au sud, sur 12 de largeur ; la seconde a 17 mètres sur 37. Ces ruines, autant qu'il est possible d'en juger par leurs faibles restes, indiquent des habitations des anciens, qu'on avait fortifiées contre les incursions des Arabes. A quelque distance et sur le bord du désert, on voit des débris d'églises chrétiennes. Sur la partie orientale du Nil, je reconnus encore une petite ruine en pierres de taille, sur un rocher très-élevé qui s'avance dans le fleuve. Ici, le Nil brise ses eaux, en mugissant, sur d'énormes rochers qui semblent lui opposer une puissante barrière : c'est la cataracte de Semneh. Chacune des grandes barques de l'expédition qui y passèrent, fut tirée à force de bras, par cent hommes, dans les courans les plus rapides. Je vis, sur les écueils, les débris de plusieurs barques : douze s'étaient perdues dans ce dangereux passage, brisées sur les rochers qui le bordent.

La perspective de Semneh est pittoresque et digne du pinceau. La vue s'étend à une grande distance sur les montagnes de l'est, agréablement diversifiées de forme et d'aspect. Je pris une vue de cette cataracte. (*Voyez* vol. II, pl. XXX.) Au nord, on voit le Nil, dont les flots se brisent en écumant contre les rochers : de là il sort paisible et formant de belles nappes d'eau. Le lit du fleuve est resserré entre des montagnes d'une très-haute élévation, et ce contraste offre un agréable coup d'œil.

Le même jour, je relevai la topographie des monumens, avec le Nil et la cataracte. (*Voyez* pl. XXIII.) Je voulais passer sur l'autre rive du fleuve, pour y reconnaître d'autres monumens que j'apercevais au moyen d'une lunette à longue vue; mais il ne se trouvait point de barques. Le 22 janvier, je me levai avec un desir ardent de traverser le Nil; toute la nuit j'avais été éveillé et assourdi par le bruit des eaux de la cataracte. J'avisai aux divers moyens de faire le trajet : après en avoir examiné plusieurs, un seul que j'avais rejeté d'abord fixa mon attention; je m'y arrêtai, et les difficultés disparurent.

Aidé de deux Barbarins, je construisis un

petit radeau composé de huit morceaux de palmier doum, de la longueur de 4 à 5 pieds, que nous attachâmes ensemble : nous prîmes pour point de départ l'extrémité orientale du petit port de Semneh, afin de pouvoir traverser rapidement le fleuve, au-dessus du fort courant de la cataracte. Je pris mes instrumens; M. Letorzec m'accompagnait : nous nous plaçâmes sur le radeau, tenant chacun une rame; nos deux Nubiens, s'y couchant à plat ventre, avaient les jambes dans l'eau, et s'en servaient comme de rames, poussant le radeau en avant, tandis que nous faisions tous nos efforts pour lui donner la même direction. Le courant était très-violent : nous naviguâmes ainsi pendant un quart d'heure, et nous descendîmes à terre beaucoup plus bas que nous ne voulions, au-delà des courans de la cataracte, très-heureux de n'avoir point échoué contre les écueils. Sur cette rive nous trouvâmes des gens misérables, cultivant quelques morceaux de terre où croissent le coton, le palma-christi, dont ils retirent de l'huile, et un peu de dourah. Nous nous rendîmes aux lieux où nous avions aperçu des antiquités. Le temple est plus grand que celui qui existe sur l'autre rive, et dans une aussi belle position;

c'est un monument égyptien, en grande partie comblé de décombres, de terre et de sable. (*Voyez* le plan, vol. II, pl. XXVII, fig. 9, et la vue, vol. II, pl. XXVI.) On trouve, devant le temple, les restes du dessus d'une porte qui conduisait au portique : celui-ci se compose de deux colonnes cannelées au milieu, et de deux piliers carrés ; il n'a plus de plafond. Au milieu de la façade principale il existe une autre porte ; une plus petite est dans la partie orientale de cette même façade. Les murs sont couverts de bas-reliefs ; ceux du tour des portes sont sculptés en creux. Au-dessus de la porte est le globe ailé avec deux serpens. Il est impossible de dessiner ces sculptures, à cause de l'état d'encombrement où se trouve le temple. On remarque hors de terre quelques figures à tête de belier, des oiseaux, des fruits présentés en offrande, et beaucoup de petits hiéroglyphes : ces sculptures ne laissent rien à desirer sous le rapport du travail. En entrant dans la première pièce, où il ne reste plus que deux pierres du plafond, dans la partie occidentale, on s'aperçoit d'un changement qui a eu lieu après la construction du monument : dans le principe, la partie septentrionale de cette pièce avait renfermé

trois piliers carrés, couverts de soffites, et présentait quatre grandes portes; mais cette idée de construction fut changée, même avant que les hiéroglyphes eussent été sculptés sur les piliers. En effet, les dessins se suivent parfaitement su les piliers et sur ces portes murées. On n'a conservé qu'une petite porte à l'extrémité occidentale. Les murailles sont sculptées en relief; les sculptures des soffites seulement sont creuses : mais tout est rempli de sable et de pierres, tellement qu'on ne peut prendre le dessin des figures, qui d'ailleurs ne diffèrent point du style et des formes si connus en Égypte.

On entre, par la petite porte, dans une pièce à-peu-près carrée, au milieu de laquelle est une colonne à pans, portant les soffites : un est encore en place, avec trois pierres du plafond, dans la partie nord-ouest. Celle du nord-est ne paraît pas avoir été couverte, si l'on en juge d'après une partie de corniche ; on peut présumer que c'était une petite cour. Dans la partie occidentale de cette cour, il y avait une porte communiquant à une autre salle sans sculptures ; et de celle-ci, autant qu'on peut le conjecturer vu l'encombrement, on pénétrait dans deux cabi-

nets formant l'angle nord-ouest du temple. On aperçoit une partie de l'intérieur par une brèche pratiquée à l'extrémité. Au moyen de cette brèche, j'ai pu voir et mesurer ces cabinets: les plafonds sont peints, mais non sculptés; ils renferment des signes hiéroglyphiques, d'un travail aussi soigné et aussi fin que ceux du temple de l'ouest. Les murailles, sur deux faces extérieures du temple, sont brutes; les pierres, au lieu de former un parement uni, sont plus ou moins saillantes. On peut s'étonner de ce que le temple était dans l'angle de l'enceinte, jusqu'à le toucher, et non au milieu: cette enceinte, construite en terre et en briques crues, a 64 mètres en carré.

Dans la partie occidentale du portique du temple, se trouvent les restes de deux montans de portes, appartenant sans doute à la muraille d'enceinte dirigée de l'est à l'ouest. Je me contentai de lever un plan de ce lieu et de dessiner les vues des ruines, ne pouvant pas entreprendre des fouilles, ouvrage qui m'aurait retenu trop long-temps. (*Voyez* la topographie de Semneh, vol. II, pl. XXIII, en f, g.) De là, la vue s'étend, au nord, sur le Nil, qui fait un coude dans l'ouest: le fleuve présente çà et là

quelques rochers. Du côté de l'occident, les montagnes ont leurs sommets couverts de sables. Au sud, la végétation se présente sous un aspect un peu plus agréable ; on y découvre des dattiers épars : mais au-dessus de cette lisière de verdure s'élève un désert affreux et brûlant ; il domine la vallée de manière à faire craindre, en quelque sorte, l'inondation d'une mer de sables.

Vers le soir, nous nous hâtâmes de rejoindre le Nil, où nous nous abandonnâmes encore à notre petit radeau ; il était nuit quand nous regagnâmes les tentes. Notre interprète avait fait préparer le repas avec une chèvre, obtenue des habitans de Semneh, en échange d'un peu de dourah ; car ces habitans ne voulaient pas encore accepter en paiement les piastres d'Égypte ; nous ne pouvions nous procurer quelque nourriture qu'en leur donnant des piastres d'Espagne, ou des verroteries servant de colliers aux femmes, ou bien des rasoirs. J'ordonnai les préparatifs du départ pour le lendemain.

Semneh présente généralement des roches amphiboliques et feld-spathiques, c'est-à-dire, de l'amphibole noir avec feld-spath blanc veiné, des schistes durs micacés, et peu de granit. Aux

environs, des montagnes de grès reposent sur des roches primitives, et se dirigent vers le fleuve. Apparemment, le cours des eaux, une fois bien établi, n'a plus permis au grès de se fixer; ce qui fait que toutes les cataractes sont de roche primitive, tandis qu'à droite et à gauche le sol est constamment du grès posant sur le granit.

Le 23, à sept heures et demie, nous quittâmes Semneh : je remarquai plusieurs ruines de bâtimens jadis habités par des chrétiens; ils sont tous construits en terre. A une demi-lieue de Semneh, est l'île de Semne-nârti, où l'on trouve beaucoup d'herbages et un peu de coton; cette île dépend de Semneh : là, des rochers viennent encore obstruer le Nil; quelques doums sont dispersés sur la route. A une lieue de cette île, on en rencontre une autre nommée Misker, qui est assez fertile sur le rivage : vers le sommet, existent quelques petites maisons construites en terre et en pierres.

Ici le Nil a ses bords couverts de doums et d'acacias, et présente un aspect plus agréable. Le chemin passe entre des rochers élevés, et se nomme l'A'qabah de Semneh; ce passage conduit au désert et dans la montagne : les rochers sont

de granit avec feld-spath à grains fins, et friables à leur superficie. Le chemin, se resserrant de plus en plus entre deux chaînes de rochers, devient très-escarpé; puis il s'élargit en descendant. Nous étions environnés de montagnes de toute part. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes au fleuve, où nous trouvâmes quelques cabanes habitées : ce lieu se nomme Kindign-Kalo ou el-Hadjar-A'yn. A un quart de lieue, au nord-est, est l'île Galleh, qui n'est qu'un rocher élevé : on trouve sur son sommet des ruines en terre, qui paraissent être celles d'une ancienne forteresse. Là, le Nil est très-navigable; sa largeur peut être de trois cents pas : les montagnes sont plus hautes dans ces parages que dans les environs d'Ouâdy-Halfah. Après un repos d'un quart d'heure, nous reprimes notre route dans les rochers, vers le sud-ouest. L'inégalité du sol rend le chemin très-pénible pour les chameaux, et les éclats de pierre leur coupent les pieds. A midi, nous revîmes le Nil, et nous continuâmes notre route sur la rive, où l'on remarque beaucoup de jeunes acacias et des doums : la largeur du Nil est de quatre à cinq cents pas. Un peu plus loin, nous trouvâmes une ancienne forteresse turque abandonnée. On

chemine dans le sud-ouest, pendant trois lieues, sans s'éloigner du fleuve. Après huit heures de marche, nous vînmes camper à Tambouko, vers les quatre heures ; on donne ce nom aux deux rives du Nil, ainsi qu'à une île contiguë, habitée et cultivée. Le fleuve, en se retirant, dépose son limon dans les cavités des rochers : quelquefois ce limon s'attache au bord des îles. Les habitans ont soin de pratiquer dans le fleuve de petites chaussées, pour briser les courans ; autrement le peu de terrain qu'ils cultivent serait emporté par les eaux, lorsque le Nil se retire. C'est de ces morceaux de terre que vivent plusieurs familles, dans la Vallée des Pierres.

Le 24 janvier, nous partîmes à sept heures et demie. Le Nil reprend son cours vers le sud-ouest : notre route cotoyait le fleuve à un quart et même à un demi-quart de lieue. Le sol était couvert de monticules de granit, quelquefois à beau feld-spath rose, mais généralement blanc, quelquefois à gros grains de quartz et feld-spath blanc, mêlés de grandes paillettes de mica blanc nacré. A une demi-lieue de là est Tournouki et quelques cabanes habitées sur les deux rives. Le chemin est montueux et passe entre les rochers : en descendant, on découvre le Nil,

qui promène lentement ses ondes, en serpentant, dans une vallée agreste. Au sud, les regards se portent sur une immense étendue de rochers, dont les cimes sont noires et arides, et sur d'autres parties nuancées par les sables. Cet aspect triste et sauvage était encore assombri par les nuages épais qui nous dérobaient les rayons du soleil.

En avançant plus au nord sur le Nil, on trouve quelques rochers épars. A trois quarts de lieue de Tourouki est une autre île qui porte le même nom, et qui peut avoir une demi-lieue de longueur : là, on cotoie le Nil de très-près : il est toujours couvert de rochers; ses eaux commençaient à être très-basses et son lit se rétrécissait singulièrement. A onze heures, nous passâmes Tanqour : auprès sont quelques maisons habitées, sur les deux rives du fleuve. Nous continuâmes à marcher sur un sol désert; il est élevé, couvert de sable et de fragmens de rochers. Nous apercevions souvent les montagnes qui existent sur la rive opposée. A midi, nous nous trouvâmes tout près du fleuve, qui là est encore obstrué de quelques rochers ; il a quatre cents pas de largeur. Trois quarts de lieue plus loin, s'élèvent, de chaque côté du fleuve, de grosses montagnes

nommées al-Lamoul. Là, le Nil forme un bassin étroit, qui, dans les basses eaux, présente une multitude de rochers épars, où croissent quelques végétaux : nous y aperçûmes les restes d'une barque brisée. Plus au nord, le fleuve est beaucoup plus obstrué. Dans l'endroit où nous étions parvenus, les deux rives portent le nom de Sonki : on remarque, sur celle de droite, quelques maisons habitées et des ruines en terre, qui probablement sont les restes de constructions coptes. Les rochers escarpés qui s'avancent sur le fleuve, nous obligèrent de marcher à quelque distance à cause des sinuosités. De là nous entrâmes dans une large vallée dirigée nord et sud, et nous revînmes, à trois heures, sur les bords du Nil. Un quart de lieue plus loin, sur un rocher élevé, se voient quelques débris d'habitations construites en pierres sèches. On remarque, sur la rive droite, des ruines de la même nature; on a tout lieu de croire que ce sont encore des restes d'habitations coptes. Nous campâmes à quatre heures à O'qmeh. La route est extrêmement pénible; il faut toujours monter ou descendre à travers des rochers ou des sables : ce chemin raboteux lassait singulièrement nos chameaux, pesamment chargés; pour

ne pas les faire expirer de fatigue, nous devions marcher à petites journées. Mon guide voulait nous diriger par un autre chemin, qui, partant de Semneh, mène en ligne droite, à travers le désert, jusqu'à la province de Sokkot, où l'on arrive après un jour et demi de marche; mais je ne crus pas devoir m'arrêter à ce projet, parce que j'avais besoin de suivre le Nil pour en déterminer le cours. Mon guide tenait fortement à son idée; il soutenait que nous ne pourrions jamais sortir des chemins que je me proposais de suivre, qu'il disait d'ailleurs impraticables pour les chameaux. Mais je savais le cas que je devais faire des discours des Arabes, qui, pour s'épargner quelques fatigues, grossissent les difficultés, et à qui le mensonge ne coûte rien, quand ils peuvent en tirer avantage. Je plains les voyageurs qui n'entendent aucunement la langue du pays, car ils seront infailliblement trompés par ces hommes, quand même ils auraient un bon interprète, ce que l'on trouve très-rarement. Pendant ce second voyage, le peu que je savais d'arabe me fut d'une bien grande utilité.

O'qmeh est le lieu le plus habité de ceux que nous avions vus depuis Ouâdy-Halfah: la popu-

lation toutefois n'en est pas considérable; elle se compose de quarante à cinquante personnes, tant hommes que femmes et enfans : ils sont très-laborieux. Ils ont cinq machines hydrauliques pour arroser leurs terres. Ils récoltent de l'orge, du dourah, du tourmous, des haricots, du palma-christi, dont ils expriment l'huile, un peu de coton qu'ils filent et dont ils font de la toile pour les chemises que portent les femmes, car les hommes n'ont qu'une ceinture : ils possèdent aussi quelques dattiers et des doums. Mais quand, sur ces produits, les habitans ont payé les droits, qui sont de douze piastres d'Espagne pour chaque machine hydraulique, ils ne peuvent plus que végéter misérablement pendant le reste de l'année. Ils ont d'ailleurs bien peu de besoins : leurs femmes usent deux ou trois chemises par an; les alimens sont toujours bornés à une nourriture grossière. Ils ne connaissent d'autre jouissance que celle de vivre en famille, d'élever leurs enfans; leurs mœurs et leurs habitudes patriarcales les rendent heureux à peu de frais.

Le 25 décembre, à cinq heures, nous nous dirigeâmes vers le désert. On traverse encore des sols primitifs de schiste dur, blanchâtre,

micacé, et de granit: la route, couverte de fragmens de quartz hyalin, blanc-laiteux, est belle et porte dans le sud dix degrés ouest. Après avoir marché une heure et demie, nous découvrîmes les montagnes de la rive droite du fleuve. En face est une île nommée Kouloub, habitée et cultivée: cinq machines sont employées à l'irrigation des terres. Nous approchions de la province de Sokkot: la Vallée des Pierres commençait à présenter un aspect moins triste. Nous aperçûmes, dans une perspective assez éloignée, deux grosses montagnes nommées Dâl et Mémé: à dix heures et demie, nous revîmes le Nil; après avoir marché encore une demi-heure, nous descendîmes sur sa rive par une large vallée.

Djebel-Dâl est situé sur la rive droite; celle-ci porte le même nom, ainsi qu'une grande île et plusieurs petites, où il existe quelques habitations. A onze heures et demie, nous y arrivâmes: là, le Nil se trouve encore obstrué par de petites îles et des rochers; les bords du fleuve sont garnis d'acacias et d'autres végétaux. A midi, nous passâmes près de six îles réunies à Dâl; beaucoup de rochers étaient à découvert, à cause de la baisse des eaux du fleuve. Nous vîmes là les

débris d'une grande barque naufragée. Un quart de lieue plus au sud, sont beaucoup de petits îlots réunis, où croissent des végétaux en abondance : l'un d'eux est un rocher élevé qui domine tous les autres; on remarque sur sa cime une ancienne construction en terre, de forme carrée ; les Musulmans en ont rétabli les murailles et en ont fait des habitations. Près de cette île, on en trouve une autre, dans le sud, qui contient beaucoup de dattiers : sur le bord du fleuve, sont de gros blocs de granit arrondis. A une heure, nous passâmes près de quatre autres petites îles, où sont quelques ruines en terre et en pierres sèches : ces îles se nomment Syr, Kelâb, Arba et Dâl. Près de là, vers le sud, partie ouest du fleuve, on rencontre des dattiers, ainsi que sur les îles qui sont en face : cet endroit est habité et cultivé. Sur le penchant de la montagne, sont beaucoup de ruines de maisons construites en terre, et d'autres ouvrages appartenant à une enceinte carrée : on n'y trouve point de pierres de taille. Ces ruines annoncent l'emplacement d'un ancien village; les constructions paraissent être l'ouvrage des Musulmans.

A partir de Sonki, les rives du Nil com-

mencent à offrir une végétation plus considérable; les terrains cultivés sont plus étendus, et les dattiers sont en plus grand nombre. Le changement est déjà d'autant plus sensible, que depuis Ouâdy-Halfah jusqu'à Sonki, tout le pays est un vrai désert, et n'offre à la vue que stérilité et misère absolue. Après sept heures de marche, nous campâmes, à deux heures, sous un petit bois de dattiers : c'était le premier séjour un peu supportable que nous trouvions depuis que nous avions quitté le village d'Arguy; ce lieu se nomme Dâl-Nârou. Vers le sud-est, sur l'autre rive et près du fleuve, se trouvent la grosse montagne de Mémé et des terrains cultivés. Là finit la Vallée des Pierres, que les Barbarins, dans leur dialecte, nomment aussi Kindineto [le lieu des pierres], et commence la province de Sokkot. Là finit aussi réellement la cataracte d'Ouâdy-Halfah; car, quoique le Nil, avant d'arriver à ce point, présente quelques parties navigables, c'est seulement à Dâl-Nârou que les montagnes s'aplanissent et font place à des vallées cultivées. Ici, nous pûmes faire des observations; nous trouvâmes pour la latitude nord, 20°. 57' 15", et pour la longitude est, 28° 20'; la déclinaison est de 11° 30' nord-ouest. Dans

la cataracte d'Ouâdy-Halfah, on peut compter quarante-deux îles ou rochers couverts çà et là de végétaux, et en partie cultivés : on y trouve aussi des restes de monumens érigés par des chrétiens. Dâl-Nârou contient environ quarante familles : je n'ai pu connaître la population au juste ; ces malheureux craignent toujours de dire la vérité sur ce point. Trois petites îles ou rochers étaient mis à découvert par la baisse des eaux du fleuve : les maisons situées sur la rive droite ont une certaine apparence ; toutes sont isolées et situées sous des bois de dattiers ; elles ont de vingt à vingt-cinq pieds de hauteur : quoique bâties en terre, elles sont d'une construction régulière ; la forme en est pyramidale.

La Vallée des Pierres offre de beaux points de vue à dessiner : je résolus de remettre ce travail à mon retour, ne voulant pas m'arrêter dans ces lieux, et brûlant de rejoindre l'armée d'Ismâyl pacha avant qu'elle parvînt à l'Atbarah et à Chendy, lieux où mes recherches d'antiquités semblaient m'offrir le plus d'espoir de succès.

CHAPITRE XXI.

1821. — Dâr-Sokkot. — Amâra. — Ouâdy el-Hamyd, sa position. — Variations brusques de la température. — Ile de Sâys. — Neloua, Doch ; antiquités. — Usages des Nubiens ; cultures. — Solib, sa position géographique. — Hippopotames. — Ruines des Coptes. — Visite à un cheykh dans son fort ; ses aventures.

J'avais été satisfait jusqu'alors du guide que j'avais pris à Arguy ; il connaissait parfaitement les lieux que nous venions de traverser : mais je crus m'apercevoir qu'il n'était pas aussi familier avec ceux que je devais ultérieurement parcourir. Je le quittai avec d'autant moins de regret, qu'il souffrait d'une tumeur et de maux de tête continuels : cependant je voulus essayer de le faire guérir ; mais il me dit que ses compatriotes avaient des remèdes très-sûrs. Il fit venir un Arabe à qui il remit un rasoir : le malade resta debout, tandis que l'autre, agenouillé, lui donnait, d'une main légère, de petits coups de rasoir sur les jambes ; cette saignée était toutefois assez douloureuse. Il se fit ensuite percer le haut du nez, et il y introduisit une ficelle qu'il faisait

aller et venir assez souvent; moyen qui ne me parut guère propre à produire le résultat qu'on en attendait : il me dit que si ces remèdes n'opéraient pas, il aurait recours à la brûlure à l'aide du fer rouge. De tels expédiens étaient, à mon sens, pires que le mal.

Le 26 décembre, vers midi, j'étais parvenu à me procurer un nouveau guide. Nous faisions aller au pas nos montures, pour ne pas nous éloigner des chameaux de charge. Le chemin était agréable et uni. Vers le sud-ouest, nous apercevions une grosse montagne nommée *Karbatafir*, à une lieue de Dâl : sur son sommet élevé est une ruine en terre, connue des habitans sous le nom de *kenysseh* [église]; c'est celui qu'ils donnent à toutes les ruines chrétiennes; ils les connaissent d'après d'anciennes traditions. Les terres qui bordent la rive droite du fleuve sont cultivées : les dattiers y sont en plus grand nombre que sur la route que nous suivions; car généralement la partie orientale du fleuve est plus riche que la partie occidentale. On trouve encore là de petits rochers épars sur le Nil. Nous rencontrâmes des rochers de granit élevés, présentant des parties arrondies et parfaitement semblables à ceux que l'on remarque à Asouân :

dans cette partie, le feld-spath est généralement blanc. A deux heures, nous passâmes dans un petit bois d'acacias; à une demi-lieue plus loin, nous laissâmes Meqraqeh, île fort étendue, bien cultivée, et contenant des habitations très-élevées : plus au sud, nous passâmes l'île Farkeh dans l'est, et la grosse montagne d'Oufyr, éloignée du fleuve; ce nom est commun à la partie du Nil qui avoisine la montagne. Nous trouvâmes, à trois heures, des restes d'enceintes dont les premières assises sont en pierres sèches et le surplus en terre : des débris d'habitations annoncent l'emplacement d'un ancien village. La rive orientale du Nil est cultivée, couverte de dattiers et de doums. Là, des deux côtés, le désert descend en pente douce vers le fleuve et présente un beau chemin : des montagnes isolées s'étendent à une grande distance.

A quatre heures et quart nous campâmes au bord du fleuve, entre des montagnes couvertes de sable et d'herbages : la rive opposée du fleuve présente des habitations et des terres en culture, dont l'irrigation s'opère au moyen de quatre machines hydrauliques; ce lieu se nomme Qennis. Le 27, à sept heures et demie, nous nous remîmes en route; nous ne pouvions partir

plutôt, à cause du temps nécessaire pour charger nos chameaux. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l'endroit du Nil que l'on nomme Atab : là se trouve une longue île qui porte le même nom, et où est un deyr; les habitans appellent ainsi une construction ancienne, consistant en gros murs de terre, qui paraît être l'ouvrage des Coptes. La rive droite du fleuve nous présenta le village d'Amâra ou A'mârah, bien garni de dattiers, et dans un bon état de culture : c'était le lieu le plus considérable que nous eussions vu depuis longtemps; on peut comparer ses environs à ceux de Derr, à raison du nombre des dattiers qui y croissent. La province de Sokkot fournit beaucoup de dattes qui sont fort estimées, et les habitans les exportent jusqu'au-delà du Dongolah, dans la province de Chaykyé et jusque dans celle de Barbar : c'est le produit principal du pays. Mon guide m'apprit qu'Amâra contenait des antiquités. Je m'étais avancé sur le fleuve, pensant y trouver quelques pièces de bois pour en faire un radeau ; mais je fus trompé dans mon espoir. Je ne pus donc le passer pour reconnaître les ruines que l'on m'avait indiquées, et j'ajournai mes recherches au moment

de mon retour, me proposant de voyager sur la rive orientale du fleuve. Nous dépassâmes l'île d'Amati, sans nous éloigner du fleuve à plus d'un quart ou même d'un demi-quart de lieue. Jamais je ne vis ailleurs une aussi grande quantité de gazelles; là, elles se trouvent en troupeaux. Une lieue plus loin, je remarquai une ruine en briques cuites à l'extérieur et crues à l'intérieur : il y a beaucoup de débris de voûtes, appartenant sans doute à des constructions coptes; l'autre rive, toujours plus riche que la partie occidentale, est couverte de dattiers : cet endroit se nomme Abri ou Ebar. Nous marchâmes sur une vaste plaine de sable, élevée dans l'ouest. Là, le Nil n'est plus resserré entre des chaînes de montagnes, comme dans le pays des Barâbrah. A deux heures, nous nous trouvâmes devant l'île de Says ou Sây, l'une des plus grandes du Nil : on me dit qu'il s'y trouvait des ruines. Nous marchâmes un moment sur des grès; mais bientôt nous retrouvâmes le sol primitif, des schistes et des rochers feld-spathiques. Cette partie déserte est nommée Groudi. Là, le Nil a près de trois quarts de lieue de largeur. Nous campâmes à Fantau, village dépendant d'Ouâdy el-Hamyd. Fantau

ne contient que quelques habitations riveraines du fleuve ; sous un bois de dattiers : on y trouve les ruines d'un village qui fut probablement occupé par des Coptes, et un deyr dans le meilleur état de conservation. Nous pûmes déterminer la position de ce lieu à 20° 40′ 28″ de latitude nord, et à 28° 8′ de longitude est.

Le 28, la fièvre me contraignit de prolonger ici mon séjour, et j'y reçus de nouveaux soins de mon compagnon de voyage. Le 31, j'étais encore trop faible pour pouvoir continuer la marche : d'autre part, il nous eût été bien difficile de trouver des provisions ; l'armée, lors de son passage, avait tout emporté ou tout dévasté ; de plus, les gazelles, très-communes en cet endroit, viennent, pendant la nuit, dévorer les récoltes, ce qui oblige les habitans à leur faire la chasse. Nous éprouvâmes, dans la température, des changemens subits du chaud au froid. Le 29, le thermomètre centigrade, qui, à sept heures du matin, marquait 6° 2′, à midi, le même jour, marquait 31°.

Les habitans du lieu, n'ayant pas de petites monnaies, coupaient les pièces d'Espagne en deux ou quatre parties ; cet usage bizarre a dû cesser par l'introduction des piastres d'Égypte.

Le 2 janvier 1821, je voulus visiter l'île de Sâys; mais j'éprouvai de nouveaux obstacles; on ne trouva point de barque : deux Arabes me composèrent un radeau avec quelques morceaux de dattiers et des roseaux, et je traversai le fleuve en vingt minutes: j'avais un domestique arabe avec moi; les autres poussaient au large, en faisant agir leurs jambes comme des rames. Arrivé à terre, je montai sur un âne : après une lieue et demie de marche dans le nord-est de cette île, je vis quatre petites colonnes en granit gris, disposées en carré; on peut croire qu'elles sont l'ouvrage des Coptes; le style en est très-mauvais, et sans proportions. Les chapiteaux, d'un goût baroque, sont surmontés de la croix grecque: quelques décombres en terre qui avoisinent ces colonnes, annoncent qu'elles appartenaient à une petite église chrétienne. Près de ces débris, au sud, est une grande construction en terre, reste d'une ancienne forteresse. J'y vis les ruines d'un très-petit temple égyptien, où l'on remarque encore les deux montans d'une porte, ornés de quelques hiéroglyphes, et deux fragmens de colonnes. Il serait difficile de deviner quelle était la distribution d'un bâtiment totalement détruit. On trouve épars quelques morceaux de pierres de

taille, couverts aussi d'hiéroglyphes. Cette grande forteresse est sur les bords du Nil, dans la partie orientale de l'île; elle devait sans doute protéger le fleuve de ce côté. On prétend que le sultan Sélim y fit faire des réparations, et s'y retrancha : on y voit encore plusieurs petites pièces de canon turques. Il paraît que le sultan a fait élever des habitations sur des débris de constructions égyptiennes. Les murs ont trente-cinq à quarante pieds de hauteur, et sont crénelés. L'intérieur est entièrement encombré de débris de murailles en terre : il me fut impossible de dresser un plan de ces ruines, entièrement dénaturées par les Coptes et par les Turcs; d'ailleurs elles offrent peu d'intérêt.

Les bords de l'île sont agréables par leur fertilité; on y trouve beaucoup de dattiers : l'intérieur est désert; une montagne assez considérable est à la partie orientale. Sa longueur est de deux lieues et demie, sur une environ de largeur : c'est une des plus étendues qui existent dans le Nil. La partie déserte est occupée par des gazelles et quelques loups. Au nord, sont deux autres petites îles du même nom, qui se réunissent à l'île principale lorsque les eaux sont basses; alors on peut passer sans

barque, de la rive occidentale dans l'île : c'est dans cette saison que s'y introduisent les loups et les gazelles. La rive orientale présente un beau passage pour les barques, large de cinq cents pas environ.

Vers le soir, je gagnai la rive, où je retrouvai mes Arabes et mon radeau, sur lequel je remontai. Le Nil était un peu gros, et j'y éprouvai de rudes balancemens. Une attache du radeau vint à se rompre : peut-être l'accident eût été grave, sans la promptitude avec laquelle un de mes Arabes rapprocha les pièces de bois; nous les attachâmes avec le schâl de mon domestique. La traversée dura une demi-heure; le courant nous fit descendre beaucoup au-dessous de l'endroit d'où nous étions partis. Enfin, nous regagnâmes notre tente, et j'ordonnai aussitôt les préparatifs du départ pour le lendemain matin.

Le 3 janvier, nous partîmes à huit heures. A un quart de lieue de marche, finit l'île de Sâys, et commence celle de Nelouaty : près de son extrémité orientale, se trouvent deux restes de constructions anciennes, en terre, ayant la forme de tours carrées. L'île paraît fertile; on y remarque beaucoup de dattiers : elle a près d'une demi-lieue de longueur. Nous marchions sur la lisière

des terres cultivées, qui ont de cent à deux cents pas de largeur le long du Nil. A dix heures, nous passâmes à Abraq, qui contient quelques habitations ; en face, se trouvent les petits villages d'Eboudah ou A'boudy et Samarta, qui abondent en dattiers : à onze heures, nous cotoyâmes l'île d'Ouâousy, qui est habitée; nous vîmes ensuite le village d'Aday, où sont quelques maisons d'assez belle apparence : à l'extrémité sud-est, nous trouvâmes Neloua, autre village où l'on remarque les ruines de plusieurs petits monumens; il n'existe sur pied qu'une seule colonne environnée de ses décombres; le temple est de style gréco-égyptien. Les colonnes sont à pans légèrement creusés au milieu et offrant l'apparence de cannelures. Les chapiteaux sont surmontés d'une grande figure emblématique, représentant la tête d'Isis avec des oreilles de belette, au-dessus de laquelle est un dé où est sculptée la façade d'un temple avec des hiéroglyphes et les accessoires connus. Ces colonnes ont 3 mètres 80 centimètres de circonférence; chacune est ornée d'une ligne d'hiéroglyphes. On remarque, sur des parties de soffites écroulées, des débris de figures en relief, à tête de belier, qui offrent un mélange

confus d'architecture grecque et de style égyptien : tout est absolument détruit; les hiéroglyphes y sont en petit nombre, et d'ailleurs tellement effacés qu'il est bien difficile de les reconnaître. Le monument est en grès : sa façade devait être tournée vers le sud; je cherchai, mais en vain, à en retrouver le plan. Je pris une vue de cette petite ruine. (*Voyez* vol. II, pl. XV, fig. 4.)

A quatre cents pas plus avant dans le sud, je trouvai la place d'un autre petit monument, dont il ne reste guère que les fondations. On y remarque encore des murailles en pierres sèches et brutes, telles qu'on les a extraites de la montagne, et deux petites parties de colonnes en pierres de taille : on n'y voit point d'hiéroglyphes. Cette ruine annonce un monument plus récent que celui dont je viens de parler : elle est entourée de décombres de murs en terre; on peut conjecturer qu'elle indique l'emplacement d'un ancien village habité par les Coptes.

Après avoir examiné ces ruines pendant une heure et demie, nous continuâmes notre route. Ici, le sol est encore primitif; mais la chaîne de montagnes voisine qui s'avance dans l'ouest est de grès : près et en face de nous, était la mon-

tagne de Doch, qui se prolonge sur le fleuve, et forme la limite de la province de Sokkot et de celle d'el-Mahas. A six heures, nous étions près de cette montagne, au sommet de laquelle il subsiste quelques débris d'habitations coptes ou musulmanes : la route, en cet endroit, n'est point praticable pour les chameaux, tant elle est escarpée : nous la tournâmes dans l'ouest. Le Nil, sur ce point, est très-large : à sa rive orientale, se trouve le village de Maria*, riche en dattiers : une demi-lieue plus loin, on aperçoit la petite île d'Ochebeh**, qui est dans un bon état de culture. Revenant au Nil, en descendant le désert qui est très-élevé, nous découvrîmes, à une lieue et demie de distance, une belle ruine : des colonnes très-hautes et le reste d'un grand pylône indiquaient un beau temple égyptien. Comme nous nous proposions de visiter le rocher de Doch, nous allâmes camper à Solib ou Soleb, premier village de Dâr el-Mahas, qui consiste en quelques habitations éparses sous un petit bois de dattiers, et dont le site est très-agréable. Nous avions marché pendant six heures.

Je profitai du reste du jour pour visiter le ro-

* Autrement Irau.

** Ou Ocheb.

cher de Doch, qui est de grès, et dont la position élevée au-dessus du fleuve présente le plus imposant aspect. Un Arabe de Solib m'accompagna dans mon excursion, et nous grimpâmes par un sentier étroit taillé dans le grès : nous parvînmes jusqu'à une petite grotte égyptienne, taillée également dans le roc, au fond de laquelle il y a trois petites statues assises, sculptées en relief, aujourd'hui très-mutilées : les murailles présentent encore quelques traces d'hiéroglyphes tout-à-fait effacés. Au-dehors de cette excavation, sur le rocher, on voit quelques tableaux hiéroglyphiques de diverses dimensions, mais qui sont dégradés. Ces antiquités ne sont comparables à celles du même genre que l'on observe en Égypte, ni sous le rapport de l'étendue, ni sous celui de l'importance. Je levai un plan de cette excavation (*voyez* vol. II, pl. XV, fig. 1 à 3.)

Par-tout où nous campions, nous éprouvions les plus grandes difficultés à nous procurer un peu de viande, et même du dourah et de la paille pour nos chameaux : il nous était impossible de nous adresser aux chefs de villages, obligés de fournir le nécessaire aux troupes de passage, et nous manquions de tout ; s'il leur restait quelques provisions, ils appréhendaient de nous en

donner connaissance, pensant que nous pourrions nous en emparer gratis; quoique nous eussions toujours l'argent à la main, on hésitait à se confier à nous.

J'avais à mon service un Maltais, chasseur habile : quand nous arrivions de bonne heure dans un lieu, nous vivions du produit de sa chasse; il nous rapportait souvent d'excellentes tourterelles, des pigeons, aussi communs dans cette partie de la Nubie que les petits oiseaux le sont en Europe. Dans les provinces de Sokkot et de Mahas, les hommes sont plus robustes que dans la basse Nubie, leurs membres sont bien proportionnés, leurs cheveux sont quelquefois à demi crépus; ils se les graissent, ainsi que le corps, avec de l'huile qu'ils expriment du palma-christi, sur-tout à l'époque de leur mariage et dans les quarante jours qui le suivent. Ensuite, ceux qui ont quelques moyens achètent une chemise neuve; autrement on lave l'ancienne, et ordinairement on ne la quitte que lorsqu'elle est usée. Les femmes ne sont pas vêtues différemment; outre la chemise, elles portent sur la tête un morceau de toile qui descend en forme de petit manteau, et dont elles se couvrent la figure quand elles sortent : leurs

cheveux sont tressés et graissés comme ceux des femmes de la basse Nubie. La nourriture usuelle est du lait aigre, avec beaucoup d'ognons crus et du pain d'orge : ce pain me paraissait bien préférable à celui de dourah.

Les productions de Sokkot sont les mêmes que celles de la basse Nubie : elles consistent principalement en dattes, qui sont belles et plus estimées que celles d'Égypte ; on y récolte du dourah, du dokn, de l'orge, des haricots, du coton, de l'huile de palma-christi. Après les dattiers, les arbres les plus communs sont les acacias, quelques doums, des nebkas ; on n'y voit point de sycomores. L'idiome du pays diffère peu de celui de la basse Nubie ; aussi, les habitans des deux pays s'entendent-ils parfaitement.

Le 4, nous nous mîmes en marche à sept heures : nous trouvâmes quelques maisons presque contiguës à Solib ; l'endroit où elles sont construites porte le nom de Terbé. Au bout d'une heure, nous arrivâmes à Gourien-Taoua, village qui consiste en quelques maisons, près desquelles sont les restes du grand temple dont j'ai parlé : nous y campâmes quelques jours. Ce monument a beaucoup de rapport avec celui du Memnonium à Thèbes ; il est situé sur la lisière

du désert et des terres cultivées, à trois cent cinquante pas du fleuve.

A deux cents pas plus au nord, ou dans l'est 50 degrés nord du monument, existent les débris d'une chaussée en pierres de taille, longue de 18 mètres, qui s'avance dans le Nil : cette chaussée a 9 mètres de largeur; ses murailles ont 1 mètre 50 centimètres d'épaisseur. Lorsque les eaux du fleuve sont hautes, elles la couvrent entièrement. Le temple a 113 mètres [348 pieds] de longueur; je pense qu'il devait avoir encore plus d'étendue : il est aujourd'hui dans un grand état de délabrement; toutefois on peut reconnaître qu'il contenait plus de 90 colonnes : la salle hypostyle se composait de 48 colonnes de 10 mètres 10 centimètres [31 pieds] de hauteur, sur 5 mètres 5 centimètres [15 pieds et demi] de circonférence. Cette pièce était précédée d'un beau portique, appuyé sur trente colonnes : douze, à chapiteaux à feuilles de palmier, étaient au fond du temple; dans les deux parties latérales, il a dû exister des appartemens : il est assez difficile de déterminer la limite vers le sanctuaire. Devant le pylône, des sphinx en granit, des corps de lions à tête de belier, et des éperviers, formaient une

avenue de 43 mètres 99 centimètres [près de 136 pieds] de longueur; elle commençait à un portail où devait aboutir une enceinte. Les colonnes d'une belle proportion, le fini des sculptures, l'étendue des ruines, annoncent un monument égyptien du premier ordre. (*Voyez* le plan, vol. II, pl. XIII.) A 65 mètres 51 centimètres devant le pylône, et dans l'alignement de la porte, sont deux massifs en pierre de grès, élevés de 50 centimètres au-dessus des terres: ces murailles sont les débris d'un portail. Au nord et au sud de cette construction, s'étendent deux pans de murs aussi en grès, qui devaient appartenir à une enceinte renfermant sans doute le monument. En se dirigeant vers le temple, à droite, on voit un sphinx de granit gris à feldspath blanc, représentant un lion à tête de belier, monolithe d'un mètre 75 centimètres de longueur: ce monument est d'un bon style, mais il est beaucoup mutilé. Des fragmens de granit qui se trouvent à la même hauteur en face, annoncent qu'il y avait là aussi un sphinx qui faisait le pendant du premier. En approchant du temple, on aperçoit quelques débris de sphinx détruits qui indiquent la continuation de l'avenue: plus avant est un épervier en granit, propor-

tionné au lion, qui devait faire partie de cette avenue; le sol est couvert d'un tas de décombres où l'on voit quelques restes épars de colonnes brisées. On arrive ensuite au pylône : deux petits murs forment une enceinte devant la porte; je crois que cet ouvrage a été fait après coup. La partie sud des propylées est aux trois quarts écroulée; le parement de toutes les faces du pylône est entièrement détruit; il est usé par le temps et ne présente plus que des pierres arrondies. Il n'en est pas de même de la partie septentrionale du pylône; elle subsiste encore dans toute sa hauteur, à quelques assises près : selon les mesures que j'en ai prises, ce pylône devait avoir 15 mètres [46 pieds] d'élévation; il était en talus, comme tous les monumens égyptiens. En examinant l'intérieur, j'ai remarqué qu'on avait ménagé de chaque côté trois chambres où les pierres sont plus ou moins saillantes, et ne présentent pas des paremens unis : l'état de délabrement ne permet pas de reconnaître les issues par lesquelles on devait arriver dans ces chambres, dont on ne peut pas deviner l'objet; je présume que ces vides ont été réservés pour économiser les matériaux. Les pierres sont généralement petites, de 40 à 50 centimètres

de hauteur d'assise, et peu liées entre elles : c'est la manière de construire usitée en général chez les Égyptiens.

Devant la façade orientale du pylône, sont des figures en relief, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la croix à anse.

Sous la porte, on remarque un tableau qui présente quelques petites figures hiéroglyphiques ; sur la façade occidentale du pylône, il y a deux figures, dont l'une tient d'une main la croix à anse, et de l'autre le sceptre, qu'elle présente à Orus ; ce sujet est répété trois fois. On voit là des bas-reliefs représentant une façade de temple, une barque dans le genre de celle qui est sculptée à Éléphantine, et un grand nombre de petites figures groupées ; mais le mauvais état de tous ces débris ne me permit pas de les dessiner. Du reste, le style et les sujets ne diffèrent point de ceux qui abondent en Égypte.

Le portique présente sept colonnes qui sont encore sur pied ; elles sont élevées, et d'une proportion élégante : il y en avait autrefois trente, qui formoient une galerie couverte autour de la cour. Des débris et des fondations indiquent l'emplacement des autres ; le sol est couvert de

fragmens de colonnes, de soffites, de chapiteaux; mais tout cela est dans un état complet de délabrement. Chaque colonne offre des tableaux d'un mètre carré, où sont tracés des caractères hiéroglyphiques; je dessinai ceux qui étaient les mieux conservés. (*Voyez* vol. II, pl. XIV, fig. 3 à 6). En suivant les murs, on voit qu'il y a existé des bas-reliefs; mais on en aperçoit à peine quelques faibles vestiges, soit parce que les sculptures avaient été faites trop légèrement, soit plutôt parce que le grès était trop friable. Du portique, on passe dans la salle hypostyle, qui se composait, comme je l'ai dit, de quarante-huit colonnes semblables à celles du portique; les fondemens se sont affaissés. On trouve encore, sur le sable, des tronçons de colonnes, de trois et de quatre assises, mais tout le reste a été emporté, matériaux, sol, fondations même. Au premier abord, je fus surpris de cet état du monument; je m'aperçus ensuite que les fondations de ce temple étaient en briques crues, et je reconnus que la cause de la destruction devait être attribuée aux eaux pluviales qui ont entraîné ces fondations, et que celles-ci, au fur et à mesure, ont été remplacées par les sables. Au moyen des bases qui existent encore, je parvins, quoi-

qu'avec peine, à reconnaître l'arrangement et le nombre des colonnes de la salle hypostyle : les murs nord et sud se sont totalement écroulés. En entrant dans la pièce suivante, on voit douze colonnes nues, à l'exception d'un tableau composé de figures et de caractères hiéroglyphiques; les chapiteaux sont à feuilles de palmier. Il y en a encore trois sur pied, qui ont 8 mètres [25 pieds] de hauteur, sur 4 mètres 86 centimètres [17 pieds] de circonférence. Au bas de ces colonnes, sont des bas-reliefs représentant de petites figures de captifs, les deux bras liés derrière le dos. Ces figures offrent des profils de nègres et autres étrangers, peut-être d'Indiens ou de Persans, avec des barbes courtes : elles sont en buste; les jambes sont masquées par un cadre hiéroglyphique, indiquant, je pense, le nom des peuples vaincus. Je dessinai trois de ces figures, comme étant les sculptures les plus intéressantes. Le travail en est assez mauvais; il ne paraît pas être sorti de la main qui a décoré la plus grande partie de ce temple. (*Voyez* vol. II, pl. XIV, fig. 7 et 9.)

Au nord et au sud de la colonnade, il m'a paru qu'il devait exister des appartemens; mais une grande partie des pierres ont été emportées.

Le mur de fond laisse apercevoir une porte. Le sol est tout couvert de bases de colonnes; il paraît avoir été fouillé et bouleversé par les eaux pluviales, de manière qu'il est impossible de déterminer l'emplacement de ces colonnes, non plus que les limites de ce beau monument.

Nous restâmes trois jours dans cet endroit; je les employai à lever les plans et à dessiner les vues du temple (*voyez* vol. II, pl. IX, X, XI et XII), et je m'attachai à en fixer la position géographique. Nos observations faites au temple donnent pour résultat de trois hauteurs méridiennes, 20° 25′ 45″ de latitude nord; la longitude est de 28° 10′; la déclinaison est de 11° 30′.

Dans la nuit du 5, nous entendîmes si distinctement les cris d'un hippopotame, que nous le crûmes près de notre tente. Le lendemain, les gens du lieu nous dirent qu'il en était effectivement sorti un du fleuve; mais qu'en allumant des feux et en faisant du bruit, ils l'avaient contraint d'y rentrer. Les habitans ont coutume, quand il paraît un de ces amphibies, de frapper sur des tambours et des vases de cuivre. Il s'en montre assez fréquemment dans cette partie du Nil. Ordinairement les hippopotames ravagent

les récoltes ; mais il est sans exemple qu'ils aient jamais fait du mal aux hommes.

Pendant les trois nuits que nous passâmes dans cette ruine, nous fûmes constamment éveillés par les cris de ces animaux, par le bruit que faisaient les habitans pour les chasser, et par les hurlemens des loups et des hyènes. Les chameaux font une excellente garde la nuit ; ils ont un œil perçant : à la vue des loups et des hyènes qui descendent du désert pour aller s'abreuver au Nil, ils s'effraient et se lèvent tous ensemble. Ces alertes réitérées ne nous permettaient guère de prendre du repos.

CHAPITRE XXII.

Sesceh ; ruines, position. — Kouké. — Chaussure des anciens encore en usage. — Hanneq ; sa position ; cataracte. — MM. Waddington et Hanbury. — Haffyr, sa position. — Ancienne forteresse. — Fourmis blanches. — Difficulté de pénétrer dans l'île d'Argo. — El-Mecyd el-Hadjar. — Manque absolu de provisions. — Route de Dongolah interceptée. — Visite au mélik Toumbol. — Île d'Argo.

Le 7, à sept heures, nous quittâmes ce séjour de loups et d'hippopotames, nous dirigeant

toujours près du fleuve. Ses bords sont constamment cultivés et couverts de bois de dattiers : on aperçoit dans l'ouest quelques monticules. L'autre rive n'est pas très-élevée; on la nomme Ouâouy. A trois quarts de lieue plus loin, des rochers, sur lesquels quelques cabanes sont éparses, s'avancent jusque sur le fleuve. A dix heures, nous descendîmes à Kohé ou Kokeh, où l'on voit quelques petites maisons en terre et des cabanes construites en tiges de dourah et en branches de palmier, liées ensemble. En face, est Kohé-Mat, où les terrains cultivés sont plus étendus. Les habitans ont huit machines hydrauliques pour les arroser. A onze heures, j'observai, en continuant notre route, sur un rocher élevé, une construction en terre, ancien couvent copte, contenant plusieurs pièces voûtées.

Les rochers, à l'est et à l'ouest du Nil, nous parurent s'élever plus que pendant les journées précédentes : nous avions devant nous Tougna-Agué, consistant en quelques maisons en terre. A une heure, j'aperçus sur un rocher qui domine le Nil, et dans une position magnifique et élevée, une grande construction, partie en briques et partie en pierres, et qui, de loin,

offre une belle apparence ; on y reconnaît aisément l'ouvrage des Musulmans. C'est une citadelle, avec des restes de tours bien bâties en pierres sèches et brutes, tirées de la montagne. Je trouvai dans ce château un certain cheykh nommé Mahammed ; il vint au-devant de nous ; il était vêtu d'une chemise fine de toile bleue, portait des sandales, et un petit peigne à barbe suspendu à son cou. Il me dit que c'était son père qui avait construit ce château : il m'engagea à y passer la nuit ; mais je n'acceptai pas son offre, voulant marcher encore quelques heures. Mon guide, vieillard respectable, me fit signe de ne pas m'arrêter : il craignait que je n'acceptasse la proposition de ce cheykh. Voici l'histoire de cet homme. Son père, cheykh Abd el-Gader, fit élever cette forteresse ; il était gouverneur de la province d'el-Mahas, et avait quatre fils : Mahammed n'était pas l'aîné. Après la mort de son père, l'ambition de Mahammed le poussa à tuer ses trois frères et deux de leurs enfans. Ces crimes furent commis vers la fin du règne des mamlouks en Égypte. Dès-lors Mahammed se trouva souverain de la province. Ayant appris l'arrivée d'Ismâyl pacha en Nubie, et craignant de recevoir la récompense

de ses forfaits, il prit la fuite avec les mamlouks de Dongolah, et se retira à Chendy. Espérant en la clémence d'Ismâyl, il était revenu depuis quelques jours; mais l'attente du châtiment qu'il avait mérité ne lui laissait aucun instant de calme.

En ce lieu, je trouvai quelques belles roches feld-spathiques et des pétrosilex verdâtres: près du château est la petite bourgade de Tynareh, consistant en quelques maisons situées sur les deux rives du fleuve. A trois heures et demie, nous passâmes Atbor, grande île où se trouvent des montagnes, et dont les bords seuls présentent quelque végétation et des dattiers épars : sur la rive orientale est Absara, où les montagnes sont plus élevées. A quatre heures, nous fîmes une lieue dans un désert, et ensuite nous suivîmes le Nil jusqu'à près de six heures. Nous campâmes, après dix heures et demie de marche, à Koumar, petit village où se fait remarquer une grande maison en briques, à murs inclinés, et qui a quelque apparence : l'autre rive du fleuve se nomme Agnour.

Le 8, nous partîmes à sept heures et demie : après une marche de trois quarts de lieue, nous arrivâmes à Gorgot. J'observai, sur le sol, des

roches feld-spathiques qui couvrent des granits. On voit, parmi les roches, de beaux pétrosilex verts.

A huit heures et demie, nous dépassâmes une île qui se compose de rochers. Sur la partie orientale du fleuve, se trouve Absaïd ou Absaul, consistant en quelques habitations: notre marche près du Nil était continuellement arrêtée par des rochers, avec quelques pièces de terre cultivées, éparses çà et là. La route devint agréable en approchant de Gorgot, un des plus grands villages de Dâr el-Mahas, situé au bas d'une haute montagne qui s'étend dans l'ouest; nous y trouvâmes plusieurs chameaux. Ce lieu est aussi connu sous le nom de *Village des Abâbdehs*, parce que ces derniers restent quelquefois à Gorgot et y laissent leurs chameaux.

Sur l'autre rive est Sadikorti, pays cultivé: on voit de ce côté les montagnes s'élever dans l'est. En suivant la rive occidentale, nous arrivâmes vers les dix heures à Andek, lieu consistant en quelques grandes maisons: nous entrâmes ensuite sur les terres de Sesceh. A dix heures et demie, nous gagnâmes une montagne située sur le bord du fleuve; son sommet est couvert de ruines en briques crues, restes d'une vaste en-

ceinte fortifiée, qui renfermait des habitations Les briques sont petites; les murs ont été restaurés avec des pierres brutes : tout annonce que c'est un ouvrage des Musulmans. Au sud-ouest de cette montagne, j'aperçus quelques colonnes de style égyptien. Nous arrivâmes dans cet endroit à onze heures, et nous y campâmes pour avoir le temps d'en examiner les antiquités. Notre marche avait duré trois heures.

C'est un petit monument égyptien : on voit encore sur pied quatre colonnes, sur douze qui le composaient : on ne retrouve des autres que les bases; les fouilles que j'y ai faites me les ont montrées à découvert. Il ne reste que quelques débris de murailles dans la partie septentrionale de l'édifice. Les matériaux de ce temple ont été enlevés; on ne voit plus sur le sol que de petits fragmens de grès : les colonnes, à chapiteaux en feuilles de palmier, très-courtes, et moins agréablement proportionnées que celles de Gourien-Taoua, portent chacune diverses figures hiéroglyphiques, disposées dans un tableau qui peut avoir un mètre d'étendue en carré : on y remarque une image d'Isis offrant des fleurs de lotus à Osiris, qui tient le

sceptre et la croix à anse. Ces figures sont presque totalement dégradées et le travail en est peu soigné. Au bas de ces colonnes, comme de celles du temple de Gourien-Taoua, sont représentés des captifs, les bras liés derrière le dos; ils diffèrent par leur chevelure, laquelle a du rapport avec celle des Barbarins : on croit y reconnaître des figures de femmes. Si l'on en juge d'après la position de ces tableaux hiéroglyphiques, l'entrée principale du monument devait être à l'est. Il occupe l'angle nord-ouest d'une vaste enceinte dont on n'aperçoit que de faibles débris au-dessus du sol. Ces ruines sont dans une vaste plaine inculte, qui s'étend dans l'ouest, à un demi-quart de lieue du fleuve.

En face de Sesceh est une grande île en partie cultivée. J'en pris le plan et je dessinai la topographie des petites ruines mentionnées ci-dessus. (*Voyez* vol. II, pl. VII et VIII.) La position du monument est par 20° 05′ 54″ de latitude nord, et par 28° 26′ de longitude est, obtenue par quatre observations des distances de la lune au soleil. Le lendemain, 9 janvier, à 8 heures, nous reprîmes notre route; nous dépassâmes Soudlai, hameau composé de quelques maisons,

et Artemiri, longue île bien cultivée. Dans cette partie, les bords du Nil sont garnis de dattiers qui masquent la vue de l'autre rive, où est Maguerbi. A neuf heures et demie, nous passâmes Chadeh-Toura, petite habitation, et nous arrivâmes à Kouké, grand village d'assez belle apparence, avec 4 à 500 pas de terre cultivée sur la rive du fleuve. Nous y trouvâmes un qâymaqâm, qui commandait le village; le kâchef d'Ouâdy-Halfah m'avait remis une lettre pour lui, afin qu'il me procurât quelques provisions: cette lettre ne me fut d'aucune utilité; je ne pus obtenir ni dourah, ni farine. Nous étions à la veille de manquer de pain: le qâymaqâm me dit qu'il ne pouvait pas trouver de farine pour lui-même. Il me donna une lettre pour les chefs des villages plus éloignés; mais je présumai bien qu'elle ne me servirait pas plus que la première. Après nous être arrêtés là cinq quarts d'heure, nous continuâmes notre route. Nous aperçûmes quelques montagnes à une grande distance dans l'ouest. Sur l'autre rive, le désert est uni et n'offre aucun terrain cultivé : nous traversâmes un sol aride, offrant toutefois quelques herbages. A une heure et quart, nous arrivâmes à Kayabar ou Qadjebah, village

composé de quelques maisons, et en grande partie entouré de dattiers : des rochers embarrassent le cours du Nil, qui, au-dessous, est bien navigable : sur sa rive orientale est Sabou. Nous vînmes camper à deux heures, après cinq de marche, sous les palmiers de Kayabar, où nous trouvâmes quelques dattes pour nous, et un peu de dourah pour nos chameaux.

Nous partîmes le 10 à huit heures. Depuis Sesceh, tout le sol est de grès : au bout d'une heure, nous passâmes sur la rive opposée, où se trouvent quelques maisons et de jolis bois de dattiers. Ici le Nil fait un coude de 6 lieues vers l'ouest; dans le nord-ouest, à Douf-Ouanog, on voit une montagne, en face de la jolie petite île de Dessoyeh, couverte de dattiers : la route qui longe le fleuve est fort agréable. A dix heures, sur l'autre rive, nous laissâmes Haffyr, fertile en dattiers, et nous vîmes sur notre route quelques maisons nommées Haffyrnak : sur la rive opposée, qui se trouve au sud en raison du détour que fait le Nil, sont des rochers remarquables par leur hauteur et par la roideur de leur pente. L'un est nommé Kisbalat, et l'autre, à l'ouest, Mahouri, confinant à un petit village du même nom. A dix

heures, nous passâmes à Naournouk, village composé de quelques cabanes : à une demi-lieue de là, des rochers s'avancent sur le Nil. En face est l'île de Melek-Berketé : quelques grosses montagnes s'élèvent sur la rive droite du fleuve. A onze heures et demie, nous retrouvâmes le sol primitif, des granits à feld-spath blanc et mica noir, et d'autres à feld-spath rose; nous franchîmes ensuite une petite partie déserte, où les rochers se rapprochent du fleuve et ne laissent qu'une lisière étroite de verdure sur les deux rives.

Nous passâmes devant une longue île couverte de rochers, puis en face d'une autre semblable, à une demi-lieue plus loin, mais encore plus grande, enfin devant une troisième plus petite. La route nous obligea de nous écarter vers le désert, à une demi-lieue de la rive : elle passe sur de beaux granits rosés. A deux heures un quart, nous regagnâmes le fleuve à Fikir-Efinti, village en face d'Outayab, grande île qui a deux lieues de long, mais qui paraît beaucoup plus étendue à raison des rochers énormes qui semblent s'y joindre. Ici le Nil tourne rapidement dans le sud; sa partie droite porte aussi le nom d'Outayab : à partir de cet endroit,

nous ne trouvâmes plus de terres cultivées; le désert s'avance jusqu'au Nil : ce passage est hérissé de rochers qui entravent la route ; on y trouve quelques places couvertes d'acacias et de plantes herbacées.

Nous avions marché pendant près de dix heures; à cinq heures et demie, nous campâmes à Kabây ou Kabadj, sous de beaux acacias, où l'on trouve des ruines de constructions arabes : cet endroit n'est point habité. Ne pouvant nulle part trouver de farine, nous mangions des dattes, et nous étions à la ration la plus stricte pour le pain.

Je fus surpris de trouver encore en usage, chez les habitans de cette province, les sandales tissues de feuilles de palmier que portaient les anciens Égyptiens, et telles qu'on en découvre dans leurs tombeaux. Cet usage, perdu en Égypte, s'est conservé intact dans le Dâr el-Mahas.

Le dialecte de cette province se rapproche de celui de Dongolah; c'est un mélange de ce dernier avec celui de la basse Nubie. Les habitans n'ont rien, ni dans leurs mœurs, ni dans leurs usages, qui les distingue de ceux des provinces inférieures.

Le 11, partis à six heures et demie, après

avoir fait une demi-lieue, nous vîmes Simnob, île fort longue contenant quelques parties de terres cultivées. Notre route sur le bord du fleuve était fort agréable; elle étoit couverte d'acacias et d'autres végétaux. A notre droite, une chaîne continue de blocs de granit nous masquait la vue dans l'ouest. A neuf heures nous arrivâmes à Semit ou Zemit: le Nil y est obstrué par beaucoup de petits rochers qui nous annonçaient le voisinage d'une cataracte; nous apercevions sur notre route quelques acacias et des terres bien cultivées. Toute cette partie se nomme *Semit,* et donne son nom à une longue île qui y est contiguë. A dix heures et demie nous passâmes devant quelques maisons d'un lieu nommé Acha : à un quart de lieue plus loin, sont cinq petites îles concentrées, en partie cultivées, couvertes d'herbes et d'acacias. La vue s'étend assez loin dans un désert élevé vers l'ouest, où se trouvent épars des monticules de granit, de forme arrondie.

Nous vîmes l'île Abanta ou Dabanta, et nous arrivâmes ensuite sur les terres d'Hanneq, grand village dont les champs sont bien cultivés; nous nous y arrêtâmes vers les onze heures, pour prendre la hauteur méridienne. Ce village est à

19° 41′ 30″ de latitude nord : nous y restâmes trois quarts d'heure, et nous continuâmes notre route. Près de là se trouve la petite cataracte d'Hanneq, dont le passage est assez dangereux; sur le fleuve est Koubân, longue presqu'île dirigée nord et sud, qui conserve un étroit canal bordé d'acacias; ses bords, bien garnis d'arbres, offrent un site très-agréable. Là nous quittâmes la province de Mahas pour entrer dans celle de Dongolah. A un demi-quart de lieue au sud du village d'Hanneq, est un santon regardé comme limite des deux provinces. Sur la partie droite du fleuve se trouve Kobodi-Aki, première habitation de Dongolah, à une demi-lieue d'Hanneq; on y voit beaucoup de terres cultivées. En avançant dans le sud, la vue s'étend à l'ouest sur une immense plaine de sable et sur des terrains couverts d'herbes et d'acacias. Quelques montagnes éparses s'élevent à une grande distance également dans l'ouest. Notre route était belle, et longeait un bois très-touffu d'acacias hauts de 30 à 40 pieds, qui nous masquait la rive opposée du fleuve. A un quart de lieue à l'ouest on apercevait encore d'autres acacias, avec des habitations d'Arabes et des terres cultivées : ce fut là, seulement, que je crus quitter

l'Égypte. Dans la basse Nubie, comme en Égypte, le monotone aspect des palmiers, des rochers brûlans, des sables qui menacent d'engloutir la vallée du Nil, font éprouver un sentiment profond de mélancolie : mais l'endroit où j'étais parvenu présentait une nature toute différente; les palmiers s'y trouvaient remplacés par des bois épais de grands acacias et de nebkas. Cette verdure me rappela la France; j'éprouvais la plus vive émotion en traversant cette riante campagne. A trois heures, nous campâmes à Haffyr, petit village où sont beaucoup de santons en terre, de forme conique. Nous nous y reposâmes un jour, ce qui nous permit de faire trois observations de distances lunaires et de prendre deux hauteurs méridiennes, qui fixent la latitude de ce lieu à 19° 34′ 45″, et sa longitude à 28° 18′.

Là je rencontrai MM. Waddington et Hanbury, voyageurs anglais qui arrivaient de la province de Chaykyé, terme de leur voyage. Ils retournaient au Caire. Les voyageurs aiment toujours à se faire accueil à d'aussi grandes distances de leur pays : je me flattais que cette rencontre inattendue allait me procurer l'avantage d'apprendre en quoi consistaient les antiquités

que les Arabes me disaient exister dans la province de Chaykyé : je devais moi-même y arriver sous peu de jours. M. Waddington, à qui j'adressai cette question, qui n'avait rien d'indiscret, ne jugea pas néanmoins à propos d'y répondre ; il me laissa dans une ignorance complète. Aussi ma surprise fut extrême, quand je fus arrivé à Barkal, à l'aspect de ses grands monumens. Je ne pus voir qu'un moment M. Hanbury : ses manières affables me firent regretter de n'avoir pu jouir long-temps de son entretien ; j'aurais peut-être tiré de lui les éclaircissemens que m'avait refusés son compagnon de voyage. L'ouvrage intéressant de ces voyageurs est aujourd'hui publié : il aurait plus de mérite, s'ils n'y avaient pas inséré des dessins qui ne peuvent donner que des idées fausses sur la nature de ces antiquités.

J'appris des habitans que, sur l'autre rive, il y avait des ruines. D'ailleurs j'espérais, en passant quelques jours dans ce pays, pouvoir y trouver des provisions, et il fallait aussi procurer quelque repos à mes chameaux ; je me décidai donc à y rester deux jours. Je fis chercher une barque pour traverser le fleuve ; on ne put l'obtenir que le surlendemain 13 janvier. Je m'y

embarquai avec un de mes domestiques arabes : elle était formée d'un tronc d'acacia creusé, et de deux planches qui en élevaient les bords, fixées au-dessous de la barque par des liens en cuir et des cordes; il n'y entrait aucune ferrure, pas un seul clou; elle ne pouvait contenir que trois personnes : mon domestique et le patron faisaient mouvoir une rame; avec une autre je gouvernais. Débarqués sur la rive, nous traversâmes des champs de coton et de dourah, au milieu desquels étaient éparses quelques habitations ou cabanes carrées, construites en paille, telles que sont en grande partie celles de Dongolah. Bientôt j'aperçus les ruines que les Arabes m'avaient tant vantées; ce n'était qu'une ancienne forteresse construite en terre : au premier abord, il est vrai, on croirait voir les restes d'une pyramide. Le massif en est considérable; mais en examinant avec attention cette énorme masse de terre, on voit qu'elle ressemble assez aux forteresses que représentent les sculptures de Thèbes. Si celles-ci eussent été construites en pierres de taille, comme les monumens, nous en trouverions sans doute encore les restes : il y a donc lieu de croire qu'elles étaient bâties de briques crues, d'une grande

proportion, faciles à distinguer de celles des bâtimens coptes, toujours plus petites. Cette ruine n'est distante que d'un quart de lieue du fleuve, et est située dans une vaste plaine déserte. Les murailles, quoique écroulées en partie, ont encore quatorze à quinze mètres de haut, et paraissent en avoir sept ou huit d'épaisseur. La construction est à-peu-près carrée, et de trente-six mètres de côté. Dans l'angle sud-ouest, on aperçoit les restes d'une rampe servant à monter à la forteresse et dans des appartemens voûtés; l'entrée principale paraît avoir existé à l'est. Je pris une vue de ce monument (*voyez* vol. II, pl. LXXX, fig. 2). On trouve les ruines d'une construction semblable, une demi-lieue plus loin, dans l'est dix degrés nord, au milieu d'une plaine aride. Sur la fin du jour, nous regagnâmes notre barque, et le soir j'arrivai à ma tente : nous nous préparâmes à partir le lendemain.

Dès qu'on est entré sur le territoire de Dongolah, on trouve des fourmis blanches, abondamment répandues sur les terres, où elles font de grands ravages : cet insecte, moins gros qu'une mouche ordinaire, se nomme *gourda* dans le pays; il se trouve en plus grande quantité sur

la rive gauche du fleuve que sur l'autre. Les habitans ne peuvent rien conserver sur le sol; ils sont obligés d'élever des planchers sur des pieux, pour y placer leur récolte de dourah et autres grains, ayant bien soin de ne pas y laisser pénétrer ces insectes. Ceux-ci détruisent tout, mangent le linge, le papier, les nattes en paille et toute espèce d'effets : ils piquent le bois et le rongent en très-peu de temps; ils montent jusqu'au sommet des dattiers les plus élevés; là ils couvrent le tronc avec de la terre qu'ils ont emportée, et ils s'en font des retraites. La nuit, ils sortent de terre par milliers, mais ils se montrent peu le jour : plusieurs fois ils me trouèrent des tapis très-épais. Nous étions obligés, dans chaque village où nous passions, d'emprunter des lits, ne pouvant plus dormir sur la terre, à cause de l'importunité de cet animal malfaisant et même redoutable, tout petit qu'il est. Il nous fallait prendre la précaution d'élever et d'isoler nos bagages, autant que possible. Les habitans souffriraient beaucoup de ces fourmis, s'ils ne prenaient pas de grandes précautions pour se garantir de leurs atteintes. Elles commencent à se montrer un peu au-dessus d'Hanneq; on les retrouve encore à Étaïne, près de la province de

Chaykyé ; elles sont également répandues dans les îles.

Le 14, nous partîmes à une heure. Après avoir passé la petite île de Mousnârti, nous rencontrâmes des Abâbdehs que nous arrêtâmes un moment : ils venaient de Dâr-Chaykyé, où était campée l'armée ; ils nous apprirent que, depuis deux mois, le prince manquait de moyens de transport, et qu'il attendait des chameaux qu'il avait fait demander aux Arabes du désert.

Notre vue se prolongeait, dans l'ouest, sur de vastes plaines ; j'y observai les effets du mirage. Beaucoup de terres sont incultes : sur notre gauche, il y avait toujours des acacias et des nebkas ; ici est Moch, consistant en quelques habitations ; la partie droite du fleuve est déserte. Voulant visiter la belle île d'Argo, nous nous arrêtâmes, après trois heures de marche et vers cinq heures un quart, à Benneh, sur le Nil, dans une belle position couverte de dattiers et d'acacias. En face sont la grande île de Benneh, parallèle à celle d'Argo, et celles de Dibalet et de Bonârti, Ces îles augmentent singulièrement la largeur du fleuve. Ayant aperçu une barque sur l'autre rive, nous nous arrêtâmes dans l'espoir de pouvoir traverser le fleuve le

lendemain, et de chercher dans l'île d'Argo des ruines et des statues qu'on m'avait dit y exister. Le 15, nous tirâmes quelques coups de fusil, pour faire amener cette barque; elle se remplit d'Arabes qui aussitôt vinrent à nous. J'y reconnus un fils du cheyk Karar-Abâbdeh, que j'avais vu à mon précédent voyage en Égypte, aux mines d'émeraudes : il me dit que nous avions été mal informés; qu'il n'y avait point de barque à l'île de Benneh pour passer sur celle d'Argo; que nous serions obligés de faire construire des radeaux, et que le Nil était très-large; il me conseilla donc de me rendre à el-Mecyd el-Hadjar, village situé à quelques lieues plus loin, où je pourrais trouver une barque qui nous conduirait directement à l'île d'Argo. Nous chargeâmes nos chameaux à la hâte, et nous partîmes à dix heures, fatigués de tant de contrariétés, regrettant sur-tout de perdre un temps précieux, dans un moment où nous manquions de pain.

Nous trouvions bien encore des moutons et des chèvres, mais point de farine : il fallait nous nourrir de dourah, nous et nos chameaux; encore avions-nous beaucoup de peine à nous en procurer; nous en formions une pâte que

l'on faisait cuire sur un plateau de terre. A la vérité, c'est la nourriture des Arabes; mais les Européens trouvent que ces galettes sont un aliment mauvais et pesant; force était cependant de s'y habituer : très-minces, elles étaient un peu meilleures. La plupart du temps, nous vivions du produit de notre chasse, consistant en perdrix grises ou en grossses tourterelles, qui ne manquent pas dans ces lieux.

A l'ouest, notre vue s'étendait toujours sur d'immenses plaines; de distance en distance, on trouve de petits villages arabes abandonnés. A l'est, des bois d'acacias nous masquaient le Nil et la belle île de Benneh. A midi et demi, nous passâmes par le petit village de Ozaorat (ou Zogarab); près de là finit l'île de Benneh, et continue celle d'Argo. A une heure trois quarts, nous arrivâmes à el-Mecyd el-Hadjar; nous y trouvâmes la barque que nous cherchions, et nous campâmes après trois heures et demie de marche. Trois hauteurs méridiennes nous donnèrent 19° 18' 07" de latitude nord pour la position d'el-Mecyd. J'appris qu'à peu de distance était un magasin [*chouneh*] de comestibles pour l'armée : le lendemain je m'y rendis avec mon interprète, croyant y trouver du biscuit

ou de la farine. Nous n'en étions qu'à trois lieues; nous les fîmes en moins de cinq quarts d'heure, en courant sur d'immenses plaines s'étendant à perte de vue dans l'ouest. Nous arrivâmes à Marakah, aujourd'hui principal village du Dongolah : il a été construit depuis peu d'années par les Mamlouks; c'est là qu'ils faisaient leur résidence, ayant abandonné le vieux Dongolah.

Nous descendîmes au dépôt de vivres; j'y trouvai Kafis Effendy, qui en avait la direction. Quelle fut mon chagrin en apprenant qu'il n'y avait ni biscuit ni froment, et que le directeur lui-même était réduit à manger du dourah! encore ne pouvait-il me procurer un peu de ce grain et de féves sèches, sans un ordre du mélik Toumbol, attendu qu'il devait lui-même rejoindre l'armée. Il fallut donc prendre patience, et remettre au lendemain ma visite au mélik Toumbol, qui habitait l'île de Benneh. J'eus beaucoup à me louer de l'accueil que je reçus de Kafis Effendy : c'est un homme instruit et qui a des manières affables. Je lui fis beaucoup de questions sur la position de l'armée, sur les événemens militaires qui avaient eu lieu dans la province de Chaykyé : il me cita des traits admirables du jeune prince

Ismâyl, son maître, auquel il était fort attaché. Je tirai de lui des renseignemens exacts sur les particularités dont j'avais besoin d'être instruit : il me dit que la route que je me proposais de suivre, sur la partie gauche du fleuve, était interceptée par des corps de cavaliers chaykyés ; que cinq soldats avaient été depuis peu victimes de leur imprudence, pour avoir pris cette route. Il devait, ajouta-t-il, rejoindre l'armée, et n'attendait plus que le départ d'une nombreuse caravane, pour en profiter et se rendre au vieux Dongolah ; de là, il voulait suivre l'autre rive, comme présentant moins de danger ; il m'offrit de faire route avec lui : il était accompagné d'un kaouâs, Haggy Moustafa, et d'un autre soldat. J'acceptai sa proposition avec plaisir. On servit le dîner, qui se composait d'un mouton entier rôti, et d'un plat de riz. Quoiqu'il m'arrivât souvent de manger avec des Arabes, j'avais toujours conservé l'habitude de la fourchette et du couteau ; mais ici, je dus me conformer à l'usage, et ne me servir que de mes doigts. Kafis Effendy fit les honneurs de sa table, en employant toutes ses forces pour écarteler et mettre en pièces le mouton.

Je pris ensuite congé de lui : de bonne heure

j'étais de retour à ma tente. Le lendemain 17, au matin, je dus remonter sur mon dromadaire, et me rendre chez le mélik* Toumbol, qui, avec le cheykh Mahammed, commandait les îles d'Argo, de Benneh, et une partie du territoire de Dongolah: le prince les avait laissés comme chefs dans les villages, afin de recevoir les contributions des habitans; ils en tenaient compte à Ismâyl, sans toutefois négliger leurs propres intérêts. La maison de Toumbol était en terre et des plus simples: je le trouvai assis sur un divan, où il fumait dans un narguileh; sa mise, qui était fort modeste, consistait en une chemise d'indienne fine, un petit bonnet en indienne piquée, et de longues sandales de cuir. Il avait auprès de lui un sabre couvert d'argent, et il portait au coude et au cou, en forme de collier, de petits sacs de cuir renfermant des papiers ou talismans. Je jugeai dès-lors qu'il n'était ni moins ignorant ni moins superstitieux que le peuple.

Je lui fis part de la disette où je me trouvais: il me répondit qu'il donnerait des ordres pour que rien ne me manquât de tout ce que pouvait fournir le dépôt. Je savais d'avance qu'il n'y avait

* Dans ces lieux, on appelle *malek*, celui qu'au Sennâr et à Chendy on nomme *mélik*, mot qui signifie *roi*.

rempli de dourah, et un autre de féves sèches; ce qui nous tira, pour le moment, de la perplexité à laquelle nous réduisait depuis si long-temps la disette de vivres.

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE PARLÉE A SYOUAH.

[Une étoile indique les mots arabes plus ou moins défigurés : on n'a marqué que ceux qui présentent peu d'incertitude.]

A		Alexandrie....	* Skandrie (Eskanderyeh).
Abeille.......	Eisanne.	Allumer......	Sorguette.
Ablution......	Adjiâzc.	Amadou......	Taumme.
Abondance....	Côme.	Amande.......	* Lauz.
Aboyer.......	Agourzini.	Ame.........	* Rô, rouh.
Abricot.......	* Michmich.	Amer.........	Tazatte.
Abricotier.....	* Sagar michmich.	Ami..........	* Abibi (habyb).
Accoucher.....	Kateiro.	An...........	* Saint (senet).
Accoucheuse...	Tame-gabel.	Ancre........	Loumedade.
Accroupir.....	Akaimie.	Animal.......	* El-Baïme (el-Beheym).
Ache.........	Batte.		
Acier.........	Dekir.	Anneau.......	* El-Katem (el-Khatem).
Affamé.......	Lauza.		
Affligé........	Aizan.	Après-demain..	Teffie.
Agneau.......	Aigaite.	Après-dîner....	Gobelleli.
Aigre........	Amante (1).	Arbre........	Tégourgan.
Aiguille.......	Quesguenette.	Arc-en-ciel....	Tactate enmaoui
Aiguiser......	Gassenna.		
Ail..........	Effran.	Arête de poisson ou de bois.	* Tacrie el-sémak.
Aimer, aimable.	Ksacte.	Argent.......	* El-Fatéte (el-Faddah.)

(1) On a généralement conservé ici l'orthographe des mots sans changement, telle qu'elle a été écrite sur les lieux, sauf plusieurs mots d'origine arabe. — M. Drovetti a observé que les habitans emploient plus fréquemment et plus volontiers avec les étrangers les mots qu'ils ont empruntés à la langue arabe, et qu'il y a beaucoup moins de mots arabes dans le langage dont ils usent entre eux.

Arme	* Sélat (selâh).
Armée	Tageridite tefa.
Armurier	* Addatte béla sela (haddâd b'esselah).
Assiette	* Tazan (sâhn).
Attacher	Akan.
Aube (point du jour)	Temsri-Assera.
Aujourd'hui	Temsita.
Avaler	Gaeitche.
Avertir	Abenkel.
Aveugle	Laouare.

B

Babouche	* Zarabyn.
Baigner	Guèkè-mamanne
Bâiller	Tèfiti.
Baïonnette	* Théarbette (Teharbeh) (1).
Balance	* El-Meïsanne (el-Meyzân).
Balayer	* Affrâte (Frak, *frotter*).
Barbe	Temeurte.
Barbier	Ouen - Augorouesse.
Bas-ventre	* Djar.
Bataille	Gaâpcapitan.
Bateau	* El-Garape (el-Qâreb).
Bâton	Amoute.
Batterie	Zénatte.
Bavard	Donaié.
Beaucoup	Côme.
Beauté	* Koéze (Koâseh)
Bec	Echtan.
Bêler	Taillatte.
Beurre	* Semenne (Semn)
Biscuit	Elmataite.
Blanc	Amelalle.
Blé	Jardenne.
Bleu	Aselaf.
Bœuf	Fonasse.
Boire	Gatte-Amenne.
Bois	Sgnarne.
Boîte	El-Oc.
Boiteux	* El-Araje (el-Aradj).
Bonjour	* Sahalkaire (Sobah al-Kheyr).
Bonnet	Chachette.
Bonsoir	* Salkaire (Mésâ al-Kheyr).
Bossu	Korkore.
Bouc	Herbaite.
Bouche	Ambeau.
Boucle-d'oreille	Essuaidin.
Bougie	* Echemin (el-Chamâ).
Bouillir	Hiffar.
Boulanger	Tellit.
Bourrique	Eyzette - Mou, Tellette-Chia.
Bourse	* Kesse (Keys).
Bouteille	* Guezaze (Qezâzeh).
Bracelet	* Souârah.
Bras	Aguéte.

(1) Très-souvent, on ajoute à Syouah la syllabe *t*, *te*, devant les mots arabes et les autres mots étrangers, comme, dans le Barbar, on les fait précéder des syllabes *ta* ou *da*.

Brebis et mouton.	Ocke (mâle), Hou (femelle).
Bride.	* Léyande (Legâm).
Briquet.	* Zènate (Zenâd).
Brouillard.	Edoubabe.
Buffle.	* Jamousse (Djâmous).

C

Cadenas.	Tneuste.
Café.	* Kawã (Qaouah).
Cafetière.	* Boncrége (Bokredj.)
Caillou.	El-Courte,
Caisse.	* Sindouke (Sandouq).
Canon.	* Metfã (Medfa').
Canonnier.	Oguïe.
Cartouche.	L'ouitge.
Casserole.	* El-Gédèïre (el-Qadereh).
Catacombe.	* Temhâre (te-Moghâra).
Ceinture.	Lazamme.
Cendre.	Eiguette.
Cent.	* Mie, (Myt.)
Centre.	El-Minsem.
Cercueil.	Ackitcha.
Cerveau.	Einire.
Chaîne.	* Téssésèlaine (te-Selseleh).
Chair.	* El - Hem (el-Lahm).
Chaleur.	L'ammou.
Chameau.	* El-Gomme (el-Gemel).
Chanson.	Adiaze.
Chapelet.	Tesbec.
Charbon.	* El-Famme (el-Fahm).
Charger.	Lilai.
Chasse-mouche.	Actouche.
Chasseur.	Assaïte.
Chat.	Jatosse.
Chatouiller. . . .	Akotcoque.
Châtrer.	Mahamoule.
Chemin.	* El-Mossrope (el-Masrab).
Chemise.	Ackeubeure.
Cheval.	Tegmeurte.
Cheveux.	* Char, (Cha'r.)
Chèvre.	Tagaté.
Chien.	Argozini.
Chiquet.	Taguimasse.
Chou.	* Karabisse (Qoromb).
Chrétien.	* Nossranne (Nosrâny).
Ciel.	* Essemin (es-Semâ).
Cimetière.	Kitchaine.
Cinq.	* Camse (Khamseh).
Cinquante.	* Camsine (Khamsyn).
Circoncision. . .	* Attäare, (Tahara, purifier).
Cire.	* Chemma (Chama').
Ciseau.	Tèmitaze (te-Maqas).

Citron	* Lémones (al-Limoun).
Citronnier	* Seigar-Lémones (Sagar al-Limoun).
Clef	Teneste.
Clou	* Mosmarre (Mousmâr).
Cochon	* Candzire (Khanzyr).
Cœur	Onelet.
Combat	Amoquebotte.
Compte	* Assabe (Assâb).
Coquillage	Bozoué.
Corbeau	* Tagârabé (ta-Ghorâb).
Corde	Tassemette.
Corne	Techaounne.
Côte	Leigénate.
Coton	Tabbedoct.
Coucher	Gattassa.
Coudre	Azouman.
Couper	Docteman.
Couteau	Kanseute.
Couverture	* El-Aramme (el-Harâm).
Crapaud	Agerqu.
Crocodile	* Temsa (Temsâh)
Cuir	Elleimme (el-Lahm.)
Cuisse	Tagoment.
Cuiller	* Temalecte (te-Ma'laqat).
Culotte	Ekibraune.

D

Datte	* Tenna (Tyn).
Dattier	Tassoutete.
Demoiselle	Tèletchia.
Dents (les deux grosses)	Togmasse.
Descendre	Aguâze.
Désert	Delarenne.
Diable	* Leblisse (el-Eblys) Aguenit.
Dispute	Aouche.
Doigt	Taudain.
Dormir	Anen-Doûme.
Dos	Erou.
Douze	* Etnachère (Etna'char).
Drap	* Joubette (Djoubeh, habit de drap).

E

Eau	Amanne.
Éclair	* Elbérat (el-Barq)
Éclipse	El-Aâttate.
École	Agara.
Église	Ammesdigue,
Embrasser	Aâbbie.
Étain	Gasdire.
Etoile	Eirie.
Étrier	* Ercap (er-Rekâb)
Évanouir (s')	Dakre.

F

Farine........	Arenne.
Femme.......	Anjaffe.
Fenêtre.......	Aloune.
Fer..........	* Adite (Hadyd).
Feu..........	Temsa.
Feuille........	* Téourkai (*te-Ouaraka*).
Féve.........	El-Ouaoune.
Fièvre........	Tazacte.
Figue........	Emendehemin.
Figure........	Admi.
Fil...........	Selke.
Filer.........	Azedait.
Filet (aux poissons).......	* Chebac (Chebakah).
Finir.........	Ockan.
Fleur.........	Nouar.
Flûte.........	* Zoumâr.
Foie.........	Tsat.
Fondre.......	Essai.
Fontaine......	Teutte.
Forger.......	* Addatte (Haddâd).
Fort (robuste).	Azoubouar.
Fou..........	Ossaguenie.
Foudre.......	* Raad (Ra'd).
Four.........	Tabeunt.
Fourchette....	Taderie.
Fourmi.......	Doute.
Frapper.......	* Doq.
Frère........	
Froid........	Sokie.
Fromage......	* Guebnéh.
Froment......	Eirdenne.
Front.........	Einire.
Frotter.......	Acquie.
Fruit.........	Lebackal.
Fumée........	* Douccan (Doukhân).
Fuseau.......	Astaiye.
Fusil.........	* Tabendac (*ta-Bendouq*).

G

Genou........	Foude.
Giberne.......	Tagiberte (1).
Gilet.........	* Sadriâ (Sadryeh)
Glace........	Tesseutte.
Gorge........	Tagorgoum.
Gosier........	Tagorgoum.
Goutte........	Astope.
Graine........	Zèrèyotte.
Grêle.........	Anzare.
Grenade......	* Armoune (Rommân).
Grenadier.....	* Tarminte.
Gros.........	Arrette.
Gueule.......	Ombouc.

H

Haricot.......	* Loubie (Loubyeh).
Heure........	* Saât (Sâa't).
Hiver........	* Chetti (Cheteh).
Homme.......	Oggué.
Huile.........	* Daïn (Dahin).
Huit.........	* Tamâni.

(1) Il est probable qu'on a forgé ce mot, en faisant précéder le mot français de la syllabe *ta*.

I

Interprète	Selemente.
Ivoire	* Zénefile (Senan-fyl).

J

Jambe	Tarre.
Jardin	* Attie (Attyeh, lieu arrosé).
Jaune	Azgua.
Joli	* Coeze (Koyes).
Justice	* Chara.

L

Labourer	Elmoaratte.
Laid	Achemal.
Laine	Doufte.
Lait	Acki.
Lampe	Teftelle.
Langue	* Ellesse (el-Lessan).
Lanterne	* Gandine (Qandyl).
Lapin	Tearsase.
Laver	Taracte.
Léger	* Acfife (Khafyf).
Lentille	Ténifè.
Levain	Arectit.
Lièvre	Terzaste.
Lion	* Sabat (Seba').
Lit	Elalem.
Livre	Elfeuze.
Loin	* Béite (Beyd).
Long	* Taouyl.
Loup	Azidi.
Lune	Tazèrie.

M

Main	Etaondin.
Maison	Guèbéoune.
Mamelle	Effeufe.
Manche	Anfousse.
Manger	Gaâtchiâ.
Marcher	Etaquelle.
Marteau	Tanetéjarte.
Matin	Téfiseran.
Mèche	Tefteulte.
Mendiant	Châatti.
Mentir	* Kédchape, tchiq (Kaddâb).
Mer	* El-Bahr.
Meule	Tasserte.
Miel	* Assalle (A'sal).
Milieu	Gammasse.
Mille	* Elf.
Minuit	* Nousse - Elléle, (Nousf el-Leyl).
Miroir	Tessette.
Mois	Lalalle.
Montagne	Drarenne.
Monter	Téouni.
Mordre	* Tadodie (T-a'-doda).
Mort	* Iy - Monte (Ymout).
Mouche	Isanne.
Mouchoir	Ammessa.

Moudre.......	Gatèzotte.
Moulin........	Tasserte.
Moustache.....	Temertre.
Moustique.....	* Nâmous.
Mouton.......	Egaite.
Musique......	Jaderre.
Musicien......	Azomar.

N

Nager.........	Etikamamane.
Nain.........	* Azouar (Qasoueyr).
Natron........	* Latrone (el-Natroun).
Natte.........	Adine.
Navire........	* Tèmorkabic (*Te*-Markab).
Nègre........	Azotaffe.
Nerf.........	* Laroque (el-A'roq).
Nez..........	Tinzerte.
Nid..........	Aquoscoche.
Noir.........	Azetaffe.
Nombril......	Témite.
Nourrice......	Guimbée.
Noyau........	Jagoromain.
Noyer (Se)....	Ictote.
Nu, nue......	Zèlétan.
Nuage........	Tagaméman.
Nuit..........	Dèguiate.

O

Odeur........	Senneutte.
Œil (les yeux).	* Taouenne (*T*-a'youn).
Œuf.........	* Tèbètouenne, (*Te*-bed).
Ognon........	Effilin.
Oiseau........	Effekaat.
Olive.........	* Azéton (Ez-Zeytoun).
Olivier........	* Sagare zéton (Sagar ez-Zeytoun).
Ongle........	Teharenne.
Onze.........	* Adachère (Ahd-a'char).
Or...........	Tèbeure.
Oreille........	Tammezoct.
Orge.........	Temzen.
Os...........	Eâgas.

P

Pacha........	Azouar, ennessem.
Paille........	Loume.
Pain.........	Argeffe.
Pâle..........	Jaoutaine.
Palmier.......	Sayette.
Papier........	Tèhartan (1).
Parler........	Guèlaine.
Partager......	Ettoffe.
Partir........	Assuar.
Pas (substantif).	Techilfote.
Pauvre.......	Affoguerie.
Pêche, pêcher..	Aguenasse.
Perdre........	Eoudarre.
Père.........	* Abban (Abb).
Peser.........	* El-meyzân.
Petit.........	Aâccouque.

(1) Peut-être Te Kartau.

Pétrir	Ocquie.
Pied	Tarre.
Pierre	Adâar.
Pigeon	Abbederaine.
Piment	* Filfil.
Pipe	Téletchenne taban.
Piquer	Atchoquie.
Pistolet	Lébetcholan.
Planter	Azera (Zara').
Plat	* Tazan.
Plâtre	* Guibs.
Pleurer	Eguèlesse.
Pleuvoir	Andzar.
Plomb	* Rasasse (Roçâs).
Plonger	Jâgara cataouenne.
Plume	Trèchite.
Poil	* Char (Cha'r).
Pois	* Loubie (Loubyeh, haricot).
Poison	* Semm.
Poisson	* Samak.
Poitrine	Equirquerennisse.
Poivre	* Filfil.
Pomme	* Teffa (Tefâh).
Pont	* Tékantarre (*te-Qantarah*).
Porte	* El-bâb.
Pou	Tachite.
Poudre	* Baroute (Bâroud)
Poule	Tiazeute.
Prêter	* Sellef (Selâf).
Propre	* Antif (Nedyf).
Prune	* Bargot (Barqouq).
Prunelle	Ammellis.
Puits	Aneau.

Q

Quarante	* Arbahin (Arba'yn).
Quatre	* Arba (Arba'h.)
Quenouille	Asteuil.
Quinze	* Kamestachère, (Khamst-a'char).

R

Racine	Goume-enasse.
Raisin	Akenne.
Rasoir	* El-Mousse.
Rat	Eguerdenne.
Rêver	Réziligre.
Rire	Tedsi.
Rognon	Tedjar.
Ronfler	* Achincar (Chakhar).
Rose	* Ouard.
Roseau	Taneimme.
Rouge	Azogâ.
Route	Mousseroube.

S

Sable	* Romele, Raml.
Sabre	Aouesse.
Saigner	* Kassedemen (Qasad-damm).
Sang	* Edammene (Eddâm).

Sasser	Taarbeulte.	Suer	* Larac (El-A'raq, sueur).
Sauter	Kerre.		
Sauterelle	Aguemarre noguèné.	**T**	
Scarabée	Kanefsa.	Tabac (à chiquer)	Taboua.
Scie	* El-Minchâr.	Talon	Laraco.
Sein	Effefih.	Tambour	* Tembol (Tanbour).
Seize	* Settachère (Setteh-a'char).	Tamis	* Tarebelte (T-a'rbâleh).
Sel	Tessinte.	Tapis	Lebte.
Semelle (cuir)	* Ellem.	Temple	* Kassare (Qasr).
Semer	* Azara.	Terre	Egidie.
Sentir	Anèchigue.	Testicule	Tébitouelle.
Sept	* Sabat (Saba'h).	Tête	Acfie.
Sequin	* Bondouquie.	Toile	Tchokotte.
Sérail	Teltaoué.	Tomber	Jotat.
Serpent	Laffa.	Tonnerre	* Rat (Ra'd).
Siffler	Azofar.	Tortue	Seèlfat.
Singe	* Guirde (Qird).	Tourner	Eiriat.
Six	* Sètit (Setteh).	Tousser	Tacokot.
Sœur	Oltemin.	Treize	* Talate tachère (Talât-a'char).
Soie	* Arire (Haryr).	Trembler	Enofate.
Soif	* Atcha (A'tch).	Tripe	Keserman.
Soixante	* Settine (Settyn).	Tuer	Tarpe.
Soldat	* Askar.	Turban	Alfafe.
Soleil	Tfote.	**U**	
Souffler	Ainfa.	Un	* Ouaëte (Ouâhed).
Soufre	* Kebryt.	Urine	Echerchaine.
Soulier	* Zarabyn.		
Source	Totte.		
Sourd	Temmi.		
Sourire	Ebbesseim.		
Statue	Mascote.		
Sucer	* Moss.		
Sucre	* Soucare (Soukkar).		

V		Vin (de dattes).	Lagoby.
		Vinaigre......	Amette.
		Vingt........	* Acherinne (A'-chryn).
Vache........	Tuoneste ou Tfounest.	Violon........	* Robabe (Robâ-beh).
Vent.........	* Leouan (el-Haouâ).	Voler (dérober).	* Chérake (Saraq).
Veau.........	Founest.		
Vendre.......	Gansaouacke.		
Ventre.......	Djar-ennise.	**Y**	
Vieux........	Tagodemte.		
Vieillard.....	Matrore.	Yeux.........	* Taouenne (T-A'youn).
Village.......	Chaille.		

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





